

# 9 auteurs - 9 récits

H.P. Brodsky  
Charline88  
Hidden Side  
Hpassage  
Lioubov  
Méridade  
Mo  
Nathan Kari  
Pierheim

Le jardin d'Aphrodite



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet eBook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Collectif

*9 auteurs - 9 récits*



© Le jardin d'Aphrodite - Juin 2018

# Sommaire

Jack et son asticot magique (H.P. Brodsky)	3
Ta main sur mon épaule (Charline88)	9
Fin de partie (Hidden Side)	29
Ablation de grains de beauté (Hpassage)	35
La vérité qu'il aurait fallu cacher (Lioubov)	61
L'esclave (Mériadé)	79
Zoom paradise (Mo)	115
Le modèle (Nathan Kari)	121
La dernière semence (Pierheim)	135

# Jack et son asticot magique

par **H.P. Brodsky** (*À la mémoire de Charles Bukowski...*)

(paru le 30/03/2017)

*Parmi ses Maîtres en écriture, il y a depuis longtemps, bien longtemps (trop longtemps disent les grincheux) Charles Bukowski, alias le Vieux Dégueulasse. Et c'est vrai qu'il a des côtés « vieux dégueulasse », le Brod', déjà dans le fait qu'il ne se lave qu'un jour sur trois. Moi qui le connais bien, je pourrais vous en raconter des trucs horribles, sur son compte, mais bon... Heureusement, il n'y a pas que ça.*

*Brodsky est également un emmerdeur, un de ces types inclassables nés exprès pour emmerder les gens qui voudraient nous faire rentrer dans une case. On peut trouver ses récits aux rayons Histoire, ou humour, ou polar, ou fantastique, ou politique, ou philosophie... Mais si on ouvre un de ses bouquins classés en Histoire, on va trouver... du cul. Et si l'on en prend un au rayon politique, on va trouver... de la poésie.*

*Bref : avec lui, on ne sait jamais ni où l'on est, ni où l'on va... Et lui-même, croyez moi, n'en sait foutrement rien non plus.*



C'ÉTAIT l'ambiance des grands soirs lorsque je suis entré chez Molly ; debout sur le bar, un verre de gnôle à la main, Jack faisait son show. Il marchait tel un tribun, de gauche à droite, puis de droite à gauche sur le comptoir, sans faire attention aux verres qu'il renversait, et il haranguait la foule en lui parlant de sa bite, comme d'habitude. La bite de Jack, c'était devenue une légende

urbaine, un mythe, un événement dont plus personne n'ignorait rien dans notre petit bourg. Et ça nous faisait tous bien rigoler, ces histoires, parce que nous, on était tous au courant de la réalité : JACK AVAIT UNE TOUTE PETITE BITE !

On savait ça depuis l'enfance. Depuis les sorties scolaires à la piscine jusqu'aux douches prises en commun dans les vestiaires du club de rugby local. On l'avait tous vue, la bite de Jack. Un micro-pénis, comme on dit. Une malformation qui avait ravagé sa vie et qui avait fait de lui un conteur magnifique d'histoires de poivrots. Des histoires dans lesquelles son zob prenait des proportions gigantesques, effrayantes, jusqu'à faire de lui la terreur de toutes les petites chattes serrées des environs.

— Hé, arrête un peu ton char... cria la grosse Lulu, du fond de la salle. Moi, je l'ai vu, ton asticot, je peux en parler.

— Tu peux rien en dire, espèce de bécasse baveuse. Quand tu l'as vu, c'était avant l'opération.

— Hé, Jack... On sait que t'es encore plus fauché qu'un RMIste, alors pas de craques... Tu l'aurais payé avec quoi, ton braquemart en acier ?

— Z'êtes vraiment trop cons, répondit Jack en descendant du comptoir. Je vous ai déjà dit comment c'était arrivé.

— Ah ouais, c'est vrai... Les services secrets t'ont greffé un zob qui valait trois milliards. En fait, tu es comme Steve Austin, sauf que toi, y avait tellement de travail qu'avec ce prix-là, ils n'ont pu refaire que ta queue...

— Allez vous faire foutre !

On la connaissait tous, son histoire à la con. Mais faut dire que pour ma part, je saluais son imagination.

★

Il y a trois ans de ça, Jack avait déclenché une bagarre générale dans le bar d'en face, toujours pour la même raison, un connard qui était venu l'asticoter sur la taille de son vermicelle. Jack avait une

petite bite, certes, mais sur le terrain de rugby il jouait première ligne. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses 120 kilos, ses oreilles en chou-fleur et son tarin de boxeur à la retraite, normalement, on aurait dû lui foutre la paix. Mais non... Il fallait toujours qu'un abruti vienne le chercher en se foutant de la taille de son machin. Ce jour-là, Jack lui avait pété toutes ses dents, et les gendarmes durent s'y mettre à cinq avant de pouvoir l'embarquer dans leur camionnette. Il s'en était tiré avec trois côtes cassées et une nouvelle fracture du nez, et avait passé quinze jours à l'hôpital.

À son retour, il avait imaginé une histoire à partir de laquelle il avait décidé de bâtir sa légende : un grand chirurgien lui avait proposé de tester sur lui sa dernière découverte. Il lui avait greffé une merveille technologique de huitième génération, qui en plus d'avoir considérablement agrandi la taille de son zgeg lui avait donné la possibilité d'en sortir tout ce qu'il voulait. Jack pouvait au choix pisser de la bière, de l'essence, du liquide pour déboucher les chiottes, du café, et même du cappuccino... Il aurait pu dès lors satisfaire les greluches de toute la planète, sauf que... nous savions tous que JACK AVAIT UNE TOUTE PETITE BITE. Alors tout le monde continuait à se foutre de sa gueule, et les bagarres continuaient, toujours aussi nombreuses, et chaque samedi soir Jack se faisait embarquer par les gendarmes, direction la cellule de dégrisement.

★

Moi, je l'aimais bien, Jack. Parce que, putain, son histoire, il fallait quand même une sacrée imagination pour la trouver ! Ce soir-là, je me suis dit que j'allais essayer de lui éviter de se faire embarquer. J'ai commandé deux bières au comptoir, et je me suis assis en face de lui.

— Tiens, celle-là, je te l'offre.

— Merci, Brodsky... t'es un frère. T'es un des rares qui passent pas leur temps à se foutre de ma gueule.

— Bah, faut bien s'aider entre maudits de la Création.

— Ah ouais ? Et c'est quoi, ta malédiction à toi ?

— Ben, je suis le plus grand écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle, et mes bouquins se vendent pas.

— Et moi j'ai la queue la plus performante de toute l'histoire de l'humanité, et personne n'en veut...

— Qu'est-ce que tu veux, c'est le drame éternel des types exceptionnels. Les autres sont rien que des jaloux.

— T'y crois, toi, à mon histoire ?

— Évidemment que j'y crois...

— Sans blague ?

— Sans blague. Toutes les histoires sont vraies, à plus forte raison celles qu'on se donne la peine d'inventer. Et tu vois, ton histoire, j'aurais bien aimé l'écrire moi-même.

— Tu serais passé pour un malade, ou un obsédé...

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre, Jack, hein ? On les emmerde tous !

— Ouais, on les emmerde. Méritent pas de vivre, ces connards !

— C'est ce que je me dis, des fois... Tu sais, si j'avais une zapette à désintégrer, il y en a un ou deux ici que je renverrais bien dans le néant.

— Moi, c'est pas un ou deux, crois-moi... C'est à peu près tout le monde. Regarde-les... Si le bon Dieu tirait la chasse et qu'il fallait que tu en sauves quelques-uns, tu sauverais qui ?

— Ben... Molly.

— Pourquoi ?

— Elle sert la meilleure bière du coin.

À ce moment-là, deux abrutis se sont pointés à notre table. Bob, un grand crétin avec une tête pleine d'eau, et Jérémy, un petit teigneux qui cherchait toujours la bagarre avec n'importe qui. Il s'est penché doucement à l'oreille de Jack, et il a murmuré :

— Jack, jamais tu baiseras une fille de ta vie... T'as une toute petite bite.

— Répète un peu pour voir ! a gueulé Jack en se levant.

— T'as une toute petite bite, tout le monde le sait. Et tu peux compter sur moi pour répandre la nouvelle dans toutes les villes alentour.

— Tu veux la voir, ma bite, connard ? Tu veux vraiment la voir ?

Je regardai la salle... Ils étaient tous éclatés de rire, ces imbéciles. Et moches, et bêtes, et dégoulinants de saloperies vicieuses... Même Molly se marrait. Jack avait raison, bordel : ils auraient tous mérité de crever.

— EH BIEN PUISQUE VOUS INSISTEZ, JE VAIS VOUS LA MONTRER, MA BITE, BANDE DE CONNARDS, ET JE VOUS PRÉVIENS : C'EST LA DERNIÈRE CHOSE QUE VOUS VERREZ !

Jack a sorti sa queue. Stupeur dans la salle : ELLE ÉTAIT VÉRITABLEMENT ÉNORME. Du coup, tout le monde a fermé sa gueule.

— Mais c'est pas tout : vous allez voir si je raconte des conneries...

Il pointa alors son zob sur cet abruti de Jérémy, et un rayon laser sortit de son gland. Le teigneux fut totalement désintégré. Une odeur de brûlé commença à se répandre dans le bar. Tous étaient comme liquéfiés... Et Jack commença à mitrailler tous les clients du bar, les désintégrant tous, les uns après les autres. Certains voulurent s'enfuir, mais ils n'en eurent pas le temps. La quéquette atomique de Jack fauchait les vies et envoyait tous les moqueurs dans l'enfer des poivrots. Même Molly reçut son solde pour tout compte.

Je ne m'étais pas levé de ma chaise. J'ouvrais des yeux tout ronds... Jack se retourna vers moi, le regard joyeux, totalement épanoui.

— Je t'offre une bière, Brodsky ?

— Euh... oui, volontiers.

Il prit mon verre et pissa dedans.

— Tiens, de la Guinness maison : tu m'en diras des nouvelles.

Je portai le verre à ma bouche et trempai mes lèvres dans la « bière ». Elle était bonne.



# Ta main sur mon épaule

par **Charline88**

(inédit)

*Amoureuse des Vosges et des beaux mots, flirtant avec le sexe seulement par écrit, j'aime les écrits érotiques qui traitent de différents sujets, pas trop graveleux.*

*Plutôt partante pour une littérature érotique aux lettres de noblesse incontestables et incontournables, refusant la pornographie qui n'offre aucune possibilité de rêver. Et puisque avec le rire, le rêve est le propre de l'homme, surtout lorsqu'ils passent tous les deux par le corps de la femme, mon seul but est donc de vous faire voyager par le rêve dans des paysages tout en pleins et déliés...*



**J**E savais que ceci allait arriver, tu me l'avais dit. Toute la semaine, tu m'as préparée mentalement à cette soirée qui allait débiter. Depuis ce matin, tu es d'une douceur et d'une gentillesse qui me ravit. Même si j'appréhende ce qui va se passer, si je ne connais rien de ce que tu vas me demander, je suis pourtant prête dans ma tête. Prête à te faire plaisir, prête aussi à faire mien ce plaisir que je sais que tu vas m'offrir.

Tu m'as caressée, juste assez pour entretenir mon envie, suffisamment pour que le feu couve en moi. J'ai bien compris que tu attisais mes sens par des caresses d'une incroyable douceur pour

que je sois livrée, chaude et prête à l'emploi. Puis, après le dîner pris en amoureux, comme si de rien n'était, tu m'as demandé de me mettre debout. Tu m'as fait baisser la tête, et autour de mon cou tu as fermé le collier de cuir. Autour de chacun de mes poignets est venu se serrer un bracelet, de cuir aussi. Puis mes chevilles ont également été ornées des mêmes attributs.

Ensuite, nous avons pris la route, quittant le nid douillet de notre chalet pour une destination inconnue de moi. Notre véhicule a plongé sur Remiremont, pris la voie rapide, direction Épinal-Nancy. Nous avons laissé Épinal sans quitter cette double route, et j'ai un instant pensé que nous nous rendions à Nancy, mais j'ai compris que ce n'était pas notre destination quand tu t'es engagé sur la sortie « Bayon » puis nous avons filé sur Blainville-sur-l'Eau. Après une soixantaine de minutes, tu t'es arrêté sur un parking. Ta main est passée derrière ma tête, tu as pris ma nuque dans tes doigts, et m'as attirée vers toi. Un long baiser nous a réunis encore et encore, jusqu'à ce nous en perdîmes presque le souffle.

J'ai compris que les choses sérieuses allaient débiter quand tu m'as fait passer les mains derrière le dos, que tu as accroché les mousquetons qui pendent de chaque bracelet, m'interdisant de la sorte tout mouvement avec les bras. Pour parachever l'ensemble, un foulard est venu se greffer sur cette panoplie de prisonnière volontaire dont j'étais affublée. Consentante, je l'étais : je te l'ai immédiatement prouvé en baissant le front et la tête pour te faciliter la réalisation du nœud qui allait sceller le bandeau, me rendant ainsi temporairement aveugle.

J'ai senti également la chaîne venue s'arrimer sur l'anneau du collier ; j'ai su que j'étais comme une chienne, en laisse. Puis je t'ai entendu appeler au téléphone, prévenant je ne savais qui de notre arrivée. J'avais une boule au fond du ventre, une crampe délicieuse qui venait de s'installer et qui me paralysait, mais je t'ai fait confiance ; je n'avais que le trac de l'arrivée, pas vraiment une peur panique. Je savais que tu allais bien veiller sur moi et

que mon plaisir et le tien allaient bientôt commencer. Le chemin qui nous séparait de notre but ne prit que quelques minutes, et la voiture s'immobilisa doucement.

★

Je t'entends descendre, fermer ta portière et – le temps que tu fasses le tour pour m'ouvrir – me détacher de ma ceinture et m'aider à m'extirper de ma place. J'ai des frissons partout. Pour moi, c'est le grand inconnu ; le noir absolu m'entoure. Tu tires doucement sur la laisse, m'obligeant par là-même à avancer.

— Attention ! Devant tes pieds, il y a trois marches.

Je tâtonne du bout de mes escarpins, et avec d'infinies précautions je grimpe une à une ces montagnes qui, d'ordinaire, ne présentent aucun danger. Je suis au milieu de nulle part, mais je sens une chaleur bienveillante m'entourer ; je suis donc dans une pièce chauffée.

— Je vais passer la main à quelqu'un d'autre, mais je veille sur toi. Surtout, tu obéis bien à toutes les directives qui vont t'être données. Je suis là, quelque part, et tu n'as rien à craindre.

C'est vrai que je perçois des présences tout autour de moi. J'aime entendre ta voix qui me donne une assurance que je n'ai absolument plus. La laisse devenue molle est soudain de nouveau tendue. Passer la main voulait bien dire que tu me donnes à une autre personne. Je ne bronche absolument pas d'un pouce ; j'attends juste que l'on me dise quoi faire. Je sens la présence de quelqu'un, tout proche de moi, et la chaîne se tend, signe que je dois avancer. Je mets prudemment un pied devant l'autre et continue ainsi sur quelques mètres.

— Arrête ! Reste bien droite ! Voilà ! Ne bouge plus !

Je suis certaine de ne pas connaître cette voix.

— À partir de maintenant, tu es à nous pour la soirée. En es-tu bien consciente ? Comprends-tu et entends-tu ce que je te dis ?

Désormais tu réponds par oui ou par non, et tu dis « Monsieur » ou « Maître » à toute personne qui te parle. Compris ?

— Oui, Maître.

C'est d'une voix un peu chevrotante que je viens de répondre. Par ces mots, je respecte les consignes que tu m'as données, pas vraiment ce que l'autre m'a dit. Je sens que l'on bricole mes poignets, et mes mains sont détachées. Ensuite on me demande de placer mes bras le long de mon corps. Je ne fais aucune difficulté pour me conformer aux instructions que l'on me débite sur un ton monocorde. Il ne s'agit que de conseils, pas vraiment des ordres. Je sens que ma jupe est ouverte et qu'elle m'est retirée, puis c'est au tour de mon corsage de s'ouvrir et d'être ôté.

Je m'imagine en culotte et en soutien-gorge, là, devant des gens qui regardent ce spectacle. Je me dis qu'ils doivent se rincer l'œil.

— Écarte tes jambes. Plus vite ! Allez, ouvre-les, bon sang !

Je m'exécute sans sourciller et mon pied gauche s'éloigne du droit. Mes mains sont reprises et j'entends un bruit métallique ; je pense que l'on vient d'accrocher les mousquetons des bracelets à je ne sais quoi. Un petit ronronnement et mes bras montent vers le ciel. Impossible d'empêcher ça ; mais je n'aurais pas envie de le faire, de toute façon. Mon cœur bat à tout rompre pendant que mes bras se tendent lentement et que je commence à être dans l'obligation de me mettre sur la pointe des pieds.

Encore un bruit bizarre, et ce sont maintenant mes pieds qui s'écartent l'un de l'autre sans que je puisse faire un geste. Je suis en extension, et c'est presque douloureux quand enfin l'écartèlement s'arrête. Combien de minutes me laissera-t-on dans cette position ? J'ai mal aux muscles des bras, et puis à ceux des cuisses aussi. Mon soutien-gorge est détaché, puis enlevé. Mais comment, puisque mes bras sont en l'air ? Il en va de même pour ma culotte, qui est baissée ; je pense que quelqu'un l'a coupée pour qu'elle me soit enlevée sans me détacher.

Ces gestes ont été réalisés dans une sorte de silence religieux, et je ne sais toujours pas combien ils sont autour de moi à suivre les manœuvres que l'un d'entre eux orchestre. Voilà que des mains me frôlent, m'effleurent ; j'ai des frissons. Elles ne s'attardent sur aucun endroit en particulier, mais elles courent partout. J'en dénombre déjà au moins quatre : deux sont sur ma face avant et deux autres me caressent le dos. Les frissons qui me secouent l'échine et le ventre sont de plus en plus nombreux et commencent à me tirer de petits gémissements audibles de tous.

Les mains qui frictionnaient mon ventre sont remontées et elles s'occupent maintenant de ma poitrine. D'abord elles se contentent d'en faire le tour lentement en massant les deux globes qui apprécient cette délicate attention, puis deux doigts pincent le téton que je sens durcir immédiatement. Sous la pression, il doit gonfler de façon significative ; enfin, j'en ai bien l'impression. Ces deux doigts continuent leur ouvrage et leur pincée alors que déjà une autre main s'en prend à l'autre sein. Le traitement est le même, et celui-là durcit lui aussi de plus en plus, puis les pincements se transforment en écrasements qui me tirent des cris. Bien sûr, c'est encore supportable, mais pour combien de temps ?

Je suis déjà toute trempée, côté chatte, et je pense qu'ils vont bientôt s'en apercevoir. C'est quand même assez inconcevable que dès que l'on maltraite un peu mes seins je perde pied de cette manière et que mon corps réagisse en me donnant envie de baiser ! Mais depuis que je suis les bras levés, mes muscles deviennent douloureux et chaque mouvement, chaque geste que je fais pour échapper au malaxage de mes nichons m'oblige à tirer sur les liens qui me retiennent prisonnière. Le résultat ne se fait pas attendre : des larmes me montent aux yeux et commencent à ruisseler sous mon bandeau, le mouillant autant que je mouille mon entrejambe. Je sens bien que le long de mes cuisses une coulée descend, et qu'elle doit être parfaitement visible des spectateurs et acteurs de cette scène dont je suis l'unique figurante. J'ai maintenant aussi

envie que l'on me frotte le sexe, alors je roule des hanches dans de voluptueux mouvements circulaires qui m'arrachent les bras, mais personne ne dit quoi que ce soit, et mes seins sont toujours les cibles des attentions particulières de ces mains invisibles.

Wouah ! Quelque chose vient de se planter dans l'aréole du sein gauche, ce qui me fait hurler sous la douleur provoquée par ce qui vient de me mordre le téton. Je n'ai pas vraiment le temps de réaliser que c'est du droit qu'une douleur similaire parvient à mon esprit. Aussi curieux que ceci puisse paraître, je crois que je ne retiens plus ma mouille qui fuse en jets discontinus, très violents et rapprochés.

Les mains qui dansent sur ma poitrine entraînent avec elles les choses accrochées à mes nichons, et je hurle littéralement sous la douleur que ces pattes m'infligent. Enfin elles cessent de tirer sur mes globes suppliciés, mais mon souffle est court et j'ai du mal à respirer normalement. Quand j'inspire de l'air, chaque montée de ma poitrine fait bouger ma cage thoracique, et les larmes arrivent à mes yeux sans que je puisse en retenir une seule. J'ai mal aussi aux muscles des cuisses aussi se tétanisent de plus en plus, et mes mouvements n'y changent rien, sinon qu'ils amplifient toutes mes souffrances.

Je sens aussi que l'on vient de toucher mon sexe. Une main est là à le caresser, à faire glisser ses doigts dans la jute qui la lubrifie abondamment. La main fait entrer et ressortir de la cavité qui baigne dans l'humidité quelques doigts qui me liment comme de petites bites. Je halète sous les allées et venues de ces queues improvisées ; bien entendu, je ne peux m'empêcher de me trémousser et ce sont mes seins qui en pâtissent de plus belle. J'entends comme dans un brouillard le bruit que font les doigts qui m'astiquent le berlingot ; un bruit de succion, un bruit qui me donne une envie encore plus violente.

Mes bras, mes jambes, mes seins, mon ventre maintenant, tous entrent en jeu pour me secouer de partout, et je jouis. Je jouis si

brutalement que je suis complètement folle de désir et que je ne peux rien contre ce qui m'arrive.

— Parfaite, elle est vraiment parfaite ; une salope de première. Comme elle mouille bien... Elle aime ça, la douleur ; elle s'épanouit dans cet état de dominée qui subit son châtiment. Bravo, Michel : elle est très bien éduquée, ta Claude. Merci de nous la prêter.

J'entends tout ceci, je perçois ces mots alors que mon esprit se libère en me faisant jouir sans arrêt, et je dois reconnaître que c'est somptueux comme effet ; je prends un pied magistral ! Je t'en serais presque reconnaissante, toi, mon amour, qui sais si bien révéler cette facette de ma personnalité qui aurait pu rester enfouie au fond de moi. C'est une litanie de cris, de soupirs et de gémissements qui s'entrecroisent, qui s'emmêlent, qui se superposent, et je voudrais que cela ne se termine jamais. Je dis n'importe quoi ; je leur demande de me baiser, de m'enculer. Je leur demande tout et rien, je veux être prise.

Je pleure que je suis une pute, je crie que je serai leur salope ; je leur hurle tout ce qui me passe par la tête pendant que les spasmes qui me secouent n'en finissent plus de revenir, toujours plus forts, toujours plus puissants, toujours meilleurs aussi. Mon Dieu, comme c'est bon cette folie qui s'empare de ma personne, cette jouissance qui me perturbe l'esprit ! Je ne sens plus mes bras ni mes jambes ; la douleur est partout, mais elle engendre le plaisir à l'état pur et je voudrais que tout s'arrête là, puis l'instant suivant je hurle le contraire pour pouvoir encore et encore sentir cette lame de fond qui me porte vers un univers que je ne partagerais avec personne pour rien au monde.

Sauf peut-être avec toi, Michel.

Mais tu es de moins en moins présent dans mon esprit depuis que la montée de mon plaisir se fait par vagues successives et ininterrompues. Mes jambes sont ruisselantes de cette eau précieuse qui s'échappe de mon ventre en jets chauds et maintenant continus. Dans cette étrange atmosphère, il me semble les entendre, ces

spectateurs invisibles qui battent des mains et rient de me voir ainsi en folie. Ma tête se balance de gauche à droite et mes cris sont remplacés par des gémissements qui n'en finissent plus de crever ma nuit forcée. Dans un ultime spasme, je hurle à la cantonade les mots les plus crus, et les plus doux sans doute à leurs oreilles :

— Bande de salauds, je vous aime tous... Et surtout toi, mon salaud magnifique ! Et j'espère que tu prends toi aussi un plaisir analogue au mien... Je t'aime, Michel.

Puis aussi vite qu'il est venu, le plaisir s'estompe. Mais la douleur, elle reste là, bien présente. Seulement, je peux ne plus bouger du tout puisque mon corps s'est mis au repos. Et même si je ressens encore les affres de cette souffrance, je n'ai plus cette tension due aux mouvements et tout devient bien plus supportable. Donc, pour les voyeurs redevenus silencieux, je n'offre sans doute plus d'intérêt. L'un d'eux me touche de nouveau. Une autre main est sur mes fesses et les ouvre doucement, délicatement, laissant traîner un doigt câlin dans la raie profonde.

Ce doigt a su trouver d'instinct l'endroit qui me fait encore frémir ; j'ai beau tenter de ne pas broncher, je ne résiste guère à ce flatteur intrépide. Il frappe d'abord doucement à la porte de l'œillet sombre qui lui résiste un peu, et comme il veut absolument visiter les lieux, il force de plus en plus. Il peine quand même à se frayer un chemin dans ce sanctuaire peu usité, et comprend qu'il a tout intérêt à être rusé. Ce doigt tendu lâche sa proie quelques secondes, sachant où se rendre pour s'humecter de ma mouille qui ne sèche toujours pas. Il fait une entrée fracassante dans ma moule bien baveuse, s'y enfonce jusqu'à la dernière phalange et remonte entre les deux vallons bien remplis de ma lune ouverte. Quand il se présente au centre de cette raie qui ne fait que l'attirer, il trouve le passage qui l'emmène immédiatement dans l'ancre sombre. Et là, inutile de vous dire que mon souffle est de nouveau court.

L'intromission se fait lentement ; la reptation ne faiblit absolument pas. Désormais maître de la place, il se met en devoir de

tourner, d'élargir les muscles qui ne peuvent que lui obéir. Ma croupe répond à ces sollicitations nouvelles : l'anneau se détend calmement, au rythme des mouvements de ce majeur qui masse de l'intérieur le conduit rectal. À cet instant, je comprends que les jeux ne font que débiter.

Pendant que je suis sodomisée par une mini-verge, mes seins sont de nouveau soumis à des tiraillements qui me tétanisent entièrement. Je sens que les mains qui s'affairent après mes globes laiteux accrochent aux pinces des objets indéfinis, des choses lourdes qui entraînent leur masse vers le bas. Peut-être s'agit-il de poids qui me font gesticuler comme une damnée ? Mes cris fusent encore dans cet endroit où je suis captive pour ton plaisir, mais il n'est pas question que je cède à la panique.

Dans mon cul, un second doigt vient d'investir la place. Mais pour lui, pénétrer en moi n'est plus qu'une simple formalité, son frère ayant bien ouvert les portes du bastion. Les poids ballottent doucement sur mon ventre pendant que dans mon derrière un troisième, puis un quatrième élément viennent s'introduire. Chaque poussée pour se rendre au plus profond de mon anatomie entraîne un balancement de mon corps en avant, et aussi infime soit-il, ce mouvement me fait bouger les seins, et par là-même les pinces qui, par extension, remuent les poids. Je ne suis plus qu'un cri ; enfin, une sorte de plainte longue et aiguë.

Les autres doivent en avoir pour leur plaisir, là, tout autour de moi. Je pense qu'ils doivent mater avec le plus de bonheur possible ma longue descente aux enfers.

La main qui s'infiltré en moi par l'arrière parvient à l'ultime étape de sa pénétration, celle plus délicate du passage de son intégralité en moi. Je ne sais pas combien de temps a duré cette intromission, mais ça fait déjà un très long moment que le possesseur de cette menotte me besogne ainsi pour parvenir à ses fins. L'entrée du poignet se fait enfin. Je suis totalement étirée, dilatée à l'extrême, mais je n'ai pas mal ; juste une sensation de gêne qui provoque

encore des soubresauts de mon ventre et qui fait bouger l'ensemble du matériel accroché à ma poitrine.

Mes seins sont labourés par ces pinces tendues, et pourtant, du fond de mes entrailles, alors que rien ne le laisse présager, je sens que remonte cette lame, cette immense vague qui va venir sans que je puisse la retenir, éclater au vu et au su de tous. J'explose littéralement de jouissance en beuglant comme jamais je ne l'ai fait et je suis envahie de frissons monstrueux. Mon corps tout entier est secoué par cette envie, par cette jouissance innommable et infernale.

— Michel... Je t'aime !

Dans ces moments-là, mon esprit ne m'appartient plus. Il n'est plus qu'une sorte de machine qui me fait jouir sans discontinuer, longuement, et la douleur se transforme en plaisir à l'état pur. Mais toute chose a une fin, et quelqu'un retire les poids, puis les pinces. Je ne sais pas vraiment ce qui est le plus désagréable de la pose ou du retrait de ces ustensiles. La main dans mon anus tourne doucement, sans heurts, juste pour me remplir complètement, et je la sens profondément ancrée en moi. Finalement, des mains me massent la poitrine, et j'ai quand même moins mal ; mes douleurs s'atténuent sous ces caresses prodiguées avec une dextérité toute particulière.

Il me semble aussi que ces caresses sont accompagnées par une huile ou un onguent quelconque parce que les sensations de brûlure, de morsure aux endroits douilletts où ils étaient placés disparaissent dès que les paumes sont passées. C'est aussi la main qui me quitte lentement, laissant mon fondement distendu et bien ouvert pour un long moment sans doute. Là encore, j'ai cet étrange vide qui me prend, et je suis presque malheureuse de ne plus rien sentir bouger sur et en moi. J'ai froid et je me rends compte que mes bras et mes jambes sont toujours en extension, attachés dans une position qui n'est guère commode.

Je perçois quelqu'un devant moi. Cette présence se concrétise lorsque deux bras me serrent contre un corps habillé. Les mains viennent prendre ma nuque et mes lèvres ; en fait, je comprends que ce sont *tes* lèvres qui viennent de se coller aux miennes. Tu m'embrasses, et je répons favorablement à ce baiser. Il est tendre, long, langoureux. Il me rassure aussi sur ta présence à mes côtés. C'est une merveilleuse manière de me faire savoir que tu es là, et qu'en toutes circonstances je peux compter sur toi.

— Merci, ma jolie salope, merci pour ce que tu nous offres ce soir ! Comme tu es belle quand tu jouis... Comme tu nous donnes envie... C'est parfait. Personne ne saurait mieux que toi nous rendre plus heureux. Merci, Claude.

Ces mots que tu viens de me murmurer juste au creux de l'oreille, je les aime tous. Ils sont ma motivation pour de nouveaux jeux qui vont venir. Je te fais confiance pour avoir bien tout préparé, orchestré ce scénario sans faille. Je tremble bien un peu aussi de me dire que ce n'est pas fini, mais ma peur n'y changera rien, je me fais une raison. Et puis c'est si bon de jouir totalement, d'être ainsi libérée de tous ces tabous qui entravent nos envies, qui coupent nos plus profonds plaisirs... Mon amour, je veux t'offrir autant mon corps que mon esprit ; alors prends ce qui te plaira de moi, et donne-moi cette satisfaction de t'avoir rendu heureux. J'accepte les moyens puisqu'ils justifient la fin, quelque part.

Le ronronnement électrique que je perçois coïncide exactement avec l'assouplissement de mes bras qui redescendent vers le sol. Mes jambes quant à elles se rapprochent l'une de l'autre, et les tensions sont beaucoup moindres. Il me faut cependant un certain temps pour que mes membres se réhabituent à une position quasi normale. Puis mes yeux sont délivrés eux aussi, et je peux tout à loisir regarder la pièce où je me trouve.

Elle doit être rectangulaire, pratiquement vide, sauf les trois immenses canapés disposés en U qui entourent la place que j'occupe. Une table basse et une sorte de pouf cylindrique constituent le

reste du mobilier. Plutôt sommaire, en somme. Enfin, c'est sans doute juste une salle de jeux pour adultes avertis. Maintenant que je suis libre de mes mouvements, je m'aperçois qu'il ne reste plus qu'une femme près de moi, sinon la salle est entièrement déserte ; pourtant, je reste persuadée qu'ils étaient plusieurs à me mater depuis ces sofas moelleux.

La jeune femme est aussi nue que moi, avec seulement une immense cape noire, laquelle est attachée à son cou par un collier ressemblant étrangement à celui qui enserre le mien. Elle me désigne une petite porte dans le fond de la salle.

— Tu as une demi-heure pour te refaire une beauté ; mais ne dépasse pas : tu devrais payer pour le retard. Vas-y, tu trouveras tout ce dont tu as besoin derrière cette porte.

Je me rends à l'endroit indiqué. La douche, c'est toujours pour moi un de ces moments magiques où j'aime à me ressourcer. J'aime sentir cette douceur de l'eau qui me surprend ; sa tiédeur ou sa brûlure parfois, autant de chaud que de froid. J'aime quand elle coule sur ma peau, liquéfiant chaque partie de moi par des millions de gouttelettes qui s'infiltrent partout. Il y a aussi la cérémonie du savonnage. J'ai reconnu des affaires à moi dans cet endroit où pourtant je n'ai jamais mis les pieds. C'est encore et toujours toi qui veilles au bien-être de ta petite « salope » ?

Dans ce filet de nylon roulé en boule où je fais couler mon bain moussant préféré, ce fameux bain moussant « Angel » de Thierry Mugler, je vois bien la patte du Maître. Je frotte, n'oubliant aucun petit coin, aucun repli de peau, pour effacer les traces les plus infimes de ce qui s'est passé. Et puis je me fais l'effet de sentir très bon ; j'adore quand je ne suis pas négligée. Le sexe et l'amour s'entendent parfaitement, à condition que l'hygiène soit des plus rigoureuses ; la salle d'eau est un passage obligé, surtout après ce que je viens de subir.

La boule de nylon glisse entre mes seins, les câline un peu, en fait plusieurs fois le tour avant de passer à bien d'autres endroits

qui nécessitent sa prévenance. Je n'ai mal nulle part ; juste un peu endolorie. Les muscles des bras et des cuisses, trop longuement exposés à une extension non voulue, ont quelque peine à revenir à leur top niveau. Demain, je serai peut-être courbaturée de partout. Je commence un savant séchage avec d'épais draps de bain ; des serviettes qui ne m'appartiennent pas, j'en suis persuadée, j'en suis certaine.

J'ai juste fini cette dernière opération quand de légers coups sont frappés contre la porte et qu'une voix féminine me dit qu'il ne me reste que deux minutes et qu'il me faut revenir dans la salle. Un dernier coup de brosse à cheveux dans cette tignasse encore humide et me voilà qui repars d'où je viens. La même jeune femme nue est là, m'attendant avec dans les mains les bracelets et le collier qu'elle m'a retirés avant la douche. Elle remet en place les instruments qui vont servir encore, du moins je le pense. Je ne fais aucune difficulté à la dame qui me harnache sans hâte.

Un bandeau propre m'est lui aussi remis sur les yeux. La salle vide devient obscure, mais des sons me permettent de savoir que des personnes sont entrées dans la pièce où je me trouve. Le bruit de corps qui prennent place sur les fauteuils est lui aussi caractéristique. On me fait avancer vers la table assez basse mais longue qui trône devant les sofas. On me pousse dans le dos, alors je fais ce que le bon sens me dicte : je me retourne, et mes mollets arrivent en contact avec le tablier de cette table.

Des mains m'empoignent, et je suis littéralement soulevée du sol pour être allongée sur le dos sur le verre du plateau. C'est froid et peu agréable comme toucher. Je suis au bord de la table à partir des genoux, et mes escarpins que l'on me réajuste sur les pieds touchent juste le sol. Mes chevilles sont immédiatement entravées aux pieds de la table ; quant à mes bras, ils sont positionnés le long des autres pieds du meuble et y sont attachés. Mon ventre, mon buste, ma chatte, tout est bien visible, ouvert et accessible à tout et à tous.

— Ouvre ta bouche, la gazelle. Plus grand. Ouvre-moi ton bec, allez ! Écarte tes mâchoires. Encore. Encore. Là ! Voilà !

Je les ouvre le plus largement possible, et je sens un objet froid entrer dans ma bouche. Je cherche d'instinct à resserrer les dents, mais je ne trouve que du métal froid qui cogne contre elles. Impossible de fermer le bec ; je suis donc largement béante. Ça n'a rien de douloureux ; juste très gênant, surtout pour respirer. Un autre objet s'introduit dans ma chatte ; une sorte de sexe assez mou qui navigue bien dans l'endroit choisi. Dès qu'il est au fond, j'entends un bruit étrange et inconnu de mes oreilles qui tentent de décrypter de quoi il s'agit.

Au fur et à mesure que le bruit s'intensifie, j'ai l'impression que le sexe en caoutchouc gonfle en moi de manière incroyable. Il n'arrête pas de croître, il devient énorme, étirant la paroi de ma chatte avec une facilité déconcertante. J'ai presque peur qu'il me déchire, qu'il fende en deux cette partie si prisée ce soir. Il gonfle, gonfle encore, et déjà les premiers soubresauts de mes envies déferlent au fond de ce ventre monstrueusement dilaté. Quand il s'arrête, le volume de la chose est tel que j'ai du mal à imaginer comment est ma fente, tant elle se trouve déformée. C'est là que je pense que rien n'est plus élastique que cette foufoune de femme qu'ils viennent d'ouvrir de manière exagérée. Je ne souffre pas ; j'ai juste l'impression qu'un éléphant vient de m'enfiler sa trompe.

Une personne lisse mes cheveux, et je sens que l'on vient presque s'asseoir sur mon visage. Une bite fine est enfoncée dans ma bouche ; elle me fait saliver. Elle glisse sur ma langue mais je ne peux pas sucer dans cette position ; alors la queue – qui doit être assez longue – me lime avec des mouvements semblables à ceux qu'elle ferait dans un sexe féminin. Le manège de cette impertinente dure longtemps, et je ne peux pas me défilier. Ma bouche est devenue un vide-couilles parfait. Cette première bite se soulage en jets drus et chauds dans ma gorge offerte avant qu'une autre ne vienne la remplacer sans attendre. J'ai du mal à déglutir, mais le sperme

coule tout seul dans ma gorge alors je dois bien avaler sous peine de m'étrangler, de m'étouffer. Je m'évertue à le faire descendre dans mon estomac quand une autre queue s'insère en moi par le trou béant que crée l'appareil que l'on m'a mis.

Elle aussi s'épanche dans cette grotte de velours qui ne peut que l'accueillir sans broncher. Puis encore une autre, et ainsi de suite. Je ne compte plus. Je fais presque une overdose de sperme mais je n'arrive pas à suivre le rythme endiablé de ces éjaculations qui, toutes, voient mollir les queues dans ma bouche après qu'elles aient vidé leurs couilles. Soudain je sens glisser sur ma peau, alors qu'un nouvel appendice est en mouvement dans ma gorge, quelque chose que je ne définis pas vraiment. Cet objet coule sur moi avec mille petits chatouillis qui me donnent la chair de poule. Il est parti de mes pieds, lentement, remontant sur mes longues jambes. Il frôle mes cuisses par l'intérieur de l'une puis de l'autre pour ensuite s'aventurer sur mon sexe qui est bien découvert par ma position.

Maintenant, l'engin se trouve promené sur mon bas-ventre et chatouille mon nombril dont il fait le tour plusieurs fois avant de remonter sur mes seins et de les caresser, toujours en pratiquant de douces rondes. Puis le truc quitte ma peau alors que la bite dans ma bouche éclate, elle aussi, en jets de sperme puissants. Dans la nuit que l'on m'impose, je suis tout alanguie. Plus rien ne se passe, et ma bouche est enfin délivrée du mal. Une main douce passe sur ma joue, va sur mon front. Celle-là, je le reconnaîtrais entre mille : je sais bien que c'est toi qui viens de me câliner la joue, mais je sais aussi que ce geste ne présage rien de bon. Juste le temps d'y songer, et j'ai l'impression inouïe que l'on vient de m'arracher le bas du ventre. Je comprends que la chose que l'on a fait jouer sur moi était un martinet ou quelque engin similaire.

Le premier coup m'a coupé en deux le bas-ventre, et je crie. Mais c'est long pour que le deuxième impact m'atteigne, lui, en travers des deux seins. C'est cuisant, et le feu de la morsure des

lanières de cuir n'a pas le temps de s'apaiser qu'une autre volée m'atteint sur le nombril. Retour sur mes seins qui subissent le contrecoup des lanières qui strient maintenant sans arrêt mon corps. Je n'arrive pas à savoir combien de fois le martinet s'abat sur ma peau. Je suis tendue à l'extrême dans l'attente de l'arrivée suivante, crispée de ne pas pouvoir me défilier. Mes larmes roulent sous le bandeau, me piquant les yeux, et je crie sans cesse.

Voilà, la volée est terminée, et des mains passent de nouveau sur ces traces qui sont lancinantes et douloureuses. Après leur passage, les brûlures se calment comme par miracle. Qu'avez-vous mis sur ces traces qui doivent me violacer le ventre, la poitrine, et chaque endroit où le cuir a touché mon corps ? Je suis une fois de plus libérée, mais pas pour longtemps : il s'agit juste de me faire changer de place. Je suis emmenée, tirée par la laisse, mais c'est seulement de quelques pas que je me déplace. Des bras me soulèvent du sol et d'autres agrippent mes mains et mes chevilles.

Mon ventre est délicatement posé sur une sorte de cylindre – enfin, sur un truc assez haut – et mon derrière se trouve surélevé. La pointe de mes pieds touche à peine le sol alors que mes mains, elles, sont étirées vers le bas, tendues au bout de chaînes. Je suis en arc de cercle, et les jambes bien écartées, je ne peux absolument plus bouger. Quelqu'un disjoint les globes de mes fesses et un objet est enfoncé entre ceux-ci. L'engin se positionne sur l'œillet brun qui se niche au fond du sillon largement ouvert et presse dessus, lentement mais inexorablement. Je suppose que c'est une bite en latex qui me rentre dans le cul. Elle pousse sur l'anus, et sous la pression, les muscles n'ont d'autre choix que de céder le passage.

Mon petit trou est envahi par l'engin qui me semble démesurément épais. Il entre et s'enfonce pendant un long, un très long moment. Il me semble que cette pénétration ne s'arrêtera jamais. Il monte dans mon rectum d'une manière lente, mais sans à-coups. Combien de centimètres se sont enfoncés en moi en quelques secondes ? Quand enfin sa progression s'achève, j'ai les fesses bien

écartées, et mon souffle – que j’ai retenu pendant tout le trajet aller de la chose – revient quand même à la normale. Mais l’olisbos recule aussi, beaucoup plus vite qu’il n’est entré ; et alors que je crois qu’il va ressortir, il est repoussé aussitôt en avant. Ma respiration est de nouveau bloquée par l’avancée de la bête. Alors commencent des allers et retours à une vitesse vertigineuse, et de plus le sexe factice tourne sur lui-même. Le jeu continue ainsi pendant de longues minutes.

Mon ventre est en feu, ma chatte pleure d’envie. Je suis enculée et impatiente de recevoir enfin une queue libératrice dans ce minou qui n’attend que cette venue. J’essaie de remuer mon popotin, mais impossible de bouger d’un seul millimètre tant ils m’ont bien attachée. Et soudain la vague qui me submerge m’expédie dans un monde coloré, dans une autre dimension. Je sais que je coule de partout, mais je m’en moque : je suis là pour une jouissance suprême. Je suis ta salope et je t’offre le meilleur de ce que j’ai : mon plaisir.

Je hurle au travers de la pièce, je crie :

— Je t’aime !

Puis je continue et vous braille de plus belle :

— Prenez-moi ! Faites de moi votre chose ! Je suis à vous ! Je suis votre pute ; baisez-moi, enculez-moi, faites-moi jouir ! Allez-y, servez-vous, je suis à vous.

Je parle sans arrêt, je m’adresse à vous, à toi. Je ne sais plus exactement ce que je dis, mais je voudrais que l’on n’arrête pas de me faire du bien. Je prie pour que cette crampe qui m’inonde de partout ne cesse plus, qu’elle dure toujours, que la jouissance qui me fait un bien fou continue jusqu’au bout de la nuit. J’ai envie de queues, de toutes les bites du monde à ce moment-là ; j’en veux des grosses, des petites, des droites, des tordues, des dures, mais pas des molles. J’en veux dans les mains, j’en réclame dans la bouche, et je ne demande rien d’autre que d’être remplie par tous les trous.

Quand le latex ressort, je ne m'aperçois pas immédiatement que c'est une bite bien raide qui le remplace. Elle me lime un grand moment, puis j'entends son propriétaire qui, avec un cri rauque, se soulage dans ce trou qui l'accueille. Il me quitte alors que j'en redemande, et mon anus est repris par une autre queue. Elle aussi se liquéfie en moi. Ensuite, c'est une ribambelle de sexes que je sens me rentrer dans le cul. Je ne veux pas savoir à qui ils appartiennent ; je me contente de glousser de plaisir alors que les uns après les autres ils éjaculent leur semence dans mes boyaux.

Quand le dernier est passé pour me livrer sa précieuse cargaison, je sens une langue qui vient pour finir de me fouiller, une langue douce qui masse le petit œillet qui dégouline de cette substance mâle qui s'écoule de l'orifice béant. J'ai joui, j'ai joui comme une damnée ! J'ai aimé ces sensations au plus profond de moi. Cette multitude de bites qui viennent de se vider dans cet endroit peu fréquenté me laisse encore une petite faim.

Vous m'avez détachée et posée sur un sol très doux. Je ne suis plus entravée, juste les yeux bandés. Quelqu'un me touche les épaules et me les caresse, puis des mains viennent à ma rencontre. Ces mains qui se posent sur mon visage, je les connais par cœur : juste au toucher, je sais qu'il s'agit des tiennes, et je jouis presque de leur arrivée. Tes mains quittent mon visage, descendent sur la fourche de mes cuisses qu'elles écartent, puis je sens que tu t'es placé entre elles quand tu remontes doucement mes genoux. Ensuite, sans que ta peau me touche, j'ai la sensation que tu es tout proche. Sensation confirmée dès que tu me pénètres, lentement et longuement. Tout en tenant mes genoux écartés, tu me limes doucement devant les autres qui sans doute observent.

Tes mouvements lascifs et lents me donnent des frissons, et mon ventre se creuse de plus en plus pour accueillir cette offrande que tu me fais. Ta longue tige épaisse va de plus en plus profond en moi et je relève les bras pour te saisir le corps. Je m'accroche à tes épaules, t'obligeant à te coucher sur moi. C'est alors que, tout étendu sur

moi et que je sens ta peau, je ne suis plus qu'un immense orgasme et continue ce long voyage que nous avons commencé depuis le début de la soirée. Je recommence à jouir de tous les pores de ma peau, et dans le brouillard de cet instant magique j'entraperçois – ou plutôt parvient à mes oreilles – le bruit assourdissant des applaudissements des voyeurs qui te remercient de m'avoir ainsi offerte à leurs bon plaisir.

★

Dans la voiture qui nous ramène à la maison, je somnole un peu, alanguie et repue. Ma tête est contre ton épaule, et toi, en homme heureux, tu sifflotes tout le long du trajet.

Finalement, le bonheur ne tient qu'à peu de chose... et tu sais si bien me le prouver !



## Nos dernières publications



# Fin de partie

par **Hidden Side**

(inédit)

*Hidden Side, ce mystère à lui tout seul, est un homme qui voit arriver la cinquantaine avec détachement (mais, néanmoins, une froide conscience du temps qui passe). Broussard au cuir tanné par le soleil de Nouvelle-Calédonie, il vivrait, paraît-il, sur les hauts plateaux de la chaîne centrale, dans une modeste case en paille de cocotier, au sol de terre battue (avec le wifi, faut pas déconner!).*

*Ingénieur de formation, H.S. (tout un programme) est un fervent partisan de l'humour, du rire et autres poilades inoffensives. Fan de Pierre Desproges depuis toujours, il est aussi grand amateur de Science-Fiction et de Fantastique (avec un goût prononcé pour Stephen King). Un peu mégalo, il s'imagine par moments capable d'écrire des romans de SF érotico-humoristique pour un lectorat se situant entre la poignée et « ma main dans ta gueule ».*

*Hidden Side ne boit pas (d'alcool), ne fume pas mais voue une passion indéfectible aux pâtisseries et aux femmes (toutefois, il n'en a qu'une, ce qui est bien triste pour toutes celles qui ne l'ont pas connu). Un brin féministe, il adore placer ses héroïnes en position de force, là où le narrateur n'est en général qu'un être veule, inconséquent et versatile. Bref, un type moyen...*



J'AI rencontré Myriam il y a environ dix ans, lors d'une prestation chez un gros client de ma société de services. C'est la première personne que j'ai croisée en arrivant ce matin-là : une grande fille plutôt mince, dont les longs cheveux bruns encadraient un visage ovale assez banal, hormis de magnifiques yeux bleus. Myriam avait – et a toujours – un sourire d'une blancheur nordique. Quand ses lèvres se retroussent, deux adorables fossettes creusent ses joues pâles.

Durant ces années bénies, son visage s'illuminait dès qu'on se retrouvait chez nous. Mais ces dernières semaines, ce n'est plus vraiment l'adoration qui éclaire son regard. Et quand, saisis d'une ironie amère, ses traits s'animent, c'est pour former un rictus plus proche de la rage que de l'humour...

Myriam a changé. Presque du jour au lendemain. Je n'ai pas compris ce qui est arrivé, je n'ai pas non plus réussi à le lui faire dire. Comme si, d'un claquement de doigts, tout ce qui nous liait s'était désintégré. Pour retarder les face-à-face muets, écouter les soirées hostiles, j'ai pris l'habitude de travailler de plus en plus tard, ne rentrant qu'après avoir épuisé toute raison de différer mon retour.

Me glisser dans la chambre à minuit passé, me déshabiller dans la pénombre, laisser la douche noyer ma colère, ensevelir ma frustration sous ses trombes liquides, tituber un moment sous le jet, tête baissée, poings serrés, attendant l'apaisement qui ne viendra pas, ne viendra plus. Puis se sécher avant de se glisser entre les draps – linceuls de nos amours mortes – à quelques centimètres de son corps immobile, inaccessible et censément endormi.

C'est dingue ce que deux êtres humains, par ailleurs raisonnables et équilibrés, peuvent s'infliger en silence. Deux personnes qu'une alchimie toute particulière avait unies, mais dont le bonheur déraile soudain après des années d'insouciance, pour qui la tendresse se mue en indifférence, l'indifférence en aversion...

Je ne me rappelle plus de la dernière fois où nous avons fait l'amour. La seule chose dont je me souviens, c'est la meurtrissure que m'a causé son regard lorsque j'ai voulu l'approcher : un dégoût implacable, un refus catégorique. Quand on vous rejette à ce point, sans raison, et pire sans rien vouloir vous dire, il n'y a pas trente-six possibilités : j'ai très vite compris que Myriam voyait quelqu'un d'autre. Même sans être de nature jalouse ou suspicieuse, il est des évidences qu'on ne saurait ignorer...

Fuyant mes demandes d'explication, méprisant mes sanglots lamentables, Myriam ne m'a pas laissé d'autre choix que de me confronter par moi-même à la réalité de sa trahison. Elle ne voulait pas vider son sac ? Il ne me restait plus qu'à fouiller sans ménagement dans sa vie, bafouer son intimité pour dévoiler au grand jour son abjection.

J'ai commencé par forcer l'ordi contenant ses données personnelles. L'accès à son compte était barré d'un password inédit ? Obstacle bien maigre pour quelqu'un de réellement déterminé : disque dur copié puis déplombé sur mon lieu de travail. Rien de probant toutefois dans les fichiers, nulle trace de relation trouble. Sauf que... les logs étaient vides, les historiques de navigation si-phonnés. Preuve par l'absurde d'un comportement coupable ? Son téléphone, emprunté discrètement, ne m'a pas livré plus de pistes.

Ça commençait doucement à virer à l'obsession... Elle voyait quelqu'un ; il me fallait savoir qui, sous peine d'en crever !

J'ai bien pensé à la faire suivre, mais une étrange retenue s'imposait à moi. Je refusais que notre malheur eût des témoins ! N'ayant aucune aptitude pour la filature, j'ai écumé les boutiques d'apprenti espion jusqu'à tomber sur une caméra assez discrète pour se fondre dans le décor. L'après-midi même, je planquai l'engin dans la bibliothèque de notre chambre, braquant l'objectif automatique vers le lit. Puis j'ai attendu, fébrile, les images qui allaient cautériser ma peine...

Durant trois jours, il n'y eut à l'écran que Myriam et son va-et-vient quotidien, épié sans vergogne. Myriam passant et repassant dans le champ de la caméra, tantôt habillée, tantôt nue, allongée un livre à la main, étirant le bras pour éteindre, le visage calme et détendu. J'avais oublié à quel point elle était belle sans ce masque de crispation permanente.

Le quatrième jour, je l'ai surprise en train de se masturber. Tableau tout à la fois classique et choquant : le drap aux chevilles, les genoux largement écartés, Myriam se caressait avec fébrilité. Mes yeux étaient rivés sur ce sexe entrouvert et désormais interdit, sur ces nymphes glissantes où plongeaient par instant deux doigts joints, trempés de ses sécrétions. Cette vision m'a mis le feu au ventre. J'avais à la fois honte et très envie d'elle... jusqu'à ce que je remarque enfin le téléphone plaqué à son oreille. Quelqu'un était en train de lui parler ! Une tierce personne qui l'excitait à distance, lui faisant l'amour sans même la toucher.

Nous aussi avons usé de ces jeux, un temps... je n'avais aucun mal à imaginer ses rôles dans le combiné, le rythme saccadé de son plaisir croissant. Les yeux rougis, j'ai cliqué au hasard pour fermer la fenêtre et éteindre le PC. Myriam me trompait, en effet. Restait à découvrir avec qui.

Le soir même, j'ai à nouveau fait main basse sur son Nokia, balayant d'un geste rageur la liste des appels entrants. L'écran bleuté me narguait du fond de sa vacuité. « *T'inquiète pas, ma belle ; je trouverai bien !* » La caméra travaillait pour moi, il me suffisait de patienter. Ça n'a jamais été mon fort, la patience. Pourtant, quelques jours plus tard, j'ai fini par savoir. Quel choc !

C'était un vendredi après-midi ; je revenais d'un stage de trois jours, chiant comme la pluie, où ma boîte avait cru bon de m'envoyer. Sitôt chez nous, je transférai le film des dernières 72 heures sur mon portable. Myriam étant à son cours d'aquabike, j'étais tranquille pour un petit moment. Sautant précipitamment les séquences

anodines, je tombai assez vite sur l'objet du délit, horodaté au jeudi soir 21 h 13.

La vache, elle n'avait pas traîné : le lendemain de mon départ !

La surprise a failli me faire choir de mon siège. Allongée sur le dos, Myriam se faisait ramoner sèchement. Pendant quelques minutes, je n'ai vu que le dos et les fesses du mec qui la tronchait avec tant d'enthousiasme. Puis le type a fini par se tourner légèrement... J'ai aussitôt reconnu Franck, un de mes plus proches collègues.

— C'est pas possible... grognai-je, une main sur la bouche pour contenir ma nausée.

Incrédule mais pourtant incapable de détourner les yeux, je regardais cet enfoiré se taper ma copine. Myriam n'était pas en reste : agrippant les fesses de son amant à pleines mains, elle le guidait aux tréfonds d'elle-même avec délectation. Subitement il s'interrompt, présentant son sexe à la bouche de la traîtresse, laquelle le pompa sans hésiter. Une partie de jambes en l'air, bestiale et dénuée de toute tendresse...

Comment pouvait-elle me tromper avec ce mec ? Tout ceci était tellement loin de nous, de nos désirs, de nos besoins ! Ça n'avait aucun sens ! Un écœurement détaché s'était instillé en moi ; les images glissaient sur ma rétine, mon cerveau ne parvenait plus à leur accorder la moindre réalité.

Soudain, une main sur mon épaule m'a fait tressaillir. Revenue sur ses pas sans que je l'entende, Myriam était là, à côté de moi, observant son double se faire baiser sur l'écran de mon Vaio. Mes joues ont viré au rouge brique. J'éprouvais autant de déshonneur et de culpabilité que si j'étais personnellement responsable de ce gâchis.

— OK, je vois... Ça fait longtemps que tu me surveilles ?

— Non, pas vraiment.

— Je n'aurai même pas eu besoin de te l'avouer. Quelque part, ça me facilite la tâche. C'est plus simple.

— Quoi? Qu'est-ce qui est plus simple? Qu'est-ce que... tu veux dire? ai-je réussi à balbutier.

— C'est fini. Je te quitte.

Le regard embué de larmes, je la regardais sans comprendre. J'aurais dû me jeter à ses pieds, la supplier... Au lieu de ça, face à sa détermination, j'ai laissé éclater ma colère.

— Mais pourquoi? POURQUOI, BORDEL!

— Parce que finalement je préfère les hommes, Anna.



## Ablation de grains de beauté

par **H**passage

(paru le 08/04/2017)

*Le bon vin, le champagne, les huîtres, les langoustines fraîches, tout ça est bien meilleur quand on le partage avec celles et ceux que l'on aime.*

*La musique, du rock des années 60-80 au blues que j'ai découvert quand je travaillais aux États-Unis. Important, la musique : c'est ce qui rassemble, ce qui provoque de l'émotion.*

*Et puis, et surtout... les femmes, celles qui aiment le jeu de la séduction, celles qui ne sont pas sages du tout.*

*Ah oui, il y a aussi ce Jardin où je sème quelques récits aux contenus où se mélangent le vrai et la fiction, que je partage avec mes ami(e)s du Jardin d'Aphrodite.*



J'AI réalisé, très tardivement, que les femmes pensent au sexe aussi souvent que les hommes. C'est quand ça paraît difficile, inaccessible, que j'aime tenter de séduire, parfois même sans le vouloir vraiment.

À l'aube de mes trente ans, j'étais allé chez une dermatologue pour faire soigner une mycose qui s'était installée à la base de mon cou. Saleté de champignon ! Heureusement, le remède a été efficace : la mycose a disparu deux semaines plus tard.

Cette dermato, connue sur la place d'une très grande ville, avait bien entendu un carnet de rendez-vous bien plus rempli que celui d'un ministre. Quatre mois d'attente pour consulter... il m'a fallu insister auprès de son assistante médicale pour obtenir un créneau plus tôt. J'ai fini par en obtenir un trois semaines après mon appel, grâce à un désistement.

De taille ne dépassant pas 1,65 mètre et très mince, elle était toujours en petite robe noire et sandales plates aux pieds. Coiffure mi longue aux mèches blondes et bouclées, elle avait un joli visage. Les jambes bien dessinées, aux attaches fines, mais un peu trop minces à mon goût. Bref, elle n'était pas vraiment mon genre de femme, alors qu'elle était vraiment très belle.

Elle m'a reçu de manière très professionnelle, avec le ton de voix assuré d'une spécialiste consciente de ses compétences, limite arrogante.

J'ai été parfaitement bien soigné : deux semaines plus tard tout avait disparu. Elle m'avait donné un autre rendez-vous un mois plus tard, juste pour contrôler. Je ne me suis pas privé de l'observer, discrètement bien entendu ; à cette époque, j'étais pris par une charmante brune. Et puis cette dermato n'était pas du tout le genre de femme que j'ai envie de séduire.

★

Quinze ans plus tard, j'ai dû y retourner. Pas de champignon cette fois-ci : deux grains de beauté s'étaient installés au bas de mes tempes, de chaque côté du visage, au niveau des sourcils.

Elle m'a fait signe d'entrer en tenant la poignée de la porte. J'ai refusé en lui disant d'entrer la première. Un homme doit toujours laisser entrer une femme en premier, un reste de mon éducation. Elle a fini par céder en pénétrant la première.

L'intérieur du cabinet avait bien changé : immense plateau de verre posé sur des pieds en acier brossé, deux toiles de Charles

Cambier accrochées aux murs. Son bureau n'était pas trop encombré : quelques chemises bien classées sur le bord du plateau, un Vidal, et le strict nécessaire pour écrire des ordonnances.

Elle aussi avait changé : bien que toujours aussi mince, de petits plis à la limite des paupières la rendaient plus douce que dans mes souvenirs, avec toujours ce ravissant visage aux traits bien dessinés. Elle avait éclairci ses cheveux pour faire plus jeune que son âge ; elle devait avoir au moins quarante ans, peut-être un peu plus. Et plus de petite robe noire, mais une blouse blanche réglementaire de médecin clinicien.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un très bel homme : grand et mince, je n'ai rien d'un séducteur. Par contre j'ai un défaut, si c'en est un : je ne peux pas m'empêcher de complimenter une jolie femme. Rien de commun avec du harcèlement ; c'est surtout par politesse. Et sachant qu'une femme est toujours sensible aux compliments, ça facilite les rapports humains. Je le fais peut-être par provocation, inconsciemment. Mes copines aiment bien dire que je suis charmeur... Le vilain mot ! Elles exagèrent : je suis bien entendu très sage.

Bon, d'accord, pas si sage que ça. Après tout, c'est la faute des femmes : pourquoi faut-il qu'elles soient séduisantes et bien souvent sexy ?

Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais j'ai éprouvé une envie irrésistible de tenter de la séduire. Alors, bien entendu, je ne me suis pas privé de la complimenter lors de cette consultation.

À peine assis devant son bureau, j'ai attaqué :

— Vous êtes toujours aussi ravissante.

En me remerciant du compliment, elle a marqué le coup en se redressant sur son siège, interloquée par ma sortie un peu cavalière.

En lui tendant ma carte Vitale, j'ai entamé la conversation en utilisant les toiles ornant les murs de son cabinet :

— Vous êtes certainement allée en Bretagne, en passant par Bénodet, n'est-ce pas ?

Elle a immédiatement compris.

— Ah, les dessins de Cambier ? Vous le connaissez ?

— J'en possède deux moi aussi, et une aquarelle représentant un coucher de soleil.

— Il commence à être connu ; je crois qu'il expose aussi à Pont-Aven.

— Exact, mais je préfère son atelier de Bénodet.

— La Bretagne est une très belle région. Bien, que vous arrive-t-il ?

— J'ai deux grains de beauté sur le visage, du moins je suppose qu'il s'agit de ça, en bas des tempes.

— Venez à côté, nous allons voir ça.

Nous sommes passés dans la salle de soins attenante à son bureau.

— Mettez-vous torse nu et enlevez votre pantalon.

— Euh... c'est sur mon visage qu'il y a ces deux boutons.

— Nous allons vérifier si vous en avez d'autres sur le torse.

— OK, d'accord.

Nous étions en mi-septembre ; il faisait chaud, j'avais certainement transpiré un peu, ce qui me mettait mal à l'aise. Alors, en retirant ma chemise, je m'excusai.

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes propre. Vous n'imaginez pas ce que je vois passer dans mon cabinet...

— Les gens se lavent avant de venir vous voir, c'est la moindre des choses.

— Vous croyez ça ? Des femmes bien mises, bien vêtues, maquillées avec soin – ce qui d'ailleurs est stupide quand on vient me voir pour se faire injecter du Botox – avec une odeur épouvantable lorsqu'elles se mettent torse nu ! À tel point que parfois je dois ouvrir la fenêtre avant de faire entrer le patient suivant. Allongez-vous sur la table, sur le dos.

Elle a saisi une sorte de lampe qui émet une lumière bleutée, examine mon visage, mon cou, le torse, les jambes. Et là, problème ;

très gros problème : je me suis mis à bander ! Impossible de me maîtriser. Pour une fois, c'est moi qui étais gêné. Presque nu sur la table, elle en train d'examiner chaque parcelle de ma peau, et ma queue qui formait une bosse disgracieuse dans mon boxer !

Être nu sur une plage ne me pose aucun problème, je ne me suis jamais retrouvé en érection. Par contre, nu ou presque sur une table d'examen avec une jolie dermatologue, dans l'intimité du cabinet, c'est autre chose.

La femme l'a vu, avec le nez à un mètre de ma peau ; elle devait rigoler intérieurement, mais elle a poursuivi son travail sans broncher. Peut-être avait-elle l'habitude de voir un homme bander tandis qu'elle l'auscultait.

Puis elle a fait le même examen sur mon dos et les jambes après m'avoir demandé de me retourner sur le ventre. Elle a même légèrement baissé mon boxer pour vérifier le haut de mes fesses. Pendant qu'elle m'examinait, je réfléchissais, cherchant la meilleure manière de calmer cette érection ridicule.

— Rien sur le torse ni le dos ; pas de mycose non plus. Vous avez la peau un peu brûlée par le soleil : il faut toujours mettre de la crème l'été.

— C'est ce que je fais maintenant. Mais lors de mes vingt ans, je ne faisais pas attention ; j'ai pris plusieurs fois de sacrés coups de soleil.

— Il y a une trentaine d'années, c'était la mode d'être très bronzé. Certaines femmes s'enduisaient le corps avec de la « vache à traire ». Résultat, elles ont aujourd'hui la peau très abîmée.

— C'était l'époque des seins nus. Vous aussi vous bronzez seins nus à la plage ?

Avec un petit rire et sans se démonter, elle me répond :

— Dites-donc, vous êtes bien indiscret !

— Presque toutes les femmes le faisaient. Alors je me demande si une dermatologue bronze seins nus ; ce n'est pas une honte.

— Tsss, vous ne le saurez pas. Quant à vous, il semble bien que vous allez sur les plages naturistes : vous êtes entièrement bronzé.

— Je ne suis pas naturiste, mais nudiste. Je ne vais pas dans un camp acheter mon pain entièrement nu.

— Et à part l'histoire de la boulangerie, quelle est la différence ?

— Je ne vais que sur les plages sauvages : c'est bien plus sympa et plus tranquille. Quoique...

Elle a ignoré la phrase que je n'avais pas volontairement terminée ; elle avait bien compris le sens tendancieux. Alors elle est revenue à son examen. J'avais le sentiment d'être allé un peu trop loin.

— Bien, rien à part ces deux boutons sur le visage. Ce sont en effet des grains de beauté ; il faut les retirer avant qu'ils ne dégénèrent. Une petite intervention toute simple.

— Vous allez les brûler en utilisant la technique « cryo quelque chose » ?

Elle a franchement éclaté de rire :

— Pas du tout. La « cryo quelque chose », comme vous dites, est utilisée pour brûler une verrue. Je vais les retirer au bistouri ; vous ne sentirez rien du tout.

— OK, et vous ferez ça quand ? Six mois d'attente pour un nouveau rendez-vous, je vais traîner ces boutons encore longtemps.

— Mais non, voyons. Je garde des plages libres pour les petites interventions. Rhabilitez-vous ; on va prendre un nouveau rendez-vous pour dans quelques jours.

Elle est retournée dans son bureau. Je me suis rapidement rhabillé, avec toujours cette érection qui ne se calmait pas. Elle a feuilleté son cahier de rendez-vous, pointé un créneau avec son stylo. Alors j'ai décidé de tenter une dernière attaque pour faire semblant de ne pas être mal à l'aise :

— Vous avez vraiment un très joli visage.

Elle a rougi en marquant le coup, avant de dire :

— Dans deux semaines, jeudi matin huit heures trente, vous pourrez ?

— OK, je me débrouillerai.

En la quittant, je lui ai décoché un grand sourire, qu'elle m'a aussitôt rendu, certainement soulagée de me voir partir.

★

Deux semaines plus tard, je me suis présenté pile à l'heure pour l'ablation des grains de beauté.

La dermatologue est venue me chercher dans la salle d'attente, puis m'a invité à entrer dans son bureau. Elle portait toujours la même blouse blanche, enfilée sur un pantalon de toile noire et un tee-shirt fin, sandales plates aux pieds. Comme la dernière fois, je lui ai fait comprendre que je n'entrerais qu'après elle. Elle a cédé et est entrée la première dans son bureau.

— Alors, le monsieur qui aime complimenter les femmes, vous êtes prêt ?

Je ne m'attendais pas du tout à un tel accueil après ma mésaventure lors de la dernière consultation. Sa phrase a agi sur moi comme un coup de fouet.

— Bien sûr, surtout quand, comme vous, elles le méritent. Dommage : ce pantalon cache vos jolies jambes.

Elle a bien réagi en me décochant un grand sourire. Je l'ai sentie très à l'aise cette fois-ci. Mon numéro lors du dernier rendez-vous n'avait pas dû lui déplaire tant que ça.

— Allons, n'en faites pas trop. Décidément, vous êtes charmeur ! Ne bougez plus.

Elle s'est approchée, une seringue à la main. Je me suis vivement redressé :

— Hé ! C'est quoi, cette seringue ?

— L'anesthésie. Vous préférez que je les retire à vif ?

— Ah bon... Non, bien sûr, je suis douillet.

— Ça ne m'étonne pas : tous les hommes sont douilllets.

- Vrai, surtout moi !
- Soyez sage, laissez-vous faire.
- D’habitude, ce sont les femmes qui se laissent faire...
- Cessez de dire des bêtises. Ne bougez plus, je pique.

Elle a enfoncé la seringue autour des grains de beauté avec beaucoup de délicatesse ; je n’ai pas senti grand-chose.

- Voilà, c’est prêt.
- Vous êtes douce ; rien senti.
- Hum... taisez-vous, ne bougez surtout pas.

Pendant l’intervention, toutefois bien bénigne, nous avons parlé de tout et de rien. Nous plaisantions ; je la sentais à l’aise. Une sorte de complicité amicale s’était installée entre nous. Les deux grains de beauté retirés au bistouri, elle a fait un peu de couture en refermant avec des fils, puis collé des pansements transparents.

— La petite robe noire que vous portiez auparavant a disparu ; vous êtes passée au blanc.

Elle a émis un petit rire avant de répondre :

- Vous avez de la mémoire.
- Difficile de vous oublier ; vous êtes ravissante.
- Merci, mais je suis déjà prise, répondit-elle vivement.

Regrettant peut-être son intervention un peu sèche, elle a repris en souriant :

— La blouse blanche est maintenant obligatoire dans cette clinique, médecins y compris.

Puis elle a baissé le regard, m’a montré ses chaussures, des sandales plates :

- Par contre les chaussures ne sont pas terribles !
- En effet, ce n’est pas très sexy. Vous ne portez jamais d’escarpins ?
- Si, bien entendu, mais pas pendant le travail.
- Dommage...
- Vous alors, vous êtes gonflé ! Vous avez dans la tête le fantasme de l’infirmière nue sous sa blouse, en talons de 10 centimètres.

— Pas du tout, ce n'est pas mon truc. Moi, ce serait plutôt...

— Ah oui... plutôt quoi ?

— Rien, ce ne serait pas raisonnable.

— Hum... vous draguez toujours comme ça ?

— Mais pas du tout ! Je complimente quand c'est justifié, rien d'autre.

— Je ne suis pas convaincue, dit-elle en faisant la moue.

— Personne n'a jamais tenté de vous draguer pendant une consultation ?

— Si, deux ou trois gros balourds qui se croyaient irrésistibles. Alors que vous...

— Moi quoi ?

Elle a ignoré ma réplique en enchaînant :

— Vous revenez dans dix jours pour retirer les fils.

Je n'ai pas pu m'empêcher de répondre, par réflexe peut-être :

— Avec plaisir.

— Ne soyez pas si optimiste : vous aurez mal.

— Mal ! Comment ça ?

— Quand je retirerai les fils.

— Ah bon... Ben, je m'accrocherai à la table. Ou à vos jambes. Vous irez doucement, je ne suis pas maso du tout.

— Mais non, je plaisantais. Vous ne sentirez rien.

— Ouf ! Bon, je peux me mettre debout ?

— C'est fait, vous pouvez vous relever. On retirera les fils dans dix jours maximum.

Elle a écrit une ordonnance ; du Doliprane en cas de douleur. J'ai payé et me suis levé. Alors que je lui tendais la main pour la saluer, elle m'a arrêté.

— Attendez ; vous allez faire une prise de sang. Je vais vous faire une ordonnance : hépatite A, B et C, etc.

— Mais... je n'ai rien du tout !

— Comment en êtes-vous si certain ? Ce n'est qu'un contrôle ; ça ne prendra que cinq minutes de votre temps. Mieux vaut prévenir que guérir. Et puis ça me rassurera.

— Ça vous rassurera ! ?

Elle répondit précipitamment :

— Vous serez rassuré, je veux dire.

— Bon d'accord, j'irai quand j'aurais le temps.

— Vous irez avant de revenir pour retirer les fils. Je ne vous donne pas de rendez-vous. Venez à 18 h 45 ; vous serez le dernier, vous n'aurez pas à attendre.

★

Dix jours plus tard, je suis arrivé dans la salle d'attente à 18 h 45 après avoir tourné cinq bonnes minutes pour garer mon véhicule. À cette heure-là les couloirs s'étaient vidés, les assistantes médicales parties, personne dans la salle d'attente.

Quinze minutes plus tard, une patiente est sortie de son cabinet, accompagnée par ma dermato en blouse blanche comme toujours.

— Monsieur Durand, bonjour ; attendez quelques minutes s'il vous plaît.

Je me suis rassis ; mais nerveux, je me suis relevé pour faire les cent pas dans la salle d'attente, lisant et relisant les affiches punaisées aux murs. Au moins dix minutes plus tard, elle a ouvert sa porte en m'appelant :

— Monsieur Durand, venez.

Je suis resté scotché trois secondes : elle s'était changée ! Petite jupe beige légèrement plissée découvrant le tiers des cuisses, chemisier blanc et veste assortie à la jupe, un collant de couleur beige assortie à la jupe, et surtout des escarpins noirs vernis aux pieds, très hauts, aux talons fins. Elle était splendide. Ce n'était plus une dermatologue en pleine séance de travail que j'avais face à moi, mais une femme vêtue avec soin pour plaire.

En m'avancant vers elle, j'ai immédiatement remarqué ses lèvres recouvertes d'un rouge satiné, les yeux maquillés avec soin, bracelets aux deux poignets, collier de perles fines dont la boucle descendait à la limite de l'échancrure du chemisier.

— Eh bien... vous êtes superbe ! Bravo pour les escarpins, ça vous va super bien. De sortie, ce soir ? Invitée au restaurant ?

Avec un grand sourire aux lèvres, elle a répondu :

— Peut-être bien...

— Ah bon, vous ne savez pas ?

— Je ne suis pas certaine qu'il ait compris.

— Il est timide ; il n'ose pas vous inviter ?

— Peut-être trop bien élevé.

J'étais sidéré : une dermato qui explique à son patient qu'elle s'est préparée pour plaire à un homme !

— Pourquoi ne vous lui dites pas ?

— J'espère qu'il est assez intelligent pour comprendre.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Que vous avez envie de lui ? À sa place, je comprendrais tout de suite.

Elle a ri, n'a pas répondu à ma question, et s'est retournée pour fermer le verrou de la porte.

— Vous fermez à clef ? Vous comptez jouer du bistouri avec mon corps...

Elle a éclaté de rire, contournant son bureau.

— À cette heure-ci, il faut faire attention. Vous n'imaginez pas le nombre de malades qui se baladent dans les couloirs.

— Des malades ? Ah, ben ici, ce n'est quand même pas étonnant.

— Vous le faite exprès ou... des malades dans leur tête !

— Alors vous êtes mon garde du corps ! je m'exclamai en souriant.

— N'inversez pas les rôles : c'est à vous de me protéger, de me rassurer, moi, faible femme.

— Voulez-vous que je vous prenne dans mes gros bras ?

— Allons, soyez sage ; d'ailleurs, vos bras sont plutôt minces.

Elle minaudait un peu ; le rapport expert-patient s'était inversé. Je la sentais nerveuse, inquiète de savoir si elle me plaisait. J'ai pris place face à elle, la dévisageant, intrigué par ce dialogue étrange. Le silence s'était établi, seulement rompu par le bruit de la circulation dans la rue. Elle a ouvert un dossier cartonné, en a sorti une feuille. J'ai immédiatement remarqué qu'elle croisait les jambes lentement tout en essayant de regarder discrètement si je l'observais. Bien entendu, grâce au plateau de verre fumé, je voyais tout de son manège. Un léger sourire éclairait son visage.

— Êtes-vous marié ?

— Non ; et vous ?

— Oui, mais...

Sa réponse évasive m'a refroidi. Des scrupules m'ont envahi : je draguais une femme mariée, j'avais envie de la faire dérapier. Je me suis trouvé désemparé, même déçu. Peut-être jouait-elle avec moi, mais très vite sa tenue vestimentaire a évacué mes doutes. À peine quelques secondes plus tard elle a plongé ses yeux magnifiques dans les miens en commentant les résultats de la prise de sang qu'elle m'avait demandée – ou plutôt imposée – de faire.

— Bien, les résultats d'analyse sont parfaits ; vous avez été sage.

— Sage, moi ? Pas vraiment ; disons prudent, ou conscient.

— Vous n'êtes pas sage... que voulez-vous dire ?

— Si j'étais à la place du monsieur trop bien élevé qu'apparemment vous voulez séduire, je ne serais pas sage ; je prendrais volontiers sa place pour passer une soirée avec vous. Je suis déjà séduit !

Elle a éclaté de rire, a décroisé et recroisé nerveusement les cuisses. Je ne me suis pas gêné pour observer ses mouvements. Elle a repoussé une mèche de cheveux d'un geste terriblement féminin et gracile.

— Vous... vous êtes vraiment spécial ! Vous draguez toujours comme ça ? Bien, on les retire, ces fils.

Vêtue comme elle l'était, sexy à souhait, ce n'était pas un hasard. On ne reçoit pas un patient dans cette tenue. D'ailleurs, quand elle m'avait demandé d'attendre, elle portait une blouse blanche très professionnelle. Elle aurait très bien pu se changer après mon départ. Je raisonnais à toute vitesse... C'est bizarre comme on se retrouve rempli de doutes face à une évidence, mais justement tellement évidente qu'on a du mal à y croire.

Avant de quitter son fauteuil, elle a retiré ses bracelets, les a posés sur son bureau. Une évidence m'a sauté aux yeux : elle les avait mis pour me recevoir, mais le professionnalisme ayant pris le dessus, elle les a retirés pour travailler.

Puis elle a soulevé une jambe, bien haut, attrapant le talon de l'escarpin, faisant semblant de l'ajuster. La jupe a glissé sur les cuisses, les dévoilant en totalité. J'ai eu tout le loisir de détailler son entrejambe : elle portait un collant sans empiècement. Plus aucun doute : elle s'exhibait carrément. D'ailleurs, elle m'avait jeté un très discret coup d'œil pour s'assurer que je n'avais rien manqué de son exhibition.

Elle s'est prestement mise debout, et nous sommes passés dans la petite salle de soins attenante à son bureau. Prétendant que le soleil était trop fort – ce qui n'était pas tout à fait faux – elle a actionné la manette des persiennes de façon à les orienter face aux rayons lumineux, ce qui a créé une légère pénombre.

— Allongez-vous sur la table, sur le dos.

Une folle envie de caresser ses jambes m'a pris aux tripes. Au pire je risquais de prendre une baffe, mais après son exhibition elle devrait se laisser faire, alors je me suis lancé :

— Une invitation au restaurant, ça se mérite, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ; je me suis habillée en conséquence. J'ai pensé que cette tenue est plus appropriée que la petite robe noire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

J'ai retiré mon bras de la table d'examen, le laissant tomber vers sa jambe. Mes doigts ont frôlé un mollet, la faisant tressaillir.

J'ai lentement remonté la main, faisant crisser le tissu du collant. Je l'ai sentie frémir, tout en me laissant faire. Alors je me suis enhardi ; mes doigts couraient le long du nylon. Je la caressais lentement, tous les sens en éveil, guettant sa réaction pendant qu'elle s'affairait pour retirer les fils.

Je remontai encore plus haut ; cette fois-ci, ma main est passée sous la jupe, montant toujours en glissant les doigts à l'intérieur des cuisses. Elle a écarté légèrement les jambes pour me faciliter le passage. Mon excitation a monté d'un cran. Mes doigts ont fini par atteindre son entrejambe ; elle avait dû couler un peu : le tissu du collant était humide ! J'ai senti une crispation de sa cuisse tandis que ses doigts s'affairaient pour retirer les fils.

— Vous allez me faire faire une bêtise ; je risque de vous blesser, a-t-elle remarqué d'une voix terriblement rauque.

— Mais non, je vous fais confiance.

Je caressais l'intérieur des cuisses en évitant soigneusement de toucher le nylon au niveau de sa vulve. Je tentai d'attraper son regard ; ses pupilles glissaient avec rapidité de mes yeux aux fils qu'elle retirait avec délicatesse.

Elle s'est mise à respirer rapidement. Mon cœur battait à tout rompre, je bandais comme un malade. Dans une clinique, rien d'étonnant à ça, sauf que je n'étais pas malade ! Sa passivité me donnait une furieuse envie de fouiller entre ses cuisses.

— Non, s'il vous plaît, je... je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ?

— Parce que... j'ai... je fais une bêtise, et...

— Laissez-vous faire.

Ma demande était inutile : avec complaisance, elle me laissait faire. Je pouvais caresser ses cuisses qu'elle avait volontairement séparées pour faire de la place à ma main qui se fauflait sous la jupe.

— Attendez... j'ai presque terminé, et...

Elle m'a répondu d'une voix presque inaudible. Je me suis mis à pétrir ses cuisses, me régaland de sa chair élastique de femme. Mais je voulais sentir sa peau nue.

— C'est bon ? Vous aimez ?

— Oui, terriblement bon, je...

— C'est ça que vous vouliez ? C'est excitant d'être caressée par un patient en travaillant, n'est-ce pas ?

Elle n'a pas répondu. En tentant de maîtriser sa respiration, elle a lâché :

— Voilà, c'est fait, vous pouvez vous relever.

Je me suis relevé prestement et l'ai plaquée contre la table d'examen en la prenant dans mes bras. Nos lèvres se sont immédiatement jointes, les langues se cherchant en tournoyant avec sensualité. C'est fou ce qu'un profond baiser peut être excitant !

J'ai susurré à son oreille :

— J'ai envie de vous, là, tout de suite !

J'ai relevé sa jupe à la taille, l'ai agrippée aux hanches en la soulevant pour l'asseoir sur la table d'examen. Elle ne portait pas de culotte : son collant était très fin, sans aucune marque au niveau du pubis, ne cachant rien de sa vulve soigneusement épilée, hormis une petite touffe de poils au-dessus de la fente de son sexe. Fou d'envie, j'ai crocheté le collant en utilisant mes ongles, puis j'ai tiré vers les côtés pour le déchirer, découvrant une chatte luisante de mouille.

Elle me laissait faire, les lèvres entrouvertes, observant mes mains qui écartaient l'ouverture déchirée du nylon. Sa chatte sentait fort ; les grandes lèvres bien ouvertes débordaient largement, avec de petites gouttelettes accrochées aux bords.

J'ai fixé ses yeux durant quelques secondes ; elle avait le regard flou et les lèvres entrouvertes. Je me suis penché, approchant ma bouche, me soûlant de l'odeur forte qu'exhalait son sexe, puis j'ai plongé dans sa vulve, fouillant de la langue et des lèvres les replis de son con. Je me suis mis à laper les recoins de sa chatte imberbe,

la bouche engluée de mouille. Son sexe dégorgeait abondamment un jus chaud, c'était délicieux ! Elle gémissait, les cuisses grandes ouvertes qui tremblaient légèrement. J'avais agrippé ses fesses de mes mains.

— Lèche-moi bien...

Elle avait oublié le vouvoiement. Appuyée d'une main sur la table, elle avait posé l'autre sur ma tête, caressant mes cheveux. Elle s'est mise à couiner, la respiration haletante. Les muscles de son corps se sont crispés. La bouche grande ouverte, elle s'est laissé tomber sur le dos.

— Stop... s'il te plaît.

Je me suis relevé, la bouche pleine des sécrétions de son con baveux. Elle a récupéré lentement, en respirant profondément. Elle a relevé le buste, s'est accrochée à mon cou.

— Tu m'as bien fait jouir. Tu ne sais pas seulement draguer, tu sais aussi lécher. Embrasse-moi.

Nous nous sommes embrassés longuement, mêlant les saveurs de son sexe entre nos bouches.

— Maintenant, prends-moi.

— Tu as une capote ?

— Pas besoin, la prise de sang, c'était pour savoir si tu es sain. Tu m'as bien draguée ; tes remarques, ton regard... j'ai eu très vite envie que tu me baises.

— Tu fais ça souvent ?

— Jamais, c'est la première fois. J'avoue que c'est très excitant de me faire prendre ici. Enfile-moi, sors ta queue, vite !

Son langage châtié a fouetté mes sens. L'entendre dire « enfile-moi » a décuplé mon envie d'elle. J'ai dégrafé ma ceinture, descendu la fermeture Éclair et, sans même baisser mon pantalon, je me suis enfoncé facilement en elle, bien profondément. C'était fort, terriblement érotique. Elle était juste à la bonne hauteur, assise sur la table d'examen. Elle s'est couchée sur le dos, les jambes pendantes, puis elle a commencé à gémir.

— Je veux que tu me baises fort.

Elle se comportait comme si nous étions amants depuis longtemps. Ça m'a surpris, et aussi beaucoup excité, s'il le fallait vraiment car l'avoir léchée dans son cabinet m'avait mis dans un état d'excitation rarement vécu, comme un bon vin m'ayant un peu soûlé. Alors je l'ai baisée fort, en cognant contre la table, les mains agrippées à ses fesses. J'ai même glissé un doigt dans sa raie, en écartant les deux globes fessiers. Elle était tellement mouillée que ça glissait délicieusement jusqu'à son anus.

Certaines femmes sont muettes lorsqu'elles baisent. Ce n'était pas le cas de ma dermato ; elle ponctuait mes coups de reins de « Vas-y... vas-y... ouiii ! »

J'ai fini par me vider en elle en gémissant. Je l'ai entendue crier, le corps tétanisé. Je me souviens avoir voulu envoyer mon sperme sur son collant pour le souiller mais, trop excité, je n'ai pas pu me retenir. Nous n'avons pas baisé très longtemps, juste quelques minutes de frénésie.

Nous avons repris lentement notre souffle, mon torse couché sur elle, ma bouche déposant de petits baisers sur son visage. Elle a enserré mon cou de ses bras, m'a serré fort. Nous ne nous étions pas déshabillés : elle en tailleur et chemisier, la jupe roulée aux hanches, moi en chemise et pantalon de costume. J'ai réalisé que je n'avais même pas vu ni caressé ses seins.

Je me suis redressé en la gardant contre moi. J'ai remué légèrement ma queue qui était encore bien dure dans son conduit ; ça glissait tellement facilement... Soudain, elle a presque crié en reprenant le vouvoiement :

— Oh... pardon, vous en avez partout !

J'ai baissé les yeux. Toujours enfoncé en elle, j'ai découvert du sang autour de ma queue. En me retirant, un mélange de sperme, de sang et de filaments s'est écoulé de sa fente. J'en avais sur le haut des cuisses et les testicules. La fermeture de mon pantalon, que je n'avais même pas baissée pour l'enfiler, était tachée de sang.

— Tu as tes règles ?

Confuse, elle a bafouillé :

— Je... je ne savais pas que ça allait arriver maintenant... euh, aujourd'hui, je veux dire. J'ai honte, pardonnez-moi.

— Ce n'est pas grave, sauf le pressing, ai-je répliqué en riant. Et je ne peux pas t'emmener au restaurant avec cette tache ! J'espère que tu as pris ton pied.

Soulagée de voir que je ne le prenais pas mal, elle a repris le tutoiement.

— Ah, ça oui ! C'est vrai que je suis toujours très excitée juste avant mes règles.

— L'orgasme te rend encore plus belle.

— Merci. Ça fait longtemps que j'avais le fantasme de me faire baiser par un patient. Je ne regrette pas une seule seconde, c'était super ! J'ai adoré quand tu as déchiré mon collant pour me baiser. C'était terriblement excitant. Tu reviendras ?

— Si tu m'allumes encore comme tu l'as fait, oui !

— Eh bien justement, je mouillais comme une vicieuse quand je me suis préparée pour te recevoir. J'étais folle d'envie, d'une bonne queue. Tu es allé au-delà de mes attentes quand tu m'as léchée. J'adore ça, tu sais...

— Ta chatte est délicieuse, ou plutôt le jus qui en coule.

— Dis donc, tu ne serais pas vicieux par hasard ? a-t-elle rétorqué en riant.

Elle est descendue de la table d'examen, découvrant les dégâts causés par nos ébats.

— Bon, il faudrait quand même nettoyer tout ce sang. Pour l'invitation au restaurant, c'est plutôt mal parti : mon collant est bon à jeter, et je crois bien que ton pantalon est foutu... Et puis ça sent le couple qui vient de baiser, il faut aérer.

Nous sommes tous deux partis dans un joyeux éclat de rire.

Deux semaines plus tard, nous avons effectivement dîné ensemble. Nous nous sommes retrouvés dans un parking résidentiel avant de partir à bord de mon véhicule pour un restaurant situé à quelques 60 kilomètres. C'est elle qui l'avait choisi, question de discrétion.

Il faisait encore doux malgré le début de l'automne. Elle est arrivée au volant de son cabriolet. Je me suis approché avant qu'elle ne sorte de sa voiture. Elle a souri, a sorti une jambe chaussée d'un escarpin au talon effilé. Les jambes minces se sont dévoilées, gainées de bas fins couleur chocolat, contrastant de façon délicieusement érotique avec la peau nue découverte en haut des cuisses. Elle avait dû remonter sa jupe à la taille pour pouvoir conduire car trop serrée, m'a-t-elle expliqué avec malice. Une culotte fine, presque transparente, recouvrait sa fente avec peine. Elle m'observait, cherchant à lire le désir dans mes yeux. Sous une veste de lin, elle portait un tee-shirt très échancré qui découvrait le sillon de ses petits seins.

J'ai eu tout de suite envie d'elle, de la punir d'être aussi excitante, mais l'endroit ne s'y prêtait pas.

— Tu es belle, Marie ; délicieusement belle et désirable.

Satisfaite de l'effet qu'elle produisait sur moi, elle est sortie de sa voiture avec sa classe habituelle pour venir se glisser dans le siège de la mienne, les cuisses bien découvertes jusqu'à l'aine, exhibant la peau nue et satinée au-dessus de la lisière des bas.

À peine quelques minutes plus tard, elle m'a avoué qu'elle aurait voulu me sucer tout de suite.

— As-tu envie de moi ?

— Je bande comme un malade.

— Arrête-toi dès que tu peux, j'ai envie de sucer ta queue.

Je me suis engagé dans un chemin de terre bordé d'arbustes touffus. Je suis sorti de mon véhicule, l'ai contourné par l'arrière pour me positionner debout contre sa portière. Je l'ai découverte torse nu, les seins à l'air ! Elle avait retiré son tee-shirt et baissé son

soutien-gorge pour dégager les deux petits globes, qui finalement n'étaient pas si petits. Elle a baissé sa vitre en bombant le torse, les pointes des seins très érigées.

— Tu ne t'es pas encore occupé de mes seins. Ils sont très sensibles. Si tu veux mettre ta queue dans ma bouche, il faut t'en occuper !

Je les ai caressés en triturant les pointes, observant sa réaction. Elle a soupiré en m'invitant à être moins doux. Alors je les ai malaxés, j'ai pincé les tétons en les faisant rouler entre mes doigts, tirant dessus au fur et à mesure de ses gémissements.

— C'est très bon, tu sais bien t'en occuper. Donne-moi ta queue.

Je me suis dégrafé et me suis collé contre la portière. Elle a saisi ma tige de ses doigts fins, s'est penchée pour l'engouffrer dans sa bouche. Elle a sucé ma bite comme on s'occupe d'un bâtonnet de glace, en salivant beaucoup, le regard plongé dans mes yeux. C'était terriblement excitant. Puis elle a recraché ma tige en la tenant fermement dans sa main, l'observant avec un air de quelqu'un qui réfléchit en fronçant les sourcils. Elle a soupiré avant de me dire :

— J'adore sucer une bonne bite qui bande pour moi !

— Profite !

— Tu vois, moi aussi je sais sucer aussi bien que les petites salopes que tu as baisées dans ta vie.

Sa décontraction vis à vis des choses du sexe contribuait à renforcer mon excitation. Nous nous connaissions à peine, et pourtant elle se comportait comme si nous étions amants depuis longtemps, n'hésitant pas à employer des mots grossiers.

Je n'ai pas tenu longtemps ; elle faisait ce qu'il fallait pour que je jouisse vite. Je me suis répandu dans sa bouche en tirant comme un sourd sur les pointes de ses nichons.

D'habitude, c'est moi qui mène le jeu avec les femmes. Avec ma dermatite, c'était l'inverse : elle semblait assoiffée de sexe, utilisant la provocation avec justesse.

Calmés, nous avons repris la route. Elle a voulu rester seins nus, pour entretenir mon excitation, disait-elle.

★

Dans le restaurant qu'elle avait choisi en réservant une table à mon nom, nous étions assis côte à côte devant une table ronde, sur une terrasse bien abritée.

Elle m'intriguait ; tout s'était passé trop facilement, trop vite. Alors je l'ai questionnée pendant le repas, en essayant de ne pas être trop intrusif.

Son mari était en séminaire dans un pays lointain. Elle avait deux fils, tous deux médecins également. Leur couple était tombé dans une routine au bout de vingt-deux années de vie commune, mais ils s'entendaient bien. Côté sexe, ils avaient des dérivatifs. Elle m'a expliqué que dans le domaine médical, ils vivaient des choses difficiles, parfois terribles. Alors, pour oublier les moments difficiles, il y avait de temps en temps des soirées entre eux un peu spéciales.

— Je suis une femme, avec des envies de femme, et comme j'ai des envies un peu, disons... « spéciales », tu es l'homme de la situation.

— Ah bon ; pourquoi moi ?

— Parce que tu m'as très vite comprise. Et puis, c'est un peu de ta faute ; tu n'as pas hésité à me draguer, avec tact d'ailleurs, sans en faire trop.

Je lui ai demandé si, dans le domaine du possible, elle pouvait me dire quelques mots sur ces fameuses soirées. Il s'agissait bien sûr de soirées basées sur le sexe, où tout le monde se lâchait. Je n'ai pas insisté, à part lui demander de me décrire sa tenue vestimentaire préférée pour ce genre d'activité. Elle m'a répondu, en me fixant du regard « Entièrement nue sous une robe longue fendue à l'arrière jusqu'à la raie des fesses. » Puis elle a ajouté, avec un sourire

malicieux « Je crois que ça te plairait, pour infiltrer ta main très haut. »

J'ai tout de suite compris le message. J'ai posé la main sur son genou, glissé les doigts entre les cuisses, jusqu'à remonter très haut, là où la fente de son sexe était brûlante. Brûlante, effectivement : elle n'avait plus de culotte !

— Qu'en as-tu fait ? Je ne t'ai pas vu la retirer.

— Je l'ai retirée aux toilettes, avant de passer à table. Tiens, cadeau, a-t-elle dit en la sortant de son sac pour me la donner.

Manifestement, elle se foutait bien du regard des gens attablés sur cette terrasse. Je l'ai portée à mes narines ; le tissu était imprégné de sécrétions : elle avait dû couler dans la voiture. En chuchotant, elle m'a expliqué :

— J'ai coulé en suçant ta bite. Elle sent assez fort pour toi ?

Je lui ai souri en enfonçant deux doigts dans sa fente. Elle a gémi en ouvrant largement les cuisses.

— Au retour, tu t'arrêteras dans un chemin ; je veux que tu me baises sur le capot, comme une salope qui ne pense qu'à se faire mettre.

Je l'ai effectivement baisée sur le capot ; ou plutôt nous avons baisé, avec tendresse d'abord, puis avec férocité. Elle m'a mordu la langue quand j'ai forcé son cul avec deux doigts.

★

Nous nous sommes vus de temps en temps, uniquement pour baiser. Elle venait chez moi, vêtue ultra sexy mais toujours avec classe.

Elle était belle, bien sûr, mais un peu trop mince à mon goût. Chez une femme, j'aime bien en avoir plein les mains. Mais son comportement de femelle ayant le feu au cul m'excitait toujours autant. Alors un jour je suis allé à son cabinet, à dix-neuf heures, sans la prévenir. Je n'étais pas certain qu'elle serait là, mais j'avais

une telle envie de la baiser que j'ai tenté le coup. Je suis quand même venu avec une rose à la main.

Dix minutes après mon arrivée, elle est sortie de son cabinet avec un patient. Elle m'a aperçu, est restée figée trois secondes, puis m'a demandé d'attendre deux minutes.

En effet, quelques petites minutes plus tard, la porte s'est entrouverte et elle m'a appelé sans se montrer. Je suis entré en refermant derrière moi, la fleur à la main. Elle était derrière la porte, entièrement nue, avec juste des escarpins aux pieds qui lui allongeaient les jambes. Elle s'est collée contre moi, m'a tendu ses lèvres pour un long et profond baiser.

— Merci pour la fleur. Tu as bien fait de venir, je suis en manque. D'ailleurs, j'ai failli t'appeler.

— T'es pas croyable... Me recevoir entièrement nue dans ton cabinet !

— Ça te plaît, offerte comme ça pour toi ?

— Salope ! Tu fais toujours des trucs pour me faire bander. Sais-tu pourquoi je suis venu ?

— Non, aucune idée. Dis-moi, a-t-elle répliqué avec un sourire mutin aux lèvres.

— Pour te baiser sur ta table d'examen !

— Tu ne serais pas un peu pervers par hasard ?

— T'es gonflée ! C'est toi qui as voulu que je te prenne ici.

Elle a ignoré ma réplique et a pris un air sérieux pour m'annoncer :

— Tu tombes mal, j'ai mes règles.

— Ah bon... Tu viens pourtant de me dire que tu es en manque.

Elle a ri en s'échappant vers la salle de soins. Elle a ouvert un tiroir, en a extrait un tube de vaseline. Avec l'air amusé de celle qui va faire une grosse bêtise, elle a commenté :

— Pour une fois, ça va servir à autre chose de bien plus agréable que d'habitude ! Puisque tu meurs d'envie de me baiser, je vais t'offrir mes fesses...

— Tu peux le dire mieux que ça ?

— Je vais t’offrir mon cul : tu vas m’enculer ! Ça te tente ?

— Oui, ça me tente d’enculer une praticienne dépravée dans son cabinet. C’est ça qui t’excite ?

— Énormément, tu n’imagines pas à quel point !

Elle a ouvert le tube de vaseline, s’est mise de dos en se courbant pour déposer une noisette de crème sur son anus.

— Ça fait longtemps que j’y pense, et c’est toi qui vas prendre mon cul ; j’ai envie de ta bite, bien profond comme tu dis !

Puis elle s’est accoudée sur la table de soins en cambrant les reins pour bien faire ressortir son derrière.

J’ai voulu la prendre de face : je voulais voir son visage en m’enfonçant dans son cul.

— Pas comme ça. Assieds-toi dessus face à moi, je veux te voir.

— Eh bien, tu es toujours aussi vicieux ! D’accord, vas-y.

Je l’ai prise à la taille, l’ai soulevée pour la déposer sur la table. Elle a relevé les genoux pour mieux s’offrir. J’ai glissé ma bite le long de sa fente en descendant lentement vers son petit trou. Bizarrement, je n’ai pas vu le fil du tampon qu’elle devait porter, mais je n’y ai pas porté attention plus que ça. Elle a remonté les genoux pour bien s’ouvrir. Le nœud au bord de son anus, j’ai poussé. C’est entré d’un seul coup grâce à la vaseline. Je me suis enfoncé jusqu’au fond, les couilles collées contre ses fesses.

La bouche ouverte, un son guttural est sorti de sa gorge.

Je me suis reculé sans sortir complètement, puis j’ai investi son trou et entamé un pilonnage régulier de son antre. Plus que le plaisir d’investir son cul avec ma bite, c’est le fait de l’enculer dans son cabinet qui était terriblement excitant. Elle gémissait sans discontinuer, m’insultait à voix basse, m’incitait à y aller plus fort. Je l’ai vue porter ses doigts à son clito qu’elle s’est mise à frotter de manière désordonnée.

Quand je me suis vidé dans son cul en gémissant, submergée elle aussi par la jouissance, elle a émis un long cri rauque, tous les muscles du corps tendus à l'extrême.

Nous avons lentement repris notre souffle. Une forte odeur de sexe avait envahi la salle de soins.

— Ton cul est délicieux à enfiler...

— À enculer, tu veux dire ! m'a-t-elle répliqué, les cheveux en bataille. Merci du compliment pour mon derrière. Ta queue est un délice ; j'ai adoré te sentir entre mes fesses de praticienne dépravée. Ça m'a terriblement excitée de me faire enculer par un patient dans mon cabinet.

— Cette fois-ci, je ne suis pas taché de sang.

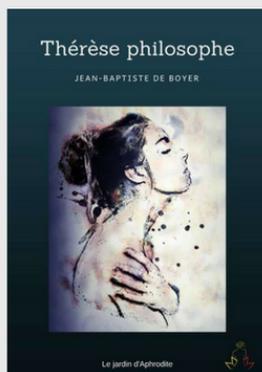
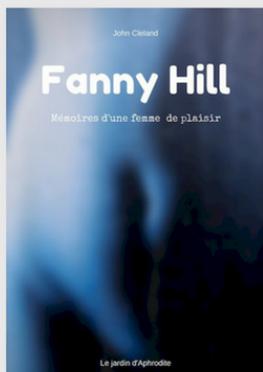
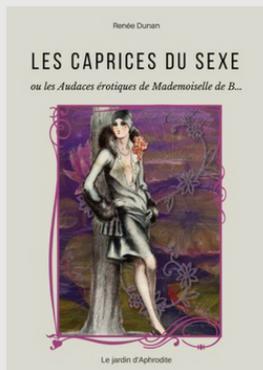
— Bien sûr, puisque mes règles sont dans deux semaines... !

★

J'avais décidé de ne plus la revoir ; je n'étais pas amoureux d'elle. Physiquement, ce n'était pas mon type de femme, bien qu'elle fût très belle. Mais à chaque appel, je ne pouvais résister : une envie dingue, dévastatrice de la baiser dans son cabinet, de prendre son cul prenait le dessus sur mes bonnes résolutions. Tout cela à cause de son attitude de vicieuse excitée, de femelle ne désirant qu'une chose : se faire enfiler par moi sur sa table d'examen.



## Œuvres du domaine public



# La vérité qu'il aurait fallu cacher

par **Lioubov**

(paru le 21/04/2017)

*Volontiers provocateur, végétarien depuis une cinquantaine d'années, Lioubov a eu un parcours professionnel atypique. Tour à tour (et même souvent simultanément) musicien, chauffeur poids lourds, disc jockey, sonorisateur, et enfin contrôleur principal des impôts, à présent retraité il se consacre à l'écriture et à la correction de textes sur plusieurs sites de littérature érotique.*

*Il aime ses amis du Jardin d'Aphrodite, les chats, les rats, les araignées, le calme, pratiquer le vol à voile, les avions des années 1930-1960, la voltige aérienne, la Jaguar type E, la lecture, l'harmonie, le parfum des fleurs, l'ésotérisme, la musique baroque, J.S. Bach, Soft Machine, Escher, le gingembre confit, le vacherin Mont d'Or, les grands crus bordelais, les bières belges, la bonne weed, la cosmologie, la physique quantique et, bien sûr, les femmes !*

*Par contre, il n'aime pas les fautes d'orthographe et de syntaxe, l'hypocrisie, l'agitation, le bruit, les sports collectifs abrutissants, la violence, la souffrance infligée, les abattoirs, les bouchers, les charcutiers, l'expérimentation animale, les chasseurs, le tabac (même s'il ne peut pas s'en passer...), l'obsolescence programmée, les promesses électorales non tenues, le grignotage progressif et insidieux de nos libertés par des lois inadéquates et iniques. Et il déteste ses compatriotes qui swingent comme des enclumes lorsqu'ils écoutent de la musique en tapant dans leurs mains en plein sur le temps fort de la mesure.*

**Avertissement :** J'ai longtemps hésité à écrire ce que j'ai vécu – et que je vis encore – car vous, simples mortels, êtes-vous prêts à entendre l'abominable vérité, aussi incroyable soit-elle ?

Si vous lisez les lignes qui suivent, vous allez me prendre pour un dément ; mais cela n'est rien. Si vous persistez, le regard que vous jetez sur le monde ne sera plus le même : vous serez envahis à tout jamais par une horreur abyssale, dépassant de manière incommensurable les pires épouvantes que vous auriez pu imaginer dans vos cauchemars les plus effroyables.

Alors, croyez-moi : cessez immédiatement la lecture de ce récit et contentez-vous de gentilles histoires dont *Le jardin d'Aphrodite* regorge, sinon vous partagerez pour toujours avec moi les affres insoutenables de ceux qui ont été admis à entrevoir certains univers proches, tout juste séparés du nôtre par une dimension supplémentaire, et qui auraient dû rester à jamais hors de portée des pauvres mortels que vous êtes.

Je décline toute responsabilité pour ce qui pourrait vous arriver si vous vous risquez à lire la suite. Ce sera donc à vos entiers risques et périls : vous voici prévenus !



TOUT a commencé en 2012 lorsque j'ai noué des liens avec Jennifer, une auteure d'un autre site de littérature érotique sur lequel nous publions elle et moi. De mail en mail, nous avons rapidement éprouvé une forte attirance l'un pour l'autre – attirance qui s'est muée en désir sexuel – si bien que je n'ai pas hésité à parcourir 1 400 kilomètres pour nous rencontrer.

Le fait d'être tous deux admirateurs de ce magnifique animal qu'est le loup nous rapprochait encore plus.

Un jour, elle m'a écrit :

*J'ai rêvé que je tombais amoureuse d'un homme qui avait la possibilité de prendre l'apparence d'un loup. Étrange, non ?*

Je lui ai répondu :

*Ma Louve effrontée et lubrique, je vais faire des recherches dans mes grimoires au sujet de la lycanthropie. Même si je dois donner mon âme au Diable pour devenir le loup-garou de tes rêves, je suis prêt à le faire. Ainsi, je pourrai te faire l'amour à la fois sous une forme humaine et sous celle d'un loup. Ah, ma Louve, imagine-nous, moi sous forme de loup, allongé sur le flanc pour te donner à voir l'extrémité pointue de mon pénis qui commence tout juste à pointer hors de son fourreau, et toi, sous ta forme actuelle, agenouillée à côté de ce fauve puissant qui te couve d'un regard de braise en haletant déjà, sachant ce qui va inévitablement se produire... Tes yeux ne peuvent se détacher de ce membre veiné de rouge qui prend de l'ampleur en se dégageant progressivement de sa gaine duveteuse. Une goutte translucide perle à son extrémité. Tu t'en approches, fascinée, pour la recueillir précieusement sur le bout de ta langue... Tu la gardes en bouche longtemps pour en savourer son onctueuse saveur sauvage, subtil équilibre alchimique entre le musc et des relents fauves de ton mâle dominant. Cette saveur est tellement grisante que tu ne peux résister à l'appel qui te force à t'approcher de la source de ce fluide aphrodisiaque pour t'en gorger. Et ce n'est qu'une fois repue de ce nectar, dont des coulures maculent tes lèvres et s'égarant le long de ton cou gracile, que tu présentes ta croupe et ta vulve liquéfiée au mâle, à ce loup sauvage et magnifique qui est devenu ton Maître. Il te pénètre enfin, enfilant son long membre au plus profond de tes entrailles ; il te saillit avec une ardeur sauvage, et vous hurlez tous deux à la lune le plaisir insoutenable qui vous emporte pendant des heures bien au-delà de ce que les simples humains sont capables de ressentir. Ton Alpha.*

★

Désireux de la satisfaire – mais n’y croyant pas trop – je compulsai longuement des ouvrages de ma bibliothèque tels que *Les dossiers secrets de la sorcellerie et de la magie noire* et *Le Grand et le petit Albert*. Toutefois, même s’ils relataient des cas de lycanthropie, ils ne donnaient pas les recettes pour y parvenir. Je commençais à désespérer lorsque, allongé dans mon lit et ne trouvant pas le sommeil, je ressentis une impression étrange que je m’empressai de relater à Jennifer :

*Je me relève pour te faire part de ce que je viens de vivre alors que j’étais déjà couché et que je pensais à toi ; j’imaginai ce que peut ressentir un loup et, en me concentrant (j’ai une très forte capacité de concentration), j’ai senti une étrange chaleur envahir mes membres qui se tendaient. Ma mâchoire était crispée, et je la sentais s’allonger ; mes lèvres s’étaient retroussées en un rictus qui découvrait mes dents. Tous mes sens étaient en éveil, exacerbés, et j’ai grogné sourdement, comme un loup. Je me sentais loup. Le plus curieux, c’est que j’ai répété cette expérience à quatre ou cinq reprises ; il me suffisait de penser « Je suis un loup » pour que ces sensations reviennent immédiatement et que je me mette à grogner.<sup>1</sup> Maintenant, j’ai la mâchoire crispée depuis une demi-heure. C’est impressionnant, et cela m’inquiète un peu. Suis-je en train de devenir fou ? Il fallait que je t’en parle. Si j’acquiers la capacité de me transformer, je ne veux pas que ça n’arrive qu’à moi seul. Nous sommes deux, et tu es ma Louve. Ton (presque) Loup.*

★

---

1. Véridique.

Dans les jours qui suivirent, je réitérai cette expérience à plusieurs reprises ; malheureusement, mes efforts pour dépasser ce stade furent vains. Je décidai de passer à la vitesse supérieure. Comme tout occultiste digne de ce nom, je décidai de me tourner vers le Panthéon Noir afin de parvenir à mes fins en invoquant les terribles entités qui rôdent aux confins de l'univers. Un nom me vint immédiatement à l'esprit : Yog-Sothoth !

Qui donc n'a jamais mieux évoqué qu'Howard Phillips Lovecraft le terrible Yog-Sothoth, le « Tout en Un et Un en Tout », « Le Gardien » qui demeure dans les interstices séparant les plans de l'existence, celui qui est la clef de La Porte entre le monde des humains et celui des Grands Anciens ? Les invocations permettant d'appeler la monstrueuse entité sont inscrites dans le *Necronomicon*, l'antique traité ésotérico-démoniaque rédigé à Damas en l'an 730 par Abdul al-Hazred, un poète arabe devenu fou après l'avoir écrit.

Il me fallait ce grimoire !

Tous ceux qui s'intéressent à la littérature fantastique savent que Lovecraft n'a pratiquement jamais quitté sa petite ville de Providence, dans l'État de Rhode Island, à environ 250 km au nord-est de New-York, et non loin de Boston. C'est donc là que j'allais devoir effectuer mes recherches.

★

Après un vol d'un peu plus de 7 heures sur un Boeing 747-400 de la compagnie KLM, je me retrouvai au Logan Airport de Boston. De là, un petit commuter CRJ-1000 de Delta Airlines me fit parcourir en quelques minutes les 70 km qui me séparaient de Providence. Arrivé au Theodore Francis Airport de Warwick, je dus prendre un taxi pour m'amener à Providence, à une dizaine de kilomètres de là.

Je demandai au chauffeur, un jeune hispanique d'une trentaine d'années qui portait un anneau d'or à l'oreille droite, de m'amener à la maison de Lovecraft.

— Alors je vous emmène au 10 Barnes Street, parce que celle du 598 Angell Street a été détruite en 1961, bien avant que je sois né. Vous êtes un de ces dingues amateurs d’histoires surnaturelles, vous aussi ; pas vrai ?

— Pas vraiment ; je suis en train d’écrire un bouquin sur H.P. et j’ai besoin de renseignements supplémentaires.

— Ah bon, j’aime mieux ça !

Quelques minutes plus tard, il m’avertit :

— Voilà le H.P. Lovecraft Memorial Square ; nous ne sommes plus très loin.

Nous étions à présent sur Prospect Street. Il vira à gauche et s’arrêta devant la quatrième maison, un immeuble moyen de deux étages à la façade de bois peinte en beige clair. Rien ne le distinguait des autres.

— Voilà, c’est là ; mais je préfère vous prévenir : l’appartement est occupé par une vieille acariâtre qui n’aime pas être dérangée. Tous ceux que j’amène ici se font jeter avec perte et fracas !

Moi qui pensais tomber sur un genre de musée, j’étais bien avancé... Je consultai rapidement mon smartphone avant de lui demander :

— Vous pourriez me conduire au 2115 Broad Street ?

— Ah, ça c’est à Cranston. Pas de problème, on y va.

Encore quelques minutes et le taxi s’arrêta non loin de la Providence River, devant un grand bâtiment moderne d’une soixantaine de mètres de longueur. Après avoir réglé la course au chauffeur et lui avoir laissé un pourboire confortable, je jetai un coup d’œil sur le grand parking d’environ 150 places. Quelques voitures y étaient garées ; il y avait donc du monde pour me renseigner. Je jetai un regard sur la façade qui arborait une équerre et un compas entrelacés surmontant l’inscription « Scottish Rite – Masonic Lodge ». Je retins un rire furtif en pensant « *Beaucoup moins discrets qu’en France, les frangins...* » et je pénétraï dans l’immeuble.

Le sol du hall était pavé de carrelage noir et blanc – quoi de plus normal en ces lieux ? – et les murs arboraient des emblèmes maçonniques ; tout au fond, j’avisai un groupe d’hommes qui devaient, accoudés à un bar. M’étant approché de l’un d’eux, je le pris à part et me fis reconnaître au moyen d’un signe approprié et me présentai.

— Alors tu viens dou France, mon Frère ? baragouina-t-il dans un mauvais français.

Le tutoiement était de rigueur entre nous.

— Oui, j’ai besoin de tes lumières – ou de vos lumières – répondis-je en désignant les autres membres du groupe.

— Nous allons essayer de t’aider ; approche-toi.

Je donnai à chacun d’eux une accolade fraternelle accompagnée des trois baisers de rigueur.

— So what, que désires-tu savoir ?

Je préférerais continuer la discussion dans leur langue maternelle ; en voici la teneur :

— Eh bien, mes Frères, j’écris un livre sur votre célébrité locale : Howard Phillips Lovecraft, et j’aurais besoin de certaines informations. Avez-vous entendu parler des Manuscrits Pnakotiques auxquels Lovecraft se référait souvent pour étayer ses écrits sur Cthulhu ? On dit qu’ils se trouveraient à l’Université Miskatonique d’Arkham.

— Arkham ? Mais cette ville n’a jamais existé, mon Frère ! Elle sort tout droit de l’imagination fertile de cet auteur.

— Alors, rétorquai-je, il se pourrait que ces Manuscrits se trouvent à la John Hay Library, au sein de la Brown University, puisque c’est là qu’a été déposée la plus grande partie de son œuvre.

Un homme plus âgé que les autres s’approcha de moi pour me dire à voix basse :

— Ce n’est pas la peine d’aller jusqu’à Prospect Street, même si ce n’est pas bien loin d’ici. Il faut que je te dise que Lovecraft était l’un des nôtres. La John Hay Library ne contient que des écrits

sans grande valeur ; les plus intéressants sont conservés ici même, dans les archives de ce Temple. Désires-tu que je t'y conduise, mon Frère ?

— Ce serait mon désir le plus cher.

— Alors suis-moi.

Nous parcourûmes quelques couloirs, puis il s'arrêta devant une porte monumentale qui s'ouvrit en coulissant lorsqu'il eut posé l'extrémité de son index sur un lecteur d'empreintes digitales.

— Bon, je te laisse ; fais comme chez toi. La porte s'ouvre de l'intérieur.

Il tourna le dos et s'éloigna. La lourde porte coulissa, m'enfermant seul dans cette pièce qui s'illumina automatiquement, dévoilant de longues travées de rayonnages croulant sous des tonnes de documents. Je m'avançai jusqu'au repère « L ». Loewe, Longhorn, Losting... Lovecraft ! Là, ce n'était pas de simples rayonnages, mais un magnifique meuble qui renfermait la documentation. Je l'ouvris avec précaution.

De nombreux classeurs renfermaient des milliers de lettres : sa correspondance privée avec les membres du Lovecraft Circle ; mais cela ne m'intéressait pas car j'étais venu dans un but bien précis : trouver le Necronomicon. Des dizaines d'ouvrages reliés s'étaient là, sous mes yeux, dont la plupart n'étaient pas répertoriés dans la bibliographie de l'auteur ; très certainement des trésors pour les amateurs, mais rien qui ressemblât à ce que je recherchais avec fébrilité.

C'est avec une immense déception que j'atteignis le dernier ouvrage : le Necronomicon n'était pas là. Dépité, je m'assis sur le fauteuil et me pris la tête entre les mains, complètement abattu. Finalement, ce livre ne serait qu'un mythe ? Sous le poids de l'accablement, mes coudes glissèrent sur l'abattant ; ma joue brûlante fut rafraîchie lorsqu'elle entra en contact avec le bois ciré. C'est alors que j'entendis un cliquetis ; je relevai la tête pour voir de quoi il retournait, et je faillis me cogner contre un plateau qui venait de

glisser : un de mes coudes avait actionné un dispositif secret. Et là, sous mes yeux hallucinés, l'objet de toutes mes convoitises !

Dès le premier regard, je compris qu'il s'agissait du Necronomicon. Sur sa couverture de cuir racorni aux angles renforcés par des pièces de métal bruni s'étalait un pentagramme. Le Pentalpha. Mais pas l'emblème des Pythagoriciens, bénéfique, avec une pointe au sommet de l'Étoile à Cinq Branches : non, ce Pentalpha était inversé, présentant une seule branche de l'Étoile dirigée vers le bas, stylisant une tête de bouc. Maléfique, donc. Tout tremblant d'émotion, je l'ouvris : il s'agissait d'un manuscrit rédigé en latin. Une traduction, donc. Tant mieux, car je ne comprends pas l'arabe.

D'une main fébrile, je le dissimulai dans la poche dorsale que j'avais fait coudre à l'intérieur de mon manteau et repris le chemin de la sortie. La porte s'ouvrit dès ma première sollicitation, et je me retrouvai dans le long couloir avec le produit de mon larcin bien dissimulé contre moi. Que ne ferait-on pas, pour l'amour d'une femme... même devenir le pire des voleurs en trahissant la confiance de ses Frères. Oui, mais Jennifer n'est pas n'importe quelle femme !

Je tentai de dissimuler mon enthousiasme lorsque je retournai auprès de ceux qui m'avaient accueilli et pris une mine déconfite lorsque mon mentor me demanda :

— Alors, tu as trouvé ce que tu recherchais ?

— Hélas non, mon très cher Frère : pas la moindre trace des Manuscrits Pnakotiques.

— Tu as donc effectué tout ce voyage pour rien ?

— Non, pas vraiment : il me reste d'autres pistes à explorer en Amérique Centrale. Je vais donc continuer ma quête. Encore merci pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Nos vœux t'accompagnent, mon Frère.

Je les quittai après de nouvelles accolades accompagnées des trois bises réglementaires.

L'air frais de l'extérieur me fit du bien ; je m'empressai de hélér un taxi.

★

De retour en France, je me plongeai dans l'étude du sulfureux grimoire ; mes recherches durèrent pendant plusieurs mois. Cela ne me posait aucun problème, vu que la cérémonie d'invocation de Yog-Sothoth ne peut avoir lieu qu'une seule fois par an : après le premier août, lorsque le Soleil se trouve dans la maison du Lion avec Saturne en trin aspect.

Pour être en mesure de procéder au Rite Ultime d'invocation, il me fallait réunir divers éléments indispensables. Ce qui m'a pris le plus de temps fut de confectionner et de graver un cimeterre mystique de Barzai.

Il m'a fallu fabriquer de l'encens de Zkauba ; les ingrédients (myrrhe, civette, styrax, absinthe, fécule persique, galbanum et musc) étant pour certains assez rares, cela m'a demandé quelques semaines.

Le plus facile consista à me procurer une croix. J'en avais repéré une à l'intersection de deux routes, non loin de ma résidence campagnarde ; je l'ai coupée à la tronçonneuse électrique par une nuit sans lune et l'ai rapportée dans une remorque attelée à ma voiture, puis je l'ai brûlée pour en récupérer les cendres.

En possession de tous les éléments nécessaires, j'attendis avec impatience la date prévue pour la cérémonie d'invocation de Yog-Sothoth. Je jeunai pendant les trois jours qui la précédaient.

★

Le grand moment était venu. Juste avant le crépuscule, vêtu d'une chasuble de lin noir, j'entrepris de délimiter dans un pré à l'aide de pierres disposées à chacun des points cardinaux le temple maléfique où la cérémonie devait se dérouler. Comme indiqué dans le *Necronomicon*, je plaçai aux endroits prévus les sept pierres de *Ceux qui errent dans les cieux* afin d'établir le Foyer de la Puissance, puis je positionnai au centre de cette configuration

l'Autel des Vénérables Anciens, marqué du symbole de Yog-Sothoth et des puissants noms d'Azathoth, de Cthulhu, d'Hastur, de Shub-Niggurath et de Nyarlathotep, et j'attendis patiemment la nuit noire pour débiter la cérémonie.

À la lueur du feu de branches de laurier et de bois d'if qui se consumait sur l'autel, je décrivis par trois fois dans le sens sénestrogryre l'espace délimité par les pierres tout en traçant un large cercle avec la cendre issue de la combustion de la croix, puis je sortis le cimenterre mystique de Barzai du voile de soie noire dans lequel il était jusque là resté enveloppé et, de sa lame de bronze, je traçai le cercle d'invocation.

Me tournant vers le Sud, je prononçai la conjuration destinée à ouvrir la Porte à ces êtres issus d'un passé infiniment lointain, à ces créatures venues d'un désert glacé qui se situe au-delà de l'espace et du temps, lorsque les premiers humains contractaient des alliances sinistres et impies avec les anciens dieux, ces monstrueuses entités protéiformes qui sommeillent aux portes de notre univers : « Ô Vous qui demeurez dans les Ténèbres du Vide Immense, revenez à nouveau sur Terre, je vous en supplie ! Ô Vous qui vous trouvez au-delà des Sphères du Temps, entendez ma prière ! Ô Vous qui êtes la Porte et le Chemin, venez ; votre serviteur Vous appelle. Benatir ! Cararkau ! Dedos ! Yog-Sothoth ! Venez ! Venez ! Je prononce les mots consacrés, je brise vos liens, j'ai enlevé le sceau ; passez par la Porte et pénétrez dans le monde, je fais votre Signe ! »

En prononçant ces dernières paroles, je fis le Signe de Voor puis je me saisis d'un brandon incandescent pour tracer de Pentagramme de Feu. Ceci fait, je me plaçai en son centre, et c'est d'une voix assurée que je déclamai l'incantation qui permet au Très Grand de se manifester : « Zyweso, wecato keoso, Xunewe-rurom Xeverator [...] <sup>2</sup> Hagathowos yachyros, Gaba Sub-Niggurath ! Mewéth, xosoy

---

2. C'est volontairement que je ne retranscris pas la totalité de cette incantation : elle ne doit pas tomber entre des mains profanes.

Vzewoth ! » Je fis le signe de la Cauda Draconis avant de poursuivre : « Talubsi ! Adula ! Ulu ! Baachur ! Venez, Yog-Sothoth ! Venez ! »

Je sentis comme une présence dans les ténèbres ; une présence indistincte, mais qui se rapprochait. Un frémissement de l'air m'avertit que quelque chose d'indéfinissable était là, juste en face de moi. Quelque chose qu'il m'était encore impossible de voir mais dont je percevais la proximité, et qui me terrifiait.

Il fallait pourtant que je continue. J'exhortai l'entité : « Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh Wgah'nagl fhtagn ! »

Je me sentis frôlé par une immonde brume qui, peu à peu, prenait consistance et envahissait progressivement la clairière où je me trouvais, la baignant tout entière d'une couleur inconnue et hideuse. La peur me gagnait lentement tandis que les branches des arbres, baignant dans la faible lueur d'une lune gibbeuse se tendaient vers le ciel, agitées d'effrayants mouvements désordonnés dans une chorégraphie abjecte.

Je jetai une pincée d'encens de Zkauba sur le charbon de bois qui rougeoyait en grésillant dans la coupelle et me mis à psalmodier : « Iä, Iä, Cthulhu fhtagn ! » Je répétais cette incantation depuis je ne sais combien de temps, pris dans une transe hallucinatoire, quand soudain l'espace sembla se déchirer. Des odeurs pestilentielles toutes plus répugnantes les unes que les autres se répandirent dans la clairière. « *Putréfaction...* » est le mot qui me vint immédiatement à l'esprit, mais ce mot est bien pauvre pour exprimer la virulence de l'horrible puanteur qui s'exhalait.

Un effroi sans nom m'étreignit le cœur lorsque quelque chose de monstrueux s'interposa entre la pâle clarté des étoiles et la clairière où je me trouvais. J'eus à peine le temps de distinguer deux immenses ailes membraneuses, si grandes qu'elles dépassaient de loin l'horizon visible, avant que l'ensemble du site ne soit plongé dans des ténèbres terrifiantes.

Dans l'obscurité la plus totale, je ne pouvais entendre que des gargouillis infâmes qui provenaient d'un endroit situé bien au-dessus

de moi ; la puanteur était devenue tellement insupportable que je crus défaillir. Mais j'aurais préféré m'évanouir plutôt que voir, comme suspendus dans le ciel, ces deux points d'un rouge ardent qui se déployaient en une paire d'yeux écarlates démesurés, et qui me regardaient fixement.

Mais ce qui me glaça d'horreur, c'était cette masse gélatineuse d'où émergeaient les excroissances de ses organes, et surtout cette tête de seiche d'où s'étiraient d'écœurants tentacules frémissants. L'abominable paire d'yeux flamboyants s'approcha encore ; à présent, la face du monstre occupait la totalité de l'espace visible, et son odeur pestilentielle me coupait la respiration. C'est alors qu'une voix semblable au grondement du tonnerre retentit dans ma tête sans que la gueule à l'haleine fétide ne bouge :

— Qui es-tu, simple mortel, toi qui as osé M'appeler dans ton monde ? Sais-tu qui Je suis, et ce que tu encours ?

Même si je me savais protégé par le pentagramme tracé dans le cercle d'incantation, mon effroi était incommensurable, et c'est d'une voix tremblante que je m'adressai à l'effroyable entité :

— Je... je fais appel à Vous, ô Maître des Univers, pour que me soit conféré le pouvoir de me transformer à ma guise en loup puis de revenir à ma forme humaine.

Sa réponse me parvint avant même que j'aie pu terminer ma requête :

— Et c'est pour cette broutille que tu oses Me déranger ?

— Oui, juste pour ça, noble, glorieux et majestueux Yog-Sothoth.

— Qu'il en soit ainsi !

Un éclair fulmina de ses yeux. Je sombrai dans les ténèbres.

★

Lorsque je repris connaissance, j'étais toujours dans la clairière, mais tout ce que j'avais soigneusement installé avait disparu ; je

me demandai si je n'avais pas fait un cauchemar. J'étirai précautionneusement un bras, mais sous mes yeux hallucinés apparut une patte ; une patte de loup.

Je n'avais donc pas rêvé : j'avais désormais le pouvoir de me transformer en loup !

Une énergie inconnue me traversait le corps, et tout mes sens étaient affinés bien au-delà des capacités humaines : je percevais tout ce qui m'entourait avec une acuité incroyable. Je me redressai sur mes pattes et, ivre de ces nouvelles sensations, je me mis à courir dans la clairière inondée à nouveau par le clair de lune après la disparition du monstre.

Après m'être bien défoulé, je commençai à m'inquiéter : allais-je pouvoir revenir à ma forme humaine ? Certes, être dans la peau d'un loup est bien agréable, mais j'avais également un rôle à tenir dans la société humaine. C'est que j'ai des responsabilités, moi !

Mon job, tout d'abord. Quelle tête feraient les contribuables reçus par un loup contrôleur principal des impôts ? Pas tellement crédible... Et puis comment me présenter dans ma Loge avec un tablier dans lequel je m'emmêlerais les pattes, elles-mêmes recouvertes de gants blancs inadaptés à leur configuration, sans compter le cordon de Maître qui me ferait trébucher lors des déambulations dans le Temple ? Je sais bien que les Frères sont larges d'esprit, mais ils n'ont jamais été confrontés à un loup Franc-Mac !

Le seul être humain satisfait de cette transformation, ce serait la belle Jennifer, pour qui j'avais accompli tous ces efforts.

Il fallait que je puisse redevenir homme (ou presque homme) parmi les hommes. Qu'avais-je demandé à cette entité monstrueuse ? Mes paroles me revinrent : « [...] me transformer à ma guise en loup puis de revenir à ma forme humaine. » Ouf ! Oui, mais comment faire ? Yog-Sothoth ne m'avait laissé aucun mode d'emploi ! J'allais donc devoir me débrouiller seul.

Voyons... En 2012, lorsque tout avait commencé, il me suffisait de penser « Je suis un loup. » pour que je me sente devenir loup. Et

si ça fonctionnait dans le sens inverse ? Il fallait tenter le coup. Je me suis conditionné... « Je suis un homme... Je suis un homme... » Et là, j'ai éclaté de rire (dans ma tête, bien sûr : avez-vous déjà vu un loup rire ?) car une suite m'est venue : « Quoi de plus naturel, en somme ? » Bon, il fallait que je reste sérieux, sinon j'allais être condamné à passer le reste de ma vie à quatre pattes et à bouffer de la viande, moi le végétarien pur et dur !

À force de me répéter cette phrase comme un mantra, j'ai senti une chaleur envahir mon corps et mes membres, et j'ai eu comme un bref étourdissement ; un flash me fit perdre momentanément le sens de la vision. Lorsqu'elle revint, j'étais à nouveau un homme.

Je me remis debout et parcourus la clairière du regard : tout ce que j'avais installé avait disparu !

Un effroi sans nom me saisit : privé de mes accessoires et du précieux, de l'indispensable Necronomicon, comment allais-je pouvoir refermer les portes immatérielles que j'avais laissées grandes ouvertes ? Elles allaient livrer passage à ces entités qui peuplent des dimensions insoupçonnées, au-delà de notre univers... Ces monstres allaient pouvoir déchaîner leur férocité dans notre monde !

Anéanti par cette révélation, je rentrai chez moi et me jetai sur le lit. Je sombrai quasi instantanément dans l'inconscience, mais mon sommeil fut peuplé d'horribles cauchemars, tous plus abominables les uns que les autres.

★

À mon réveil, le soleil était déjà haut dans le ciel. Ébloui par ses rayons qui illuminaient ma chambre, je demeurai pendant quelques dizaines de secondes les yeux mi-clos, baignant dans une agréable torpeur, puis les événements de la veille me revinrent à l'esprit ; la dure vérité s'imposa à moi : j'avais laissé la voie libre à des entités monstrueuses qui pourraient venir dans notre monde pour donner libre cours à leurs pulsions les plus cruelles.

Mais, en contrepartie, j'avais acquis la faculté de me transformer à volonté en ce magnifique fauve, objet des fantasmes les plus torrides de la belle Jennifer. Certes, le prix à payer était élevé ; très élevé, même, et pour toute l'humanité. Mais était-il disproportionné par rapport à l'avantage que j'allais pouvoir en tirer au cours de mes relations avec ma belle ? Il fallait que je la mette au courant des événements. Je pris mon iPhone :

— Siri. Téléphone à ma chérie.

Quelques instants plus tard, l'assistant vocal établit la communication.

— Bonjour, Jennifer ; j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

— Ah oui ? De quoi s'agit-il ?

— Ça concerne ton fantasme de faire l'amour avec un loup.

— Tu m'en as trouvé un ? J'espère qu'il est apprivoisé...

— Mieux que ça !

— Et alors, qu'est-ce que tu attends pour me dire de quoi il s'agit ?

— Eh bien, le loup, c'est moi.

— Quoi ? Tu plaisantes...

— Non, ce n'est pas une plaisanterie. Je suis extrêmement sérieux, ma chérie : j'ai réussi !

— À quoi ?

— À me transformer en loup.

— Ne me prends pas pour une imbécile ; je ne t'ai jamais cru lorsque tu me disais que tu faisais des recherches dans tes grimoires, pas plus que lorsque tu affirmais que tu sentais ta mâchoire s'allonger et que tu te mettais à grogner comme un loup. Tu disais ça pour me faire plaisir, et rien d'autre.

— Tu ne me crois pas ? Pourtant je t'assure que c'est la vérité ! La stricte vérité !

— Tu me fais marcher...

— Eh bien, je vais te le prouver.

— Comment ?

— Tu te souviens du parc boisé juste à côté de l'endroit où j'avais garé mon camping-car lorsque j'étais venu te voir ?

— Oui.

— Cet endroit me semble idéal pour ce que je compte faire. Est-ce qu'on pourrait s'y retrouver ?

— Bien sûr. Quand ça ?

— Disons jeudi 21, car ce sera la pleine lune.

— Je te réserve la soirée, alors.

— Merci, ma chérie. Cette fois-ci, je viendrai en voiture ; je te téléphonerai dès que je serai sur le parking.

— C'est noté.

— Alors bisou, et à bientôt, Jennifer.

— À bientôt, mon chéri. Je t'embrasse tendrement.

Et voilà comment, pour l'amour d'une femme, j'ai plongé l'humanité entière dans un orbe de tourments éternels.

*(Voulez-vous vraiment savoir ce que ma terrible imprudence a provoqué ? Alors lisez **La vérité qu'il faut cacher**, de mon talentueux confrère H.P. Brodsky.)*



**Retrouvez tous nos récits sur :**

**<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>**



Le jardin d'Aphrodite c'est aussi :

**Contact :**

**<https://www.le-jardin-aphrodite.fr/contact/contact.php>**

**Nous soumettre un récit :**

**<https://jardin-aphrodite.forumactif.com/>**

**Une liste de diffusion :**

**<https://framalistes.org/subscribe/le-jardin-aphrodite>**

**Un livre d'or :**

**<http://www.free-livredor.com/le-jardin-d-aphrodite.html>**

# L'esclave

par Mériade

(inédit)

*Des bulletins scolaires de son enfance, il ne reste pour la petite Mériade que quelques souvenirs des mots employés par ses professeurs pour la décrire : rêveuse, distraite, tête en l'air, bavarde. Il est vrai que passer son temps à boire le ciel des yeux pourrait paraître un tantinet différent des attentes du corps professoral en général. S'ils avaient pu lire dans ses pensées, ils auraient sans doute ajouté : curieuse, émue de tout, à fleur de peau, et libre.*

*La petite Mériade a grandi mais harcèle toujours son petit monde de questions, d'étonnements, de rêveries, et parce qu'elle est libre, elle partage aussi ses idées et ses écrits. Passionnée de lecture, toute jeune elle a en effet choisi de prendre la plume, pour à son tour devenir une faiseuse d'histoires.*

*Faire des histoires, c'est un équilibre toujours complexe : à quel moment les détails deviennent-ils pénibles ? Les émotions, trop excessives ? La faiseuse d'histoires, une vraie chieuse ? La chieuse, un écrivain ?*

*La chieuse en question a décidé à 14 ans qu'il était temps de le devenir, écrivain, et depuis elle s'y consacre, en conscience comme en actes. Rebaptisée Mériade en hommage à l'héroïne de son premier roman érotique écrit l'année de ses 19 ans, elle choisit aujourd'hui de donner autant de plaisir au lecteur qu'elle en prend à lui écrire.*

*Dans cette correspondance fictive, mais jouissive, qu'elle entretient avec vous, Mériade vous souhaite d'aller au bout de vos fantasmes, et*

*ainsi d'être libre vous aussi. Libre d'aimer, libre de faire l'amour, et libre de rêver d'amour quand, peut-être un jour, vous boirez le ciel des yeux, la tête dans les nuages et le sourire aux lèvres, en vous souvenant de ses petites histoires.*



C'EST juste après avoir passé un agréable moment allongée, le visage de mon chéri entre les cuisses, que je me glissai devant le bureau pour surfer sur mon site fétiche de nouvelles érotiques. J'avais la tête dans les nuages après cet orgasme de l'après-midi – en vacances, je suis plutôt une baiseuse de l'après-midi ; voyez-vous, on n'est pas encore trop fatigué, puis on a eu le temps de titiller le désir de l'autre depuis le petit déjeuner, les fesses à l'air sous la nuisette.

Donc j'avais la tête ailleurs, ce qui explique mon délai de réactivité proche de zéro lorsque je découvris le nouveau texte de mon homme.

Il avait cette fâcheuse manie d'écrire ses productions sans m'en parler, en quelques heures. En général, je savais qu'il était en train d'écrire lorsque je le surprénais en train de ricaner tout seul devant l'écran de l'ordinateur. J'aurais bien aimé pouvoir garder un œil sur ses textes, histoire de les corriger avant qu'il les envoie, ou même – je l'avoue sans gêne – pour m'assurer qu'il ne racontait pas trop de conneries. Le souci, c'est qu'il gardait jalousement secret son petit travail d'écriture, et lorsqu'il m'arrivait de lire à la volée un de ses échantillons, c'est qu'il l'avait déjà envoyé.

Je le soupçonnais de douter de mes bonnes intentions, ce qui aurait expliqué son peu d'empressement à communiquer avec moi sur ce sujet. Ma foi, je doutais moi-même de mes bonnes intentions. Tyrannique comme je l'étais, il était probable que je me serais trop ingérée dans ses fictions, jusqu'à ce que le rendu ressemble plus à mon genre qu'au sien. C'est l'inconvénient quand deux écrivains vivent ensemble. Comme quoi mon homme devait bien m'avoir

cernée : il avait sans doute raison de séparer son travail de notre relation.

Auparavant, j'avais vécu avec un nullard incapable d'aligner deux phrases correctes à l'écrit, et je ne vous parle même pas des « livres » qu'il feuilletait. Je confierai simplement que, dedans, il y avait beaucoup de photos. Si elles eussent été attractives (genre avec des mecs torse-poil ou des nanas armées d'obus en haut et de char anti-intrusion en bas), c'eût encore été pardonnable. Mais personnellement, les motos, voitures ou autres engins à quatre roues, motrices ou pas, n'étaient en tout cas pas le moteur de ma libido.

C'était donc nouveau, pour moi ! Un homme, un vrai... qui sait écrire, qui aime lire, qui me chante de belles paroles ou me déclame des vers touchants... un galant, un magnifique spécimen de l'amour courtois ! Jamais je n'en avais rêvé !

Eh bien, c'est pas facile de respecter son activité littéraire, de s'empêcher de zieuter tout ce qu'il écrit, puis parfois, comme on s'aime à la folie, on partage les mêmes idées, les mêmes envies, alors on redoute un peu que l'autre te pique ton scénar'...

Enfin, bref, je digresse.

J'en étais au degré zéro de la réactivité. J'aperçus son nouveau texte... publié depuis six jours. Mmm. Bon, OK... Passons sur le fait qu'il ne m'ait pas prévenue. Il avait bien évoqué des nouvelles critiques sympas, mais je n'avais pas imaginé qu'elles émanaient d'un nouveau texte. Je le lus avec beaucoup d'amusement... au début. À la fin de ma lecture, je me sentis un peu perplexe. Voire déçue. Et ce n'est que le soir, alors qu'il se plaignait gentiment de mon attitude vexante tout en débarrassant la table, que je compris que j'étais furieuse ! Je lui en avais fait baver toute la soirée... je lui en voulais, clairement ! Mais pourquoi ?

Profitant de son sommeil, je me glissai hâtivement devant l'ordinateur pour parcourir la liste de tous ses textes. Quelque chose me dérangeait. Quand mon chéri se mit à ronfler, à côté de moi, j'eus

un déclic : marre qu'il utilise mon pseudo comme personnage dans tous ses textes ! Bon sang de bois, c'était plus qu'énervant de toujours faire partie de ses histoires alors que je n'avais rien demandé à personne. Monsieur n'avait qu'à s'inventer une autre héroïne, zut alors ! Il fallait absolument que ça cesse, que cessent ces histoires de fouets, de péteuse en chef ou de sulfateuses à pruneaux<sup>3</sup>...

Et afin de parvenir à mes fins, il me fallait taper un grand coup. Ou plusieurs coups, remarquez.

★

Le temps du dialogue, en premier lieu. Un coup... de gueule, quoi.

— Mais, Pupuce ! se plaignit Gérard Broborodovsky – de son vrai nom – dès que j'abordai le sujet. Tu es ma muse, comprends-moi ! J'adore parler de toi, de ton cul, de tes seins, de t...

— Oh, mais arrête avec mon cul, mes seins et mes... tout ce que tu veux !

— Tu n'apprécies pas l'éloge de ton corps ? s'étonna-t-il avec des yeux ronds de poisson.

— Mais si !

— Alors c'est quoi le problème ?

— Je veux simplement que tu cesses d'utiliser mon pseudo dans tes nouvelles.

— Pourquoi ?

— Parce que !

Brodsky fit la moue et me jeta la lueur matoise de ses prunelles adorées en plein dans les miennes.

— Ce n'est pas un argument, ça, ma chérie... objecta-t-il chaudement.

Grrr...

---

3. Voir différentes œuvres de Brodsky dont « W.S.O.P. » et « Trucidez-les tous » (paru le 27/07/2016 sur Revebebe, texte n° 17489).

— Oui, et alors ? Y a pas besoin d'argument : ta femme te demande quelque chose, tu obéis, et puis c'est tout.

— Non mais lol, quoi...

— Gérard ! Une sulfateuse à pruneaux, punaise... on nage en plein délire !

— Je t'aime à la folie... Quand je parle de toi dans mes histoires, c'est comme si tu étais là, avec moi... Je ne sais pas en quoi c'est dérangent pour toi. Il faut donc que tu m'expliques, Pupu.

— Cesse de m'appeler Pupu !

— Je vois, madame est dans la révolte.

— Parfaitement !

— Madame est fâchée.

— Oui... euh...

— Madame veut un cunni ?

— Euh...

— Madame peut être totalement satisfaite par son vieux con de mari... si elle le désire.

En le voyant approcher, l'air de rien, je sentis bien que je venais de glisser sur une pente fatale. Je battis en retraite précipitamment.

— J'ai le poulet à mettre au four ! prétextai-je, les joues en feu.

Pas question que je me fasse avoir ! Le risque qu'il me fasse un cunni d'enfer pour me faire tout oublier était trop grand. Il fallait qu'il comprenne par tous les moyens. Ce que femme veut...

★

Le soir même, je m'arrangeai pour placer les enfants chez ma mère pendant que mon cher et tendre participait à une réunion politique – enfin, une rencontre à cinq, quoi, dont deux attardés du bulbe. J'étais crevée par ma journée de boulot, mais le besoin impérieux de mater mon mec me pesait sur l'ovaire. Qu'il prenne cette affaire à la légère commençait même à m'échauffer sévère.

Je pris soin de nettoyer mes outils avant l'arrivée de mon grand amoureux devant l'Éternel. Il fallait qu'il ne se doute de rien. Je pouvais être machiavélique quand la nécessité faisait loi.

— Ça sent bon ici, remarqua-t-il en passant la porte d'entrée.

Je pris mon air le plus innocent.

— Oui, je t'ai fait des endives au jambon avec des pommes de terre au four... je sais que tu adores ça.

— Super, je meurs de faim ! se réjouit-il.

Nous passâmes à table. En faisant le service, je sentis son regard s'attarder sur ma chute de reins... puis ce furent ses mains qui prirent le relais. Je réprimai un frisson.

— Tu es très belle ce soir, ma chérie, murmura-t-il d'un ton appréciateur. Tu as sorti ta jolie petite robe noire...

— Oui... tu l'aimes bien, celle-ci...

— Oh, que oui ! glissa-t-il en posant ses lèvres sur une bande de peau nue.

Oui, parce que la jolie petite robe noire en question était échan-crée sur les flancs jusqu'au bas des hanches, j'ai oublié de le préciser. Mon homme parsema ma peau de baisers brûlants, et j'eus bien du mal à réfréner la passion que sa présence suscitait en moi. Je me raclai la gorge tout en m'éloignant discrètement et finis par me laisser tomber sur ma chaise.

Gérard ne dit rien de plus ; il se contenta de me dévorer du regard. Je savais à quoi il pensait. J'en avais d'ailleurs moi-même très envie, mais... je devais garder les idées claires.

— Ça s'est bien passé, ta réunion ? lui demandai-je d'une voix un peu chevrotante.

— Oui, déclara-t-il en commençant à manger. Mmmm... c'est succulent. Tu t'es encore surpassée, ma chérie...

— Bon, ça s'est bien passé... mais encore ?

— Bah, les choses habituelles... Ils ont des idées, mais en ce qui concerne la mise en œuvre... Tiens, un exemple : je viens

d'apprendre qu'ils avaient distribué des centaines de tracts dans les boîtes aux lettres des gens. C'est inutile !

— Ah bon ? Tiens, approche ton verre : c'est un Bordeaux de grand cru, je l'ai spécialement choisi pour toi...

— Ah... merci, mon amour... Houlà, pas autant, tu veux me soûler ?

— Pourquoi pas ?

— Hum, tu as envie de faire des choses ce soir, on dirait... sourit mon amoureux.

— Comme tous les soirs, mon cœur !

S'il savait !

— Oui, c'est vrai, répondit-il d'un air satisfait. Au fait, les enfants ont réussi à s'endormir facilement ?

— Ils sont chez ma mère.

— Ah tiens ?

Soudain, quelque chose s'alluma dans ses jolies prunelles bleues et son regard amusé se fit pénétrant quand il le planta dans le mien.

— C'est étonnant, releva-t-il.

— De quoi ?

— Que tu aies laissé les enfants chez tes parents sans m'en parler.

Je bus une gorgée de vin pour prendre une contenance. Bon, d'accord, j'avoue en avoir bu trois.

— Ça m'a pris comme ça, dis-je à voix basse.

— Hum... tu mens mal, mon amour. Tu ne ferais pas le poids en politique.

Et il éclata de rire. Je sentis mes joues s'empourprer.

— Y a pas de risque que je fasse de la politique, commentai-je un peu sèchement. Bon, tu ne m'as pas expliqué pour les tracts. Pourquoi ça ne sert à rien ?

— Eh bien, on sait qu'on a un résultat de 1 pour 1000 avec cette méthode. Non, ce qu'il faut faire, c'est parler avec les gens,

tu vois... leur donner à la main, leur expliquer s'ils ont un peu de temps... en tout cas, on aura plus de chances qu'ils le lisent, le tract, au lieu de fourrer ça dans leur boîte à lettres... Non merci, c'était très bon mais je n'ai plus faim, ajouta-t-il en refusant que je le reserve.

— Mais il y a du dessert ! protestai-je.

— C'est quoi ?

— De la mousse au chocolat.

Alors là, l'amusement fit place à l'interrogation sur son visage. Il me fixa d'un drôle d'air.

— Pourquoi tu as préparé tout ça, ma chérie ? demanda-t-il posément.

— Ben... pour faire un bon repas. En quoi c'est différent de tous les soirs ?

— Tu ne fais jamais de mousse au chocolat, puisque fiston en étale partout quand il en mange.

— Il n'est pas là, j'en ai profité. Tu ne vas pas t'en plaindre ?

— Tu as fait quelque chose de mal ?

— Hein ?

— Tu sais que tu peux tout me dire.

— Ben oui...

— Alors, que se passe-t-il ? Tu as encore été fouiller dans mes mails ?

Pfff... cette façon de te rappeler les erreurs du passé ! C'était... petit, mesquin ! Il allait payer, le bougre.

— Oh, ça va, je suis pas si jalouse, marmonnai-je.

Gérard eut une moue dubitative.

— Bon, alors c'est quoi ? Allez, crache le morceau. Un plat que j'adore, du très bon vin, la petite robe noire, et je parle même pas des escarpins de bombasse que tu arbores et qui me mettent dans tous mes états. Le pire, c'est ton visage. Tu me caches quelque chose.

— N'importe quoi ! me rebiffai-je.

— Oh que siiii ! Viens là, ma chérie...

Il m'attrapa sans que j'aie eu le temps de faire un mouvement, et je lui tombai dans les bras. Ses lèvres s'emparèrent doucement des miennes, et sans réfléchir j'encerclai sa nuque de mes mains, répondant amoureusement à son baiser. Son corps chaud contre le mien m'excitait terriblement. Il n'y avait rien d'exceptionnel à ça, mais comme je savais le sort que je lui réservais, j'étais bien plus nerveuse et sensible à son contact, ce soir. Gérard s'éloigna un peu pour me regarder.

— Tes yeux... soupira-t-il avant de plonger à nouveau sur ma bouche.

Notre étreinte se prolongea... Je finis par me lever, les jambes un peu tremblantes.

— Suis-moi... murmurai-je.

Naturellement, Gérard me suivit. Comme un caniche, oserais-je ajouter. Je le menai jusqu'à la chambre ; il trottinait en salivant sur mon postérieur. Une fois devant le lit, je le forçai à s'asseoir sur le bord du matelas.

— Attends-moi ici, intimai-je.

— Oui, ma déesse, fit-il en me contemplant d'un air extasié.

C'était tellement facile que c'en devenait limite risible. Sans un mot de plus, je passai dans la pièce d'à côté pour mettre mon plan en action. Quand Gérard me vit revenir, quelques minutes plus tard, armée d'un martinet dans une main, d'un bâillon-boule dans l'autre, vêtue d'un body en cuir qui laissait mes seins nus, sa mâchoire sembla se décrocher.

— Mais... commença-t-il faiblement.

— Allonge-toi ! ordonnai-je.

— Mais enfin...

— J'insiste ! fis-je en remuant ostensiblement la pointe du martinet.

Sans quitter l'engin du regard, Gérard s'étendit sur le lit. Puis ses yeux accrochèrent les miens... j'y distinguai une excitation violente, qu'il avait du mal à dissimuler.

— Qu'est-ce que tu fais ? chuchota-t-il.

— Tu me décris comme ça, non ? Je dois faire honneur à cette image.

— Pardon ? fit-il, complètement décontenancé. Je ne comprends pas...

Je pris mon temps pour répondre, m'occupant de déboucler son ceinturon et d'ouvrir sa braguette.

— Chérie... protesta-t-il d'une voix rauque. Qu'est-ce que tu fais...

— Félicitations : tu viens de réveiller mon alter ego imaginaire, gloussai-je.

Je plongeai sur son sexe qui présentait déjà une insolente érection et l'enfonçai dans ma bouche avec délectation. Mon homme se mit à gémir ; j'en profitai pour caresser ses bourses tout en accentuant ma succion. Il était cuit.

— Tu vas finir de te déshabiller, décrétai-je, convaincante, puis tu vas me laisser t'attacher.

— Non ! regimba-t-il pour la forme, se tortillant comme un beau diable.

Son souffle précipité m'indiquait au contraire à quel point cette situation le galvanisait. Il fit ce que je lui avais demandé et retourna s'allonger sur le lit, me regardant d'un air à la fois inquiet et terriblement troublé. Je sortis une ceinture que j'avais préparée exprès dans un tiroir de la commode et la passai autour de ses poignets, entrecroisant les extrémités, les emmêlant puis les resserrant pour fermer le tout. Ça tenait bien.

Gérard posait sur moi un regard brûlant de désir et se laissait faire. Il bandait comme un âne.

— Ne jamais laisser le pouvoir à une femme, se plaignit-il. Pauvre de moi...

— Arrête ton char, tu adores ça, ironisai-je.

— C'est à cause de ce foutu pseudo, hein ? Tu m'en veux encore ?

— Bingo !

— Allons, ma chérie, ne sois pas si intransigeante !

— Je t'ai demandé les choses gentiment, tu t'es fichu de moi...

— Pupu...ce...

— Cesse de m'appeler Pupu...ce ! grondai-je.

Et je le mordis sauvagement sur le torse, tout près du mamelon.

Gérard sursauta et poussa un cri.

— Non, je t'en prie... pitié... se lamenta mon homme.

— Tu vas arrêter de te servir de mon pseudo ?

— Chérie, ne me demande pas ça...

Excédée, je me mis debout sur le lit et appuyai le bout de mon talon contre la large poitrine de mon homme.

— Pourquoi tiens-tu absolument à me contrarier ?

— Tu m'excites... laissa échapper Gérard d'une voix vibrante.

Mon ange...

Il ébaucha le geste d'embrasser ma chaussure, mais ses bras en l'air le gênaient.

— Tu n'es vraiment qu'une lope... laissai-je tomber d'une voix brusque.

— Oui... concéda-t-il dans un souffle.

Le premier coup de martinet l'atteignit aux mamelons. Mon homme se crispa mais ne cria pas, me jaugeant avec défi. Je fouettai alors de toutes mes forces son torse, son ventre, son bas-ventre... l'obligeai à se retourner pour m'occuper de ses fesses que je zébrai bientôt de mes lanières. À la fin, échevelée, je contemplai mon mari avec triomphe. Il tourna à demi la tête, la joue écrasée contre le matelas, et darda sur moi un regard passionné.

— Mon amour... je t'aime... gémit-il. Je te veux...

— Retourne-toi, haletai-je.

Gérard m'obéit docilement, et je louchai sur le bâton de berger digne de chez Bridou. La situation m'échappait, il fallait bien le

reconnaître. Je n'avais même pas utilisé le bâillon-boule, je mouillais comme une folle, et dans mon délire paroxystique sa queue me semblait un sceptre subjuguant et magnétique que je me devais à tout prix d'enfoncer dans ma chatte en feu.

Réprimant à grand peine l'envie de m'empaler sur son membre dressé contre sa cuisse, je descendis du lit, les jambes en coton, faillis me vautrer à cause des dix centimètres de talons, et titubai jusqu'à la commode d'où je sortis cette fois un vibromasseur et un petit tube de lubrifiant à base d'eau.

Gérard m'observa sans mot dire. Sa respiration sifflante et sa robuste bandaison parlaient pour lui. Je dégrafai les attaches de mon body à l'entre-cuisse et me glissai contre le corps aimé de mon mari. Nous échangeâmes de longs baisers humides... J'effleurai de mes ongles, vernis en mauve, les parties tendres de sa peau qui se hérissa de chair de poule. Murmurant des mots sans suite, Gérard commença à me couvrir de son corps en embrassant mes seins.

— Détache-moi... je veux te toucher... implora-t-il.

— Non, pas encore...

Presque à contrecœur, je me redressai, repoussant doucement mon amant contre les oreillers. Il s'abandonna à mes caresses et mes léchouilles, frémissant, enfiévré. Dans leur prison de cuir, ses mains s'agitaient convulsivement, comme pour palper des formes imaginaires.

J'écartai les cuisses musclées de mon homme et m'assis sur son ventre à califourchon.

— Ma chérie... protesta encore mon amoureux. Je veux te voir...

— Ce n'est pas toi qui commandes.

— Je ferai tout ce que tu veux... tu le sais bien... Je te promets... je ferai tout ce que tu veux, tu m'entends? Pas ça, mon cœur... pas ça...

Le bougre savait bien ce que je lui réservais, en effet. Depuis quelques minutes je caressais la raie de ses fesses, la humant, la mordillant, la léchant, approchant lentement le vibro que j'avais

enduit de lubrifiant. Gérard protesta encore, toujours pour la forme, fit semblant de se débattre, et s'abandonna finalement à mes caresses. Une fois le vibro profondément enfoncé, je le maintins du bout du doigt et reculai afin de coller ma chatte sur la bouche de mon amoureux.

— Non, non ! bafouilla-t-il contre mes lèvres intimes.

Puis il lécha comme un perdu. Moi aussi je m'abandonnais, bougeant mollement le vibro entre ses cuisses, tout occupée à balancer mes reins pour que sa langue lutine mon sexe trempé. Le plaisir grondait en moi, me ravageait, et je finis par éclater dans un cri sauvage.

Gérard continuait à me lécher. Tremblante, je saisis d'une main son membre plus ferme que jamais et me mis à le branler frénétiquement, pesant de tout mon poids sur le visage de mon amant. Il fit semblant de se révolter, comme s'il ne pouvait plus respirer, et rendit les armes dans un feu d'artifice gluant que je m'empressai de lécher sur mes doigts.

— Oh, mon Dieu... gémit-il, une fois sa bouche libérée de ma croupe moite. Oh, mon Dieu, c'était... wahou...

— Tu as promis, mon Gégé, dis-je en souriant, tout en me glissant contre lui.

Gérard me lança un drôle de regard.

— J'ai promis quoi ? demanda-t-il paresseusement, encore un peu dans les vapes du plaisir.

— Ben... tu as promis de faire tout ce que je voulais, précisai-je, fronçant les sourcils.

— Ah ? Et tu veux quoi ?

— Mais tu le sais, voyons !

Ça y est, je recommençais à m'énerver.

— Je veux que tu cesses d'utiliser mon pseudo en lui faisant faire n'importe quoi dans tes nouvelles ! C'est fatiguant, depuis le temps, tu ne t'en lasses pas ? Ce n'est pas moi que tu décries. J'en

ai assez de passer pour une allumée complètement mythomane et violente !

— Mais, chérie... objecta-t-il en écarquillant les yeux. Tu sais bien que je dis toujours n'importe quoi quand... tu me fais tous ces trucs... tu comprends ? C'est sous l'effet du désir... Puis j'aime bien, moi, te décrire comme une allumée... tu es complètement déjantée au quotidien, j'adore ça !

— Han, le salaud ! fulminai-je en bondissant hors du lit.

— Chérie ! Tu vas où ? Chérie... je suis toujours attaché ! Chérie ? Youhou ? ... Chérie !

★

Il fallait reconnaître que le coup de gueule et le coup de pute n'avaient pas suffi. Pendant quelques jours, je me sentis extrêmement en colère. Puis le soufflé retombé, j'admis intérieurement qu'il n'y avait pas de quoi en faire un fromage. En fait, ça devenait un jeu, excitant, bourré de contradictions, mais tellement stimulant. Je surpris plusieurs fois Gérard en train de me fixer d'un air un peu inquiet. Sans doute redoutait-il un autre plan à la con. On avait refait l'amour, bien sûr – on ne pouvait pas s'en passer –, mais tout à fait normalement.

Pendant mon rare temps de loisir, je commençai à raconter ce que nous venions de vivre, histoire d'en faire une petite nouvelle sympa sur le thème du jeu.

Un dimanche matin que je continuais à réfléchir sur la façon de procéder pour faire plier ma bourrique de mari, il me surprit avec une drôle de requête. J'étais devant l'ordinateur, en nuisette (toujours), une tasse de thé à la main.

— Salut ma puce... euh... si tu veux, tu peux aller lire un truc...

— Ah oui ? demandai-je, curieuse. C'est-à-dire ?

— Je l'ai mis là, sur le bureau...

Je cherchai des yeux une quelconque feuille sur mon bureau quand il m'interrompit, l'air un peu gauche :

— Non, le bureau de l'ordi, Pupu...e...

— Cesse de...

— Oui, pardon, ma déesse, ma divinité, mon divin Amour, se reprit-il immédiatement en attrapant ma main pour me baiser le bout des doigts.

Je le lorgnai du coin de l'œil, intriguée.

— Bon, OK, ça s'appelle comment ?

— Tu vas le trouver vite... répondit-il en battant en retraite.

Une fois seule, toujours surprise, j'examinai les documents sur l'écran et tombai rapidement sur ce que je cherchais, baptisé « Lilas story ». Je cliquai sur l'icône et un long texte apparut :

*Bon, je me lance...*

*Pas évident cette fois-ci. Du Brodsky intime, sans filet, et pas (trop) délirant. Du vécu, des révélations, un peu comme une confession. Ça faisait longtemps que ça me démangeait mais j'avais comme une espèce de pudeur à raconter tout ça. Et puis hier... je suis tombé sur un texte que Lilas préparait dans le plus grand secret. J'ai lu, j'ai bien rigolé, et puis je me suis senti tout ému (ouais, ouais, MOI, Brodsky, ému...).*

*Et je me suis dit que puisqu'elle osait mettre tout ça à plat sur du papier, la moindre des choses était que je lui renvoie l'ascenseur. Donc, voilà... Cette fois, et sans doute pour la première et dernière fois, vous allez avoir un texte sérieux. Un de ceux que certains me demandent depuis presque un quart de siècle. Chaussez vos lunettes et ouvrez bien vos yeux : vous allez (presque) tout savoir. Et vous allez pouvoir ricaner, bande de chacals.*

*Il y a environ deux ans, je sévissais sur un forum littéraire envahi par les pisseuses et les bobos. Écrire est un fantasme partagé par la plupart des boutonneux qui s'imaginent avoir percé tous les secrets de l'existence. Vu l'état de l'enseignement des lettres en France,*

*aujourd'hui seule une poignée de privilégiés est capable d'aligner trois phrases de suite sans faire de fautes de français. Ce n'est pas ça qui donne un style, un talent quelconque ou des histoires à raconter, mais ça suffit à les emplir de morgue et à se prendre pour l'élite de leur génération.*

*La plupart d'entre eux se croient poètes. Ils alignent des vers insipides mais parfaitement ciselés, avec la césure au bon endroit, et se commentent les uns les autres en s'envoyant des vacheries censées regonfler leur ego au maximum (moi j'ai du style et puis pas toi, moi j'ai inventé tellement de mots qu'on peut en faire un dictionnaire, moi j'ai plus souffert que tout le monde quand mon mec m'a larguée après trois jours d'amour fou, etc.).*

*Je ne postais pas grand chose, mais je commentais pas mal de textes. Parmi tous ces prétentieux, il y avait quelques écrivains qui tentaient des choses, qui prenaient certains risques, qui écrivaient des textes intéressants laissant deviner un potentiel immense. Inutile de préciser que ceux-là étaient immédiatement sabrés, tournés en dérision par les trous du cul institutionnels du forum. Je me souviens d'un commentaire ahurissant reçu par une gamine de 14 ans à qui une aînée avait écrit : « Ton histoire est stupide... Moi, j'ai passé une licence de littérature jeunesse, et blablabla et blablabla... »*

*Vous me connaissez, mes zamours... (ouais, j'en vois qui rigolent déjà).*

*J'ai donc posté quelques histoires brodskyennes, héhé. Horreur ! Imaginez les cris de la bonne société bourgeoise en plein cocktail bien-pensant voyant débarquer un gros porc en rut au milieu du salon. Et puis, je*

*me suis mis à poster des poésies contre certaines bien-pensances...*

*Oh là-là, mes zamours, que n'avais-je pas écrit ! Après une polémique qui dura deux semaines, je finis par passer en jugement et par être condamné à un bannissement temporaire. Et c'est pendant cette période, somme toute jubilatoire de ma carrière de provocateur, que je fis la connaissance de Lilas.*

*En réalité, j'avais commencé par commenter certains de ses écrits, que je trouvais nettement supérieurs en qualité à ce qu'on trouvait dans ce repaire de crétiens. Je le lui avais dit, mais considérant qu'il était dangereux pour elle de recevoir trop de compliments de ma part, nous finîmes par nous entretenir en messages privés. Elle aussi, vous la connaissez... Elle n'a pas pu s'empêcher de me vanner, et nous échangeâmes quelques vacheries avant qu'elle ne réussisse à me vexer vraiment.*

*Je cessai donc de répondre pendant un temps, jusqu'à ce qu'elle m'envoie un message de soutien alors que tout le monde me traitait d'infâme.*

*Comme de mon côté j'avais décidé que le bannissement serait définitif, je lui donnai mon adresse Facebook en lui disant que si elle voulait échanger... Elle me répondit affirmativement quelques semaines plus tard. J'ignorais alors qu'elle était en réalité une Déesse Olympienne qui avait décidé d'éclairer ma vie de pauvre mortel.*

*Vous devez savoir que je déteste habituellement discuter avec les gens sur Facebook. Trop anonyme, trop lointain... Au bout d'un quart d'heure, je m'emmerde et je trouve toujours un prétexte pour abréger la*

*conversation (le chien à sortir, préparer la bouffe, aller au pieu, on vient de sonner, etc.).*

*Un soir, je me rendis compte que je parlais depuis deux heures avec elle... et une sorte d'alerte retentit avec violence dans mon cerveau. Durée de conversation inhabituelle, avec une femme qui plus est... hum... danger.*

*Parce que vous devez savoir également, mes zamours, que les pétasses, je ne voulais plus en entendre parler. À presque cinquante ans, j'en avais connues assez. Je n'avais connu l'extase ni émotionnellement, ni côté cul.*

*J'avais été marié dix ans. Trois mois d'amour (pensais-je), puis le couple, puis les gosses, puis l'ennui, puis les reproches, puis les disputes, puis la haine sourde du quotidien, puis le divorce, puis les emmerdements, puis des tentatives de « refaire ma vie » avec des bonnes femmes pour qui l'amour n'avait pas d'importance, mais persuadées qu'on n'est rien si on n'est pas en couple. Des rombières qui prétendaient avoir tout fait côté cul, mais qui une fois au pieu s'allongeaient et attendaient que ça se passe.*

*Je n'avais pas ces craintes avec Lilas, puisqu'elle « n'était pas disponible » et que nous habitions quand même suffisamment loin l'un de l'autre pour évacuer toute forme de drague à haut risque. Et puis j'étais trop vieux, trop gros, je fumais mon paquet de clopes par jour, j'étais grossier, vulgaire, misogynne, un peu facho, j'écoutais du Johnny Hallyday...*

— TA GUEULE, BRODSKY !

— Quoi, ma gueule ? Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule ?

— Arrête de te faire passer pour un connard !

— *Mais JE SUIS un connard ! Du moins, ce qu'une écervelée comme toi appelle un connard. Et j'en suis fier !*

— *À d'autres ! J'ai lu tes blogs.*

— *Hein ?*

— *J'ai fouillé Internet de fond en comble. JE SAIS qui tu es vraiment !*

*Là, ça craignait vraiment !*

*C'est vrai que depuis les années 2000 j'avais ouvert une quantité de blogs assez importante. Que j'avais participé à de nombreux forums, écrit des bouquins qui ne se vendaient pas, des poésies jetées comme des messages dans des bouteilles sur l'océan du net, mais c'était avant.*

*Avant que je m'enferme tout doucement dans un confortable état semi-dépressif et que je renvoie la race humaine dans son ensemble à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Et puis, j'avais utilisé des pseudos différents... Comment cette petite peste avait-elle pu découvrir tout cela ?*

— *Bon, tu sais deux ou trois trucs de mon « moi d'avant », mais j'ai changé. Mon seul but désormais est de faire chier les bien-pensants, les lâches, et les abrutis. Je ne vois pas ce que tu trouves sexy là-dedans.*

— *Qui a dit que je te trouvais sexy ? Tu n'es pas du tout mon genre. Et puis j'ai des exigences sexuelles énormes, moi. Alors je ne vais quand même pas me taper le troisième âge.*

— *Hé, moi aussi j'ai des exigences sexuelles que peu de femmes peuvent supporter.*

— *Ah oui ? Raconte...*

— *Je suis maso. Je ne bande que quand je suis attaché et bâillonné. Et je prends mon pied en prenant des coups de fouet ou des coups de ceinture.*

— *Aaaah... oui, en effet ! Et tu trouves des femmes pour ça ?*

— *Non.*

— *Alors tu fais comment ?*

— *Je me branle devant des vidéos ou je vais voir des professionnelles.*

— *T'es vraiment taré !*

— *Puisque je te le dis.*

Oh, putain ! C'était du lourd ! Je me sentais émue, moi aussi, mais je crois que c'est la contrariété qui emporta le tout. Il était encore en train de raconter n'importe quoi, mélangeant vérité, fiction, fantasmes... Ça s'était passé comme ça, oui, à quelques détails près, mais ces détails faisaient toute la différence. Et encore une fois, il utilisait *Lilas*, ce foutu pseudo que parfois j'avais envie d'arracher du net en supprimant toute trace de lui.

Profitant que Gérard s'occupait des petits dans le salon, je poursuivis ma lecture, redoutant un peu la suite, le cœur battant :

*Là, j'étais sûr de mon effet. Elle n'allait pas tenter d'y revenir, la poulette. Comme d'habitude, j'avais largement exagéré mais je me disais qu'il fallait au moins ça pour verrouiller toute effraction supplémentaire dans mon intimité. Ça l'a calmée sur le plan cul, mais on a continué à causer du reste... et quel reste ! Littérature, philosophie, Histoire, des heures et des heures de discussions, d'échanges de points de vue sur le monde qui nous entourait, jusqu'au jour où, comme un con, je lui ai proposé qu'on poursuive nos conversations au téléphone. Elle a tiqué, bien sûr... mais pas trop longtemps.*

*La voix de Lilas... Je voudrais pas vous faire baver, mes zamours, mais c'était un enchantement supplémentaire. Et son rire... Mon Dieu, son rire... cristallin, avec des intonations à vous couper le souffle. À ce stade, j'aurais dû comprendre... Mais JE NE VOULAIS PAS COMPRENDRE. Et puis un soir, la question qui tue :*

— *Brodsky, crois-tu qu'on puisse tomber amoureux de quelqu'un qu'on n'a jamais vu autrement qu'en photo ?*

— *... Oui, je crois (mais ferme ta gueule, putain, t'es grave toi!) ... Ce doit-être ce qu'on appelle de l'amour platonique. Pourquoi cette question ? (Mais tu es bouché, espèce de connard! Raccroche, et plus vite que ça !)*

— *Et ressentir du désir ?*

— *Ben... peut-être... Mais tout ça reste très virtuel, tu sais...*

— *Je me dis que c'est immoral, quelque part. Tu sais que je ne suis pas disponible...*

— *Ben... dans la mesure où on ne se verra jamais, il n'y a rien de mal. C'est comme si je fantasmais sur une actrice... (Brodsky, je suis ta conscience! Arrête tout de suite de dire des conneries, c'est un ordre !)*

— *Pourquoi penses-tu qu'on ne se verra jamais ?*

— *Ah-ah-ah! (c'est ça, rigole, abruti) On habite bien trop loin l'un de l'autre...*

*Deux semaines plus tard, je faisais les cents pas sur le quai de la gare Montparnasse. J'étais passé chez le coiffeur la veille, et j'avais pris ma douche mensuelle...*

Mensuelle ? Comment ça, mensuelle ?

Bon, ne nous laissons pas distraire par ses conneries, reprenons :

*... j'avais pris ma douche mensuelle le matin même. Je m'étais habillé en noir, histoire de paraître plus mince, et bouffais des pastilles à la menthe pour masquer le goût de cendrier froid que devait avoir ma bouche.*

*Qu'est-ce qui avait bien pu me décider à franchir le pas ? Tout s'était fissuré lorsque Lilas avait fini par m'avouer que son mec lui parlait de divorce depuis plusieurs mois. Indisponible aux yeux de la loi et de sa paperasse administrative, certes, mais disponible de cœur, d'âme et de corps... Au fil de nos conversations, mes derniers verrous avaient tous sauté les uns après les autres.*

*Restait à se rencontrer... Je savais qu'elle me plaisait, qu'elle était belle, que son esprit m'avait subjugué. Mais moi... les vitrines des magasins de la gare me renvoyaient l'image d'un gros balourd à la démarche hésitante, aux traits fatigués, aux yeux cernés par le manque de sommeil, fringué comme un pingouin dans un supermarché.*

*Arrivée du train... Le palpitant qui s'accélère, la sueur qui commence à perler, l'envie de me carapater à toute berzingue, de redevenir Brodsky le mufle, Brodsky l'enfoiré... Et cette petite voix qui continue de murmurer à l'intérieur : « Tu vas douiller, bonhomme. Regarde-toi un peu : elle va hurler de peur en te voyant... »*

*Les premiers voyageurs passent devant moi. Le temps s'est arrêté... Je ne sais plus où je suis, ni ce que je fais là. Soudain un petit bout de femme dans un manteau rouge. Elle avance vers moi en souriant. Je pose mes grosses pattes sur ses épaules... Elle me regarde de ses yeux verts et pénétrants. Son regard me flingue une bonne fois pour toutes... Je sais que je suis perdu. Nos*

*bouches se rencontrent, nos langues se mélangent... Ça dure un long moment. Puis...*

— *Tu as fumé, Brodsky!*

— *Euh... oui.*

Han, là-là! Mais comment c'était pas vrai, son histoire! Jamais je ne me serais permis de dire un truc pareil à notre première rencontre! Au contraire, sa bouche était chaude, mentholée, et quand ma langue avait rencontré la sienne un courant électrique m'avait parcouru de la tête aux pieds... J'étais tellement peu sûre de moi, les entrailles nouées, le corps crispé par l'anxiété et l'intensité de mes émotions...

Enfin bref, passons.

*Je lui prends son sac (ça y est, Brodsky, tu commences à faire le toutou), elle me donne la main. Elle a mis des gants. Frustration... On avance tous les deux lentement et maladroitement au milieu des crétiens pressés qui nous bousculent sans arrêt. Elle regarde par terre... Je regarde en l'air. On doit avoir l'air con.*

Oui, bon, là, j'admets : y a du vrai.

*On arrive chez moi. On s'embrasse à nouveau, on s'étreint longuement... et puis elle s'assoit. Elle a le regard grave, sombre... Ben ouais, quoi. La réalité s'impose : je ne suis pas un prince charmant. Même pas un crapaud. Elle doit se demander ce qu'elle fout ici.*

— *Tu avais raison, Brodsky. Je n'aurais pas dû venir ici. On n'aurait jamais dû se rencontrer...*

*Je sors une sèche. Mes mains tremblent un peu, et je m'y reprends à plusieurs fois pour l'allumer.*

— *C'est mal, ce qu'on est en train de faire, Brodsky.*

— *Écoute... Tu sais que je vais tenir parole. Si tu as encore le moindre doute quant à ta situation, si tu*

*crois que tu peux encore sauver ton mariage, on va juste rester assis et discuter, rien de plus. Mais...*

— *Mais ?*

— *Mais tu m'as raconté ta vie. Ça fait des années que ça dure, que tu es malheureuse. Et moi... Eh bien moi je crois bien que je t'aime. Ça aussi, il faut que tu le saches.*

— *Tu ne sais pas si tu m'aimes. On ne se connaît pas vraiment.*

— *Ça fait des semaines qu'on parle ensemble. Et je te l'ai déjà dit, il en faut beaucoup plus qu'un beau petit cul pour me faire tourner la tête. Je ne voulais plus entendre parler de femmes... et puis tu es là. Ne me demande pas comment c'est possible, je n'en sais rien. Je sais juste que c'est comme ça. Alors pas de chichis, pas de faux-semblants. Si tu es déçue, si je ne te plais pas, dis-le et on en reste là. Sinon, avec ce que je sais de toi... ce serait vraiment trop con de passer à côté de notre histoire. Cela dit... je respecterai ta décision.*

*Elle se lève et vient s'asseoir sur mes genoux. Elle prend mon visage dans ses mains et recommence à m'embrasser comme une folle.*

— *Brodsky, j'ai envie de toi...*

Ben tiens ! Putain de fantôme, oui ! Je souris, un peu troublée. Bon, ça s'écartait quand même pas mal de ce qui était arrivé. Mon cher et tendre avait omis pas mal de choses et en avait déformé d'autres.

*Je me lève et la porte dans mes bras pour l'emmener dans la chambre. Évidemment, la poignée de porte du couloir se prend dans les passants de sa jupe et on manque de se vautrer comme des bouses. Voilà ce qu'il en coûte de trop regarder les films à l'eau de rose de*

*M6 en loucedé. Je finis quand même par la déposer sur le lit. J'ai envie d'elle comme un fou. Je la regarde intensément. Je vois ses yeux briller d'un éclat étrange. Soudain elle lâche :*

— *À genoux !*

— *Hein ?*

— *À genoux ! Embrasse mes bottes !*

*Je m'exécute en tremblant de tout mon être. Elle se redresse et commence à se déshabiller.*

— *Dessape-toi, Brodsky. Dépêche-toi ! Bien, allonge-toi sur le lit maintenant... sur le ventre, s'il te plaît.*

*Je la vois alors qui s'empare de la ceinture de mon pantalon.*

— *Mais... qu'est-ce que tu fais, ma chérie ?*

— *Je vais te faire bander, mon chou. Puisque tu ne bandes qu'en prenant des coups de ceinture.*

— *Non, mais... c'était des craques. Regarde par toi-même.*

— *Tu te fiches de moi ? C'est une demi-molle que tu me présentes là. Moi, je veux du solide.*

— *Mais...*

*Un premier coup de ceinture me cingle violemment les fesses. Je crie, mais en même temps je sens ma verge se durcir beaucoup plus. Elle recommence cinq fois de suite, et là, je suis au maximum du maximum de ma bandaison. J'ai l'impression que cela fait mille ans que je n'ai pas éprouvé un tel désir. Elle regarde mon érection et susurre :*

— *Je vois que ça te fait de l'effet. Et j'en suis fort satisfaite, figure-toi...*

— *Pourquoi ?*

— *Parce que gare à toi si tu m'as raconté des conneries : moi, j'aime ça. Tu comprends ce que je veux dire ?*

Là, j'éclatai de rire. Non mais, quel farceur !

*Nous fîmes l'amour trois fois cet après-midi-là. Dans les semaines et les mois qui suivirent, je découvris à presque cinquante ans ce que faire l'amour signifiait vraiment. Je découvris qu'il fallait pour cela une véritable fusion des corps et des âmes. Je compris que faire l'amour, c'est avant tout un état d'esprit permanent.*

*Une balade dans la forêt avec Lilas, un repas pris à deux, un film regardé à deux, une conversation devant le petit déjeuner avec elle, tout cela en réalité est une manière de faire l'amour. Parce que l'amour est toujours présent, jusque dans nos bouderies ou dans nos disputes.*

*Jusque-là, dans les nombreuses vies que j'avais pu vivre avant, le plaisir des sens n'excédait pas trois mois. Après, nous formions un couple, un monstre social se nourrissant d'un accommodement raisonnable et des renoncements de chacun. Rien de tout cela avec Lilas... Ses plaisirs me font plaisir, et les miens deviennent les siens. Je ne veux pas la voir changer, mettre de l'eau dans son vin, ne plus râler pour pas grand-chose.*

*Quant à moi, si je n'ai plus le droit de cloper, si je dois économiser l'eau, faire le tri sélectif, si j'ai interdiction de la contredire en public, si je dois lui laisser le volant quand on prend la voiture, si je dois lui lécher les pieds pendant une heure tous les soirs, si je n'ai plus le droit de l'embrasser après lui avoir léché les pieds pendant une heure, je suis juste totalement heureux de ma situation. Et cela dure depuis deux ans maintenant... et je serai son esclave durant toutes les années qui me restent à vivre si telle est sa volonté.*

*Mais qu'on s'entende bien, mes zamours : ce que je viens de raconter, c'est juste vrai pour Lilas. Parce*

*qu'elle est une Déesse tombée des étoiles et qu'elle a su s'emparer de mon âme. Si certains d'entre vous ont eu la folie de croire que Brodsky était devenu plus humain, plus sympa, plus sociable ou je ne sais encore quelle autre stupidité, ils se sont fichu le doigt dans l'œil jusqu'au coude.*

Ah ouais, quand même...

★

Je faisais le pied de grue depuis bien dix minutes quand je vis enfin le train pointer le bout de son nez au bout de la voie. J'attendais Gérard, qui rentrait de formation. Je ne l'avais pas vu depuis six jours, et je me sentais tout émotionnée. Putain, ce que je l'aimais, ce vieux con !

Quand il descendit du wagon, je me frayai un passage dans la cohue et me jetai dans ses bras. Nous nous embrassâmes comme des morts de soif. Je lui trouvai le teint pâle et les yeux cernés.

— Ça va ? Tu as l'air crevé...

— Oui, c'est sans doute parce que je le suis... Six longs jours sans toi... mais tu es là. Maintenant, je revis, sourit-il.

Nous nous étreignîmes... Que c'était bon d'être dans ses bras virils, de sentir le parfum de sa peau, là, au creux de son cou... Que je l'aimais...

— Hum, toi, tu as fumé...

— Mais non !

— Je te dis que si.

— Mais, putain, comment tu fais ? lâcha-t-il, stupéfait. J'ai fumé une clope il y a trois jours ! Trois jours !

Je réprimai un sourire et le considérai sérieusement.

— Je sais toujours quand tu as fumé. Inutile de me le cacher, certifiai-je. Allez, viens.

— Pfff... Je t'aime, toi.

Nous descendîmes l'escalator et sortîmes de la gare. Gérard marqua un temps d'arrêt en voyant une femme qu'il ne connaissait pas dans la voiture, assise côté passager.

— Qui c'est ? s'étonna-t-il, le visage ahuri.

— Une copine. Monte à l'arrière.

— Hein ? T'es sûre ?

— Oui, oui.

Gérard me regarda, stupéfait, un peu soupçonneux.

— Fais-moi confiance, mon amour, assurai-je avec conviction.

Il finit par jeter son sac dans le coffre et s'installa à l'arrière. Je le rejoignis à la portière encore ouverte et lui présentai un foulard que je venais de sortir de ma poche. Sa perplexité sembla à son comble. Nous nous regardâmes, il ouvrit la bouche... puis la referma. Je lus dans ses yeux qu'il acceptait son sort. Je l'embrassai tendrement sur le front et lui nouai le foulard autour de la tête, cachant son regard.

— Je t'aime, lui glissai-je à l'oreille.

Il ne répondit pas. Il avait l'air inquiet. Je faillis éclater de rire, mais je ne voulais pas faire capoter la Grande Scène de l'Esclave. Sophie me passa les menottes à travers les sièges ; je les pris et en encerclai les poignets de mon homme qui se laissa faire. Je le sentis trembler à mon contact.

— Ne t'inquiète pas, mon amour... le rassurai-je.

Puis je me glissai derrière le volant. Je rencontrai le regard complice de Sophie, lui fis un sourire, et nous prîmes la route.

Une demi-heure après, nous étions arrivés. Je trouvai une place tout près de l'entrée. Gérard, toujours muet, semblait cacher son inquiétude sous des airs bravaches lorsque je le fis descendre. Je le guidai lentement, papotant de choses et d'autres avec Sophie. Plus nous approchions du bâtiment, plus la musique était forte. À l'entrée, nous bifurquâmes vers l'escalier qui descendait vers les petites salles du sous-sol.

— Où sommes-nous, ma chérie ? intervint Gérard d'une voix suppliante en me suivant tant bien que mal dans les marches. Je suis resté discipliné, tu vois, je suis sage... Dis-moi où nous sommes, maintenant.

— Mais bien sûr, mon chéri, répondis-je malicieusement. Nous sommes à *La Divine Omphale*.

Il se raidit.

— Mon amour, reprit-il, essayant visiblement de garder ses nerfs, arrête de te foutre de moi : je sais très bien que *La Divine Omphale* est une invention de notre part.

— Mais pas du tout !

— Putain, mais tu n'es pas Sally, arrête un peu !<sup>4</sup>

Hum, un peu irrité, le gentil bougon.

— Et alors ? répliquai-je innocemment. Je ne suis pas Lilas non plus, et ça ne t'empêche pas d'écrire plein de choses concons sur elle !

— Je t'ai déjà dit que je faisais ça par amour.

— C'est trop facile, ce prétexte.

— Mais pas du tout ! Écoute, Pupuçe, ça fait des semaines que ça dure, cette histoire... Tu n'as pas aimé le texte que j'avais laissé pour toi sur ton ordi ?

— Oh, si, j'ai beaucoup aimé, affirmai-je avec sincérité. Tu m'as émue.

— Alors pourquoi tu fais ça ? protesta-t-il.

— Bah, je suis une peste, tu sais bien... On est arrivés, je t'enlève le bandeau.

Ce que je fis. Mon amoureux battit des paupières et jeta des regards curieux autour de lui. Nous nous trouvions devant une porte noire, au milieu d'un couloir brillamment éclairé. La musique

---

4. « Amoureuusement vôtre », en cours de finition depuis trois ans (c'est-à-dire longtemps, très. Bureau des plaintes, rez-de-chaussée gauche au guichet « Sus à Brodsky ».)

nous parvenait toujours, assourdie. Il sembla soulagé d'être seul avec moi.

— À ce propos, dis-je d'une voix faussement sévère, j'aimerais bien qu'on la termine, l'histoire de Sally et David.

Gérard me transperça du regard.

— Ah ouais ? Tu me demandes ça là, maintenant ? J'ai pas envie de rire, figure-toi ! Je ne sais pas où je suis, ce que tu as l'intention de faire... Tu crois que c'est le moment ?

— Peut-être bien que oui, qui sait... Tu vas peut-être me promettre tout un tas de choses très bientôt, déclarai-je en lui faisant un clin d'œil.

— Chérie... menaçait-il en faisant un pas vers moi.

— Ttt-ttt-ttt. Ne bouge pas, mon cœur. Bon, passons aux choses sérieuses. Tu vas entrer dans cette pièce ; il y a une tenue pour toi sur la chaise. Tu vas te dessaper entièrement, mettre la tenue que j'ai spécialement choisie pour toi, et puis je viens te chercher. D'accord ?

— T'oublies pas un détail ? jeta-t-il en levant ses mains menottées.

— Oups ! gloussai-je.

Lui ne semblait pas être au sommet de son art comique. Il me toisa sombrement, puis soupira.

— Bon, allez, j'imagine que je n'ai pas le choix.

— Ben non. Avance, que je t'enlève ça... (clic-clac) Voilààà. Bon, vas-y, tu as dix minutes.

— Ouais, dix minutes, tu dis ? Je pense pouvoir m'habiller plus rapidement que ça, ma poulette.

— Tiens, je deviens ta poulette ? Attention, Brodsky est en train de déteindre sur toi...

— Et toi, qui es-tu à cet instant ? insista-t-il en me fixant d'un air perspicace. Lilas ou Sally ?

— Je suis moi, mon amour, tout simplement... ripostai-je.

— C'est comme ça que je te préfère, avoua mon mari en pressant subitement ses lèvres sur les miennes.

Nous partageâmes un baiser goulu puis, presque à regret, je l'éloignai doucement de moi.

— Allez, ne tarde pas. Tu t'apercevras vite que c'est court, dix minutes, pour passer ta... tenue.

— Chérie...

— À tout à l'heure !

★

On avait baissé la musique. La salle était remplie d'une vingtaine de personnes. Je m'étais changée et avais revêtu une jolie petite robe rouge, fluide, moulante, bordée de dentelle noire. Par fantaisie, j'avais ajouté un boa noir autour de mon cou et des lunettes teintées de pétasse flic. Un collant noir couture et mes escarpins de dix centimètres complétaient l'ensemble. Le reste des invités était à l'avenant, côté vêtements. J'étais ravie d'avoir trouvé autant de personnes motivées à jouer le jeu.

Tout le monde devisait tranquillement, certains avachis en train de se bécoter dans la demi-douzaine de sofas qui remplissaient les recoins les plus sombres. Un buffet était servi le long d'un mur ; beaucoup de punch et deux récipients remplis à ras bord de soupe de champagne au curaçao. Il y avait pas mal de toasts aussi, chacun avait ramené un petit quelque chose. On avait laissé les spots de couleur et la boule à facettes pour garder le petit air de fête un peu glauque qui convenait à la situation.

Je m'approchai du petit attroupement qui s'extasiait devant ma statue.

— Quand même, me dit Sophie, admirative, il faut du courage pour tout ça...

— Ah, tu crois ?

— Ben oui, quand même... Tu as mis longtemps à la faire ? Han, quand même...

— Non, pas trop. Peut-être cinq minutes.

— J'en reviens pas ! s'exclama Véro, une autre de mes invitées.

— Oh, il est bien dressé, affirmai-je.

— Oui, je vois ça, commenta Isabelle, haussant un sourcil. Je peux toucher ?

— Oui, l'artiste t'autorise, répondis-je en éclatant de rire.

Elle s'approcha de la silhouette immobile, sembla hésiter, puis finit par mettre les mains au paquet, soupesant les bourses. Elle émit un sifflement.

— Tu avais raison : elles sont lourdes, énormes ! Ça donne drôlement envie de...

— De quoi ?

— De... Non, je n'ose pas, murmura Isabelle, s'empourprant.

— Mais non, dis-moi. Ce soir, tout est permis.

— Ben... j'aimerais bien... goûter.

Je pris le temps de la réflexion puis je hochai la tête en signe d'assentiment. Isabelle se tourna à nouveau vers la statue, s'approcha à petits pas, s'agenouilla lentement... et goba les bourses dans sa bouche. Elle les suçà quelques secondes. Je constatai que le membre était en érection. Il frémissait à chaque coup de langue.

Pendant qu'on regardait Isabelle se laisser emporter par le désir et enfoncer le sexe bandé dans sa bouche, Véro me demanda en aparté :

— Tu l'as baptisée comment, cette œuvre d'art ?

— L'Esclave, confiai-je.

— Oui, remarque, commenta-t-elle dans un grand sourire. C'est vrai que tu n'as mis que cinq minutes pour le convaincre ?

— Eh oui !

— Quand même, ça fait tout drôle... Dis, t'as pas peur que...

— Que quoi ?

— Ben, Isa y va de tout son cœur, là... Il va...

— Ah, ça ? Non, il n'y a aucun risque.

— T'es sûre ? insista Véro, ébahie. Parce que c'est physiologique...

— Non, je te dis. L'Esclave, tu te souviens ?

— Ben ouais, mais...

— Au-cun risque, crois-moi. Je lui ai ordonné de ne pas jouir, quoi qu'il arrive. Il obéira.

Véro hocha la tête, impressionnée. Isabelle finit par s'éloigner, nous jetant un regard penaud en s'essuyant la bouche. La statue bandait toujours. Je laissai mon regard glisser sur le corps seulement vêtu d'une combinaison en vinyle noir, ouverte à l'entrejambe. La tenue impliquait également une cagoule de même matière, et un bandeau noir cachait les yeux de mon Esclave. Le bâillon-boule était inutile, mais j'avais insisté. Plaisir personnel.

Vers deux heures du matin, la salle commençait à sentir sérieusement le cul, vu qu'il y avait des couples qui avaient baisé un peu partout. Mais discrètement quand même, fallait pas abuser. Avec Sophie on commença à mettre gentiment les gens dehors. On promit de se revoir tous très vite, que ça avait été génial, excellentissime, etc.

Puis finalement, il ne resta que moi. Et mon Esclave. Je m'approchai doucement de lui et lui enlevai son bandeau. Gérard me regarda. Tout en lui n'était qu'amour et désir. Les yeux dans les yeux, je lui ôtai son bâillon-boule. Il fit des mouvements de mâchoire.

— Je t'aime, dit-il d'une voix un peu enrouée.

— Oui, je sais, répondis-je tendrement.

Gérard me prit dans ses bras et m'embrassa passionnément tout en m'entraînant vers la table du buffet. Il me souleva et je posai mes fesses sur la table tandis qu'il faisait craquer mon collant à l'entrecuisse d'un geste vif.

— Gérard, je...

— Chut, m'intima-t-il, reprenant sauvagement mes lèvres. Je te veux...

Je me pressai contre lui, haletante, excitée. Gérard enleva sa cagoule et la jeta au loin, au pied de la banderole où on pouvait lire *La Divine Omphale*. Il fourrageait dans mes cheveux en butinant mon visage de baisers brûlants. Tout de suite il s'enfonça en moi, me prenant comme un dément. Apparemment, l'attente avait été longue... très longue. Je criais mon plaisir tandis qu'il me labourait à coups de reins énergiques. Oh... pu... tain... de...

Je me crispai violemment, inondée par l'orgasme. Gérard ne tarda pas à suivre, soufflant son haleine bruyante dans mes cheveux. Emportés par l'intensité de notre plaisir, nous restâmes longtemps serrés l'un contre l'autre, attendant que nos cœurs se calment.

— Ce que tu as fait ce soir, ma chérie... commença Gérard d'une voix hachée. Mon Dieu, ce que tu as fait ce soir... c'était incroyable, délirant, incroyablement excitant et terriblement flippant... Tu as fait de moi...

— Mon esclave, oui, je sais, continuai-je à sa place dans un rire.

— Mais c'était qui tous ces gens? s'étonna-t-il.

— Des copains de mon blog érotique.

— Je ne sais pas si tu réalises que...

— Oui?

— Je t'aime, dit-il en guise de conclusion, me collant à m'étouffer contre lui.

★

Quelques jours après cette inimaginable soirée, le train-train quotidien avait repris sa place, et mon mari son rôle de mari. Jusqu'à la fin, je n'avais pas su si je serais capable de faire un truc pareil... et si lui accepterait de le faire avec moi.

Décidément, notre histoire était tout sauf banale...

J'étais en train de surfer sur mon site préféré lorsque je m'aperçus que mon chéri avait encore publié un texte sans m'avertir. Il l'avait baptisé « Une histoire d'amour »<sup>5</sup>. Je cliquai dessus, ennuyée

---

5. À paraître sur mon ordre.

qu'il ne m'ait toujours pas fait lire son histoire avant de la faire publier sur le site. Je m'aperçus bientôt de la portée de ce que j'étais en train de découvrir : un texte magnifique, à mon éloge...

— Tu fais quoi ? me demanda Gérard en passant sa tête par l'entrebâillement de la porte. Ah, tu es sur notre site de cul.

Il vit ma tronche.

— Oui, commença-t-il, prenant un air contrit. Je vois ce que c'est. Je sais ce que tu vas dire... mais j'ai pas cité ton pseudo, tu remarqueras... Puis je sais, j'ai pas vraiment dit la vérité, mais je n'ai pas menti non plus... et tu es différente, dans ce texte, hein ?

Je continuai à le fixer, les yeux brillants.

— Tu es toute pâle, s'inquiéta mon mari. Bon... tu m'en veux encore ?

— Tu fais chier, Brodsky...

— Non, là, objecta-t-il, c'est pas Brodsky... ce n'est que moi.

— C'est celui que je préfère, conclus-je en venant clore le débat d'un baiser.

★

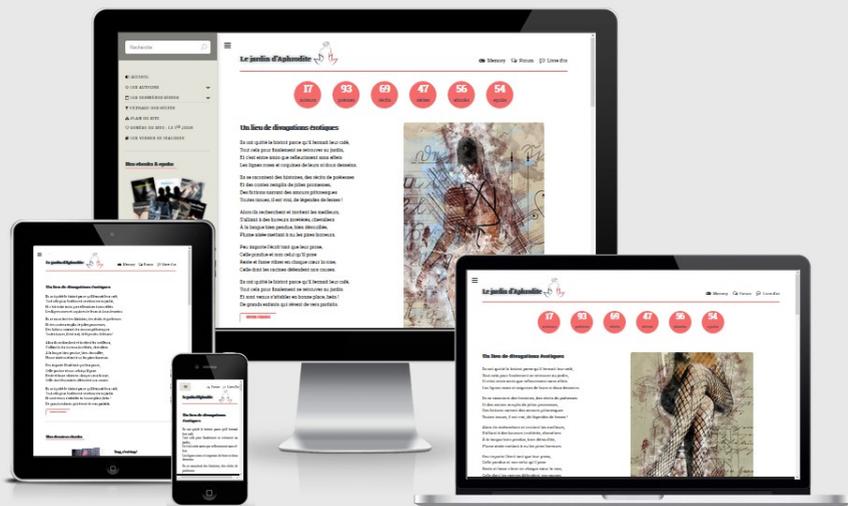
Avec l'aimable collaboration de mon esclave, Brodsky.

À qui, évidemment, je n'ai pas demandé l'autorisation.



## Le jardin d'Aphrodite

Que vous soyez en poste fixe ou nomade, *Le jardin d'Aphrodite* s'efforce de vous offrir la meilleure expérience de lecture sur un site qui s'adapte à votre écran.



Vous vous sentez l'âme d'un écrivain, l'envie d'écrire vous titille, vous souhaiteriez exposer l'un de vos textes ? Vous aimez recevoir et donner des conseils pour s'améliorer en écriture ? Rejoignez-nous !



## Zoom paradise

par **Mo**

(inédit)

*Mo n'aime pas écrire, mais il sait le faire. Mo est une erreur littéraire : il n'aurait jamais dû écrire ; il préfère regarder les femmes, boire, faire du sport. Il a écrit beaucoup de nouvelles et de romans ; il s'est même fait éditer, mais ça ne lui a pas plu de se faire baiser. Alors il a fait de l'auto-publication avec des pulps de quartier.*

*Le temps a passé, et il aime de moins en moins écrire mais de plus en plus boire, regarder les femmes, courir avec de la musique dans les oreilles. Comme c'est étrange... Enfin, n'empêche qu'il a le diable au bout de la plume ! Bonne chance, bonne lecture.*



L'ACTRICE était mauvaise. Bonne physiquement, mais son jeu absent.

Des cordes tombent dehors. L'ambiance est grise et poétique. Je veux me la taper : c'est pour ça que je suis là, que je perds mon temps. Le texte est simple, le scénario basique. C'est moi l'auteur, normal que je le trouve bon.

L'actrice est grimée pour la scène, installée sur le canapé ; ses yeux pétillent, rivés droit sur moi qui fais semblant d'ajuster l'objectif. Je me demande comment faire. Je ne supporte pas de filmer pour rien. Ça me fait mal au cœur de voir des acteurs bidons

qui se croient bons. Il faut les appeler « acteurs » tout de même, car c'est grâce à eux qu'on reconnaît les bons. Un comédien médiocre me fait le même effet que de croiser le Roumain qui fouille ses poubelles tous les soirs, apprêté, peigné, habité par une soif intense de vivre comme tout le monde. Y a rien à faire, ça passe pas.

Elle est d'origine hispanique ; une chevelure charbon, un regard de feu. Je l'ai pêchée sur *Book.fr*. Sa gestuelle n'est pas mauvaise, mais dès qu'elle se met à jouer, dès que je dis « Action ! » son âme la quitte tout bonnement et il ne reste qu'une jolie carcasse vide de toute vie.

— On fait une pose, je dis.

— OK. Tu veux boire quelque chose ? elle demande.

— Un truc corsé si tu as...

L'actrice revient avec un plateau. Rhum coca, et cocaïne.

— Fais comme chez toi, elle me dit.

Je sors de mon portefeuille un billet de dix euros que j'enroule jusqu'à en faire une paille. Je me penche sur le plateau et sniffe d'un coup sec. L'actrice me regarde d'un air satisfait. Elle se contente de plonger son doigt dans la poudre et d'en imprégner ses gencives, puis elle fait passer le tout avec son verre.

— Qu'est-ce que t'en penses, franchement ? Tu crois que j'aurai le rôle ?

— Il est trop tôt pour le dire...

— Tu sais, je me suis fait refaire le nez il y a un an. Et là je viens de me refaire les seins. J'ai encore mal, c'est tout bleu autour. J'ai encore la brassière...

Elle sort de sous son chemisier une bretelle épaisse et la fait claquer.

— Il était comment ton nez, avant ?

— Il avait du caractère ; c'est ce que ma mère me disait pour me consoler quand je rentrais de l'école en pleurs.

J'imagine à quoi pouvait ressembler un nez avec du caractère... en vain. Mon esprit suspicieux essaie de décoder le message caché

derrière l'aveu de ses opérations esthétiques. La coke me fait gamberger très vite. C'était un maigre sacrifice qu'elle offrait là ; elle n'était pas au courant. Certains donnent leur cul toute leur vie pour être sous la lumière, et tous les jours et plusieurs fois par jour. Et si elle savait à qui je fais allusion... les plus hautes têtes d'affiche, les plus primées, les plus du plus...

Quand je parle de cul, c'est pour moi l'équivalent de parler d'âme. Je ne vois pas de différence. Je plante ma paille à dix euros et sniffe de nouveau. « Dis-moi comment va ta rondelle, je te dirai qui tu es. » Un truc comme ça.

Pour être plus précis et plus correct avec le monde entier, disons que cette vision des choses concernait exclusivement les âmes qui s'étaient enrôlées dans le cinéma. L'amalgame était facile et je n'y échappais pas. On est tous des acteurs, après tout. À un niveau ou à un autre. Il y a forcément un auteur, un scénariste, caché sous chaque cervelle inconsciente de cette planète. Certains pensent que c'est le même auteur pour tous.

— Je peux te poser une question indiscreète ?

— Vas-y. Tu sniffes dans mon bol, on est intimes maintenant.

— Pourquoi tu veux devenir actrice ?

— Bon sang, si je le savais, je ne le voudrais plus.

— T'as bien une petite idée, non ?

— Oui, une vague impression. Mais elle me fait flipper. Comme un tas de saletés qui fait une bosse sous un beau tapis. Quand je m'interroge sur mon désir...

Elle s'interrompt, plonge son doigt dans le bol, se brosse les gencives et reprend :

— Quand j'essaie de comprendre pourquoi je veux être actrice, j'aperçois une main qui s'avance vers un coin du tapis pour le soulever... et je veux pas voir ce qu'il y en dessous.

Je vois très bien de quoi elle parle. Elle n'est pas si bête. Juste assez intelligente pour ne pas s'annihiler totalement. Moi, je suis allé jusqu'au bout. J'ai trempé ma main dans l'eau croupie d'une

baignoire et j'ai tiré la bonde. Je sais ce qui se cache en dessous. Une vieille tristesse toque à la porte de mon esprit. Une amie. Je ne la laisse pas entrer. Il ne faut pas, sinon elle dénature mon objectivité, mon efficacité. Puis je me dis « Pourquoi de l'objectivité, de l'efficacité ? Pourquoi ? Le but est atteint. Deux humains partagent un moment ensemble. Avec un peu de chance je vais la baiser. »

Une douce et lancinante émotion, prix à payer pour regarder sous le tapis. Parce que je connais ce qui ronge le cœur de chacun. Je m'y suis confronté. Sous les couches, de bonnes raisons, de puissants désirs, de saints besoins, d'importantes actions : je suis allé voir. Et je ne peux rien faire. Moi-même assujetti à ce vice de construction, j'ai beaucoup réfléchi. Où se cache la misère humaine ? Où les gens quémangent l'amour ? Il faut se trouver en première ligne afin de se goinfrer un maximum.

En passant devant un théâtre où un casting pour une télé-réalité se déroulait, j'ai eu la révélation. Des centaines d'êtres faisant la queue dans le froid, traités comme du bétail, se trémoussaient, riaient, pétillaient dans l'attente d'aller montrer leur cul à un groupe de personnes qui allaient décider de leur sort, de leur sourire et de leurs larmes...

On reprend la scène.

— OK, dit l'actrice.

Je fais semblant de filmer, donne des directives inutiles. Et l'actrice y croit et se donne à fond. Je tiens sa vie entre mes doigts. Je suis comme le pape au balcon se régaland de la foi des hommes. Je suis le Père Noël des enfants oubliés. Je suis la seconde chance. Le vivier est infini. J'ai fait bon sur un cambriolage facile et acheté du matos de professionnel. Pas besoin de talent, la technologie fait tout. Localiser les sites. Déposer des annonces. Pas un jour je ne suis seul. Mon téléphone sonne. Mes nuits sont courtes. Puis le rendu de ce que je filme n'est pas mauvais. Mais c'est du bonus, je m'en branle...

— Coupez !

— C'était comment ?

— Pas mal.

— Tu es sûr ? Tu n'as pas l'air satisfait. Sois franc, n'hésite pas. Dis-moi ce qui ne va pas.

J'adore quand les acteurs invoquent la franchise alors que c'est ce qu'ils ne veulent surtout pas entendre. J'ai joué la carte de la franchise une fois ou deux, et ça a failli finir en suicide. Le petit comédien, fils à papa, m'avait appelé au milieu de la nuit en me menaçant de se jeter par la fenêtre si je ne le prenais pas pour mon film. Film fantôme, bien entendu. Il n'y avait aucun projet en vérité.

— Tu pourrais y mettre plus de ferveur ? Plus de chaleur ?

Les pupilles de l'actrice roulent le temps de décoder.

— Mais la fille se fait plaquer ; comment faire pour y mettre de la chaleur ? Je pensais plutôt à de la froideur. En plus son mari la quitte pour sa mère. C'est atroce.

— Justement, si elle est chaude, ça fera un contre-pied. Les spectateurs ne s'y attendent pas ! Effet garanti.

— Je vois...

— Imaginons que le mari vienne dire à sa femme qu'il la quitte alors qu'elle est toute nue, sur le point de se masturber, parce que, justement, il ne la touche plus. Tu saisis le côté dramaturgique du personnage ? Elle est ouverte, nue, vulnérable en somme. Elle va se donner du plaisir pour garder vivant l'amour de son mari en elle, et lui, justement, vient pour la quitter... c'est poignant !

L'actrice m'écoute attentivement. Au centre de son cœur, tel un métronome, une aiguille va de gauche à droite. Je peux l'entendre. Passant du oui au non. C'est mon moment préféré.

Le tonnerre gronde dehors. Je voudrais filmer ça. L'esprit de l'actrice, à l'âge de six ans, dans un salon immense et sans bruit marche vers un tapis, la morve au nez. Elle attrape un coin et dévisage le regard qui l'observe faire, comme si elle attend des

instructions. La bosse au centre du tapis bouillonne, grogne comme une bête des sables mouvants, effrayée par la menace de l'enfant.

— Alors ?

L'enfant lâche le bout de tapis, se torche à l'aide du revers de sa manche et, comme à la recherche d'une voix qui l'appelle, elle quitte le champ de la caméra.

— Je vais me déshabiller dans la salle de bain. Je reviens...



# Le modèle

par **Nathan Kari**

(inédit)

*De formation initiale scientifique, il s'est tourné par la suite vers des études artistiques plus en accord avec ses premières aspirations. Ce qu'il aime avec les bonnes histoires de « cul », c'est qu'on vient pour le sexe mais qu'on découvre plein d'autres sujets passionnants. L'érotisme se marie facilement avec n'importe quel autre genre littéraire. Cela tombe bien, lui qui adore raconter un tas d'histoires depuis gamin. Il aime particulièrement faire subir diverses épreuves tordues à ses personnages.*

*Ses centres d'intérêts sont multiples. Ils peuvent aller de la biologie, ou des maths, à l'histoire en passant par la peinture ou encore les chats (auxquels il voue un culte), avec un peu de rock ou de musique classique en fond sonore. Par contre, il semble allergique à tout ce qui touche le sport (surtout le football).*



LE moment est venu. C'est bien la porte qu'on m'avait indiquée. Mon cœur bat la chamade au moment de l'ouvrir. J'entre discrètement dans la salle de classe ; quelques regards se tournent vers moi. Je souris, intimidée. Le professeur ne m'a pas encore vue ; il est en pleine explication. Il indique aux étudiants comment la séance va se dérouler. J'écoute attentivement puisque je suis aussi concernée. L'homme se tourne enfin vers moi.

— Notre modèle est arrivé ; nous allons pouvoir commencer. Veuillez accueillir Claire.

— Bonjour, Claire ! salue l'ensemble des étudiants.

Je fais un petit signe de main et souris nerveusement.

Le professeur, monsieur Kasu, s'approche de moi et me réexplique doucement comment le cours va se passer. Plutôt grand, athlétique, avec un petit air asiatique, il ne manque pas de charme.

— Nous allons commencer par des poses courtes de quelques minutes pour s'échauffer. Nous en ferons de plus longues par la suite. Pas plus de trente minutes, ne vous inquiétez pas. Je n'ai pas oublié que c'est votre première fois. Cela vous va-t-il ?

— Oui...

— Très bien. Vous pouvez vous déshabillez maintenant. Tout va bien se passer, je vous le garantis.

Sa voix est autoritaire mais douce, si bien qu'il a réussi à me rassurer. Je retire un à un mes vêtements dans mon coin tandis que les étudiants m'ignorent pour la plupart. Ils sont en train de faire leurs derniers préparatifs. Me voilà nue. Je fais quelques étirements, puis monsieur Kasu m'aide à monter sur une scénette disposée au centre d'un cercle formé par les chevalets des étudiants.

— Nous allons pouvoir y aller. Rappelez-vous : ce sont des poses courtes ; je ne vous demande pas un dessin détaillé. Il vous faut capter l'essence de la pose. En quelques traits, vous devez être capables de la faire comprendre. Trouvez les lignes directionnelles, construisez votre dessin, et n'hésitez pas à prendre souvent du recul. Je ne veux voir aucun d'entre vous assis sur un tabouret. Allez-y, Claire.

Et c'est parti ! Je prends la première pose, debout, classique. Quelques minutes plus tard, je change. Kasu m'indique de croiser les jambes et de passer une main dans le dos. À la suivante, je dois me déhancher, et les poses continuent à varier ainsi ; debout, assise, allongée.

Tous les regards sont posés sur moi. C'est une drôle sensation. Je suis nue devant une vingtaine de personnes que je ne connais pas, et tout le monde a l'air de trouver ça normal. Ils sont là, en train de me dessiner sur leur feuille. Au fur et à mesure des changements de position, j'en profite pour observer les étudiants. Cette fille, une jolie blonde, semble plutôt sûre d'elle. Son voisin, en revanche, semble paniquer et gomme frénétiquement sur sa feuille. Une autre fille paraît très appliquée et méthodique tandis que sa voisine tient son crayon du bout des doigts et se laisse aller en d'amples gestes. Un autre élève tape un texto sur son téléphone en vérifiant ne pas être grillé par le prof. Kasu, quant à lui, est en train de faire le tour de ses élèves et leur donne des conseils.

— Tes proportions sont fausses. Corrige-les... Pense à vérifier tes aplombs... N'oublie pas les vides : ils sont aussi une indication... Ne néglige pas de prendre du recul, et compare le modèle à ton dessin : tu verras mieux tes erreurs... Rectifie tes pentes, elles sont fausses, l'entends-je dans mon dos.

Mes yeux se posent sur un autre élève. Il semble plus jeune que ses camarades. Il m'observe intensément sans bouger. À quoi est-il en train de penser ? Quelle partie de mon corps est-il en train de fixer ? Mes seins ? Vu la direction de son regard, j'en ai bien l'impression. Il se rend soudain compte qu'il est lui aussi épié et rougit avant de retourner à son dessin. Oui, il semblait vraiment en train de me mater ; je souris fièrement. Je me sens belle.

Tous ces regards posés sur moi me donnent une sensation agréable. Une douce chaleur se répand sous ma peau. Je me sens plus détendue qu'au début, plus gracieuse. J'enchaîne des poses plus inspirées. Je me laisse aller. Le prof n'a plus besoin de me donner des indications. Je ne m'attendais pas à prendre autant de plaisir à m'exposer ainsi devant tout ce monde.

— Bon, il est temps de faire une pause, déclare Kasu. Retour dans un quart d'heure.

Quoi ? Nous avons déjà atteint la moitié de la séance ? Je n'ai pas vu le temps passer. Les étudiants se ruent à l'extérieur de la salle. Plusieurs ont déjà la clope à la main. D'autres sont restés là à discuter ou à regarder le boulot de leurs camarades. Je descends tranquillement de la scénette et enfile un peignoir en soie. La finesse du tissu est comme une caresse sur ma peau. Curieuse, je fais le tour des dessins. Certains sont plutôt ratés, mais globalement je suis assez impressionnée par le niveau des élèves. On reconnaît bien les différentes poses, et les proportions semblent correctes. Je serais incapable de faire aussi bien.

Je reste soudain ébahie devant l'un des travaux. C'est magnifique ! Quelques coups de crayon, simples et bien placés, suffisent à me permettre de me reconnaître. Même mon visage est facilement identifiable malgré les quelques traits qui le dessinent.

— Vous aimez ? me lance soudain une voix masculine.

Je me tourne vers l'étudiant : un jeune homme assez grand et plutôt bien bâti. Le visage ovale, sa coupe blonde, sa façon de regarder et son petit sourire en coin lui donnent une allure de bad boy beau gosse.

— Oui, c'est sublime ! Les lignes sont très gracieuses.

— Merci, sourit-il. Mais il faut avouer que c'est plus facile de faire un très beau dessin avec un très beau modèle.

— Merci, rougis-je, prise au dépourvu.

— C'est vrai, enchérit-il. Nous avons de la chance de vous avoir avec nous aujourd'hui. Vos poses sont très inspirantes. Servez-vous de modèle depuis longtemps ?

— C'est la première fois.

— C'est vrai ? Félicitations, alors ; vous êtes très professionnelle. Vous bougez à peine et savez varier vos poses. C'est un véritable plaisir de vous dessiner.

— Je confirme, ajoute un de ses collègues qui vient se mêler à la conversation, un brun aux allures méditerranéennes. Rares sont les modèles aussi appliqués... et magnifiques.

— Sinon, vous dessinez quoi d'autre dans cette école, à part des gens nus ? demandé-je pour changer de conversation, trop gênée par cette drague à peine cachée.

— Oh, c'est très académique pour le moment : dessin d'objets, dessin de plâtres, étude documentaire et autres. Mais personnellement, je peins pas mal en dehors de l'école. J'ai réalisé pas mal de toiles.

— Quel genre de toiles ?

— Des paysages, des portraits, des nus, des peintures plus abstraites. Je ne me contente pas d'un seul style ; j'aime expérimenter.

— Je serais curieuse de voir ça.

— Oh, si vous voulez, j'ai quelques travaux en cours dans ma pochette ; je pourrais vous les montrer.

— Euh, oui ; pourquoi pas ?

Il sort alors un portrait de sa pochette : une adolescente blonde avec une bouille trop mignonne. C'est dingue : le regard est très expressif, et la peinture est d'un réalisme... On dirait une photo.

— C'est ma petite sœur, explique-t-il. Elle va avoir quatorze ans. Je vais lui offrir pour son anniversaire.

— C'est magnifique ! Elle a l'air adorable.

— Elle l'est, confirme-t-il en rangeant sa peinture.

Prêt à sortir une seconde toile, il est stoppé par le retour de Kasu qui indique la fin de la pause. Les élèves reviennent et se réinstallent à leur place.

— Je vous montrerai le reste tout à l'heure si vous voulez, me lance l'étudiant.

— OK. Ce sera avec plaisir, lui souris-je avant de me déshabiller et de retourner sur la scénette.

— Bon, nous allons maintenant enchaîner trois poses d'une demi-heure chacune. La première sera une pose assise.

On me fournit un tabouret sur lequel je m'assois. Je suis tournée vers le garçon que j'ai surpris en train de me mater tout à l'heure. Je lui souris ; il rougit une nouvelle fois. Il doit être timide. J'ai

les jambes légèrement écartées, mais Kasu me fait poser ma main pour cacher l'essentiel. Tant pis pour notre jeune timide.

Je repense aux deux autres jeunes de tout à l'heure ; je ne m'attendais pas à me faire draguer. Je dois être plus vieille qu'eux. Pas de beaucoup, certes, mais plus vieille quand même. Même si je me suis sentie gênée sur le moment, je dois avouer qu'après coup c'est plutôt flatteur. Je me sens encore plus désirable grâce à eux.

— On va changer de pose, Claire, m'indique Kasu. Celle-là sera debout.

Il me tend alors une barre métallique verticale sur laquelle je dois m'appuyer le temps de la pose. Je suis tournée en direction de l'élève beau gosse. Son regard est envoûtant. Il semble fasciné. Il m'observe dans les moindres détails, me scrute jusqu'au plus profond de mon être. J'ai l'impression de ne pas pouvoir me cacher : il lit en moi comme dans un livre ouvert. C'est une sensation très étrange, très agréable. Je me sens vulnérable, et curieusement, j'aime ça. Sans m'en rendre compte, je crois bomber un peu plus la poitrine. Je suis tellement imprégnée par son regard que j'en oublie presque le reste de la classe.

— N'oubliez pas l'anatomie, reprend Kasu. Observez comment ses muscles se tendent sous la peau de sa cuisse. Pensez à ceux qui lui dessinent les courbes de ses fesses.

Je ne vois pas le prof mais je vois son ombre. Il fait des signes de mains pour montrer mes muscles à ses élèves. Sa main ne doit être qu'à quelques centimètres de mon derrière. Il a mon cul en gros plan, peut-être même une vision sur mon sexe. Voit-il que mes lèvres intimes commencent à être légèrement humides ?

La fatigue commence à se faire sentir. J'ai mal aux muscles. J'ai mal au dos. Mon visage se crispe sous la douleur. Le blond bad boy le remarque et m'envoie un sourire d'encouragement. Il m'indique d'un signe de main que la pose est bientôt finie. J'essaie de me concentrer. « *Ne plus penser à la douleur, juste à tous ces regards*

*posés sur moi, sur mon corps nu, offert, à ceux qui prennent du plaisir à m'examiner sans aucune entrave et me dessiner. »*

La pose se termine enfin et on enchaîne sur la dernière, une nouvelle assise. Kasu tient à me ménager, on dirait. Me voilà tournée dans une nouvelle direction. Je fais face à de nouvelles têtes et les observe les unes derrière les autres, surtout celles des mecs. À combien d'entre eux plais-je ? Combien prennent du plaisir à me dessiner, à tenter de coucher ma beauté sur le papier ? Peut-être est-ce le cas aussi de certaines filles. Qu'ils en profitent bien ! Je suis là pour ça. Enfin, à la base, pas vraiment. Je voulais juste me faire un peu d'argent, mais je me rends compte que je prends réellement du plaisir à m'exhiber devant des inconnus. Peut-être au fond ai-je toujours eu envie de me montrer et que c'est ce désir, caché au plus profond de moi, qui m'a conduite ici. Une chose est sûre, c'est qu'à l'avenir je n'hésiterai pas à retenter l'expérience.

— Et voilà, c'est fini ! indique Kasu. Merci, Claire, pour ta participation. Maintenant, c'est l'heure du rangement. Je ne veux rien voir traîner dans la salle. Je veux voir vos chevalets bien rangés. Bref, tout doit être nickel. Je vous fais confiance. On se retrouve la prochaine fois.

Je descends de la scénette avant qu'un étudiant la débarrasse et renfile mon peignoir en soie. Kasu s'approche de moi et me demande mes impressions pour cette première séance. Je le rassure, lui disant que tout s'est bien passé pour moi et le prie de ne pas hésiter à me recontacter pour un prochain cours. Il en est ravi puis me souhaite un au-revoir avant de quitter les lieux. Il a l'air pressé ; apparemment, un rendez-vous l'attend. Pas mal d'étudiants ont déjà disparu, laissant le soin au peu qu'il reste de finir le rangement. Je me souviens que le blond beau gosse avait d'autres peintures à me montrer. Je devrais peut-être me rhabiller avant ? Non, rien ne presse. Je m'avance vers lui, la soie caressant ma peau. J'ai laissé les pans de mon peignoir pas complètement fermés, peut-être

intentionnellement. De toute façon, qu'est-ce que ça change ? Il vient de me voir nue pendant plusieurs heures.

Le temps qu'il finisse de ranger quelques affaires, j'observe ses derniers dessins. Je suis encore plus impressionnée que tout à l'heure. J'ai l'impression d'être encore plus belle qu'en réalité. Pourtant, pas de doute, c'est bien moi sur les dessins.

— Je vous les offre si vous voulez, Claire.

— Merci, c'est gentil.

L'entendre prononcer mon nom me provoque un frisson le long de la colonne vertébrale.

— Voulez-vous toujours voir le reste de mes peintures ?

— Avec plaisir, lui souris-je.

Tandis qu'il sort ses peintures de sa pochette, les derniers étudiants sont presque tous partis. Il ne reste plus que son ami de tout à l'heure et le jeune timide qui s'approche discrètement.

La première qu'il me montre est une peinture abstraite. Ce genre ne me parle pas vraiment, même si je trouve les couleurs et les formes bien choisies. Il enchaîne sur deux peintures représentant une jeune femme nue dans des positions plus qu'équivoques.

— C'est ma copine, explique-t-il. Elle m'a fait l'honneur de poser pour moi.

— Eh ben dis donc, c'est plutôt osé comme positions !

— Oui, ça l'est, mais c'est la seule façon de capter sa véritable beauté.

— Sa véritable beauté ?

— Selon moi, une femme n'est jamais aussi magnifique qu'à ces moments si intimes qu'elle accorde à quelques rares élus. C'est là qu'elle se montre véritablement, qu'elle atteint une beauté d'une pureté saisissante.

— En tout cas, votre copine est très belle !

— Pas autant que vous, Claire.

— Moi ? Vous rigolez ! ris-je nerveusement. Elle ressemble à un mannequin. Elle a un corps parfait. Moi, j'ai encore des kilos en

trop, hérités de ma grossesse, à éliminer. Comment pouvez-vous me trouver plus belle qu'elle ?

— Vous avez des yeux magnifiques et pétillants, un sourire captivant ; et votre corps... votre corps porte les traces de votre histoire, de votre vécu. Il est bien plus intéressant qu'un corps lisse et sans défauts qui ne raconte rien. Vous avez perpétué le miracle de la vie ; qu'y a-t-il de plus magnifique ?

— Vous avez eu un enfant ? demande le méditerranéen.

— Oui, une petite fille. Elle a six mois. Là, elle est chez mes parents. Ils s'en occupent quand j'ai quelque chose à faire.

— Et son père, où est-il ? continue-t-il.

— Je ne sais pas : il joue à cache-cache depuis qu'il a appris que j'étais enceinte.

— J'en suis désolé, Claire.

— Bah, on s'y fait et on l'accepte. C'est un gros connard. Je ne veux plus jamais le revoir.

— Claire, reprend le bad boy, accepteriez-vous de nous faire l'honneur d'effectuer encore quelques poses pour nous ?

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, hésité-je. Il vaudrait mieux que je rentre.

— S'il vous plaît... insiste-t-il. Rares sont les modèles aussi envoûtants que vous. Vous êtes une muse des plus éblouissantes.

— S'il vous plaît, continue le timide, vous êtes si belle ! Cela serait un réel plaisir de vous dessiner encore.

Ils sont tous les trois là en train de m'implorer de leurs yeux. Je me sens si désirable, si belle avec eux... Ça fait longtemps que cela ne m'était pas arrivé. J'avais beaucoup perdu d'estime de moi depuis que mon ex s'est tiré au loin. Je me sens bien ici ; je n'ai pas envie de retourner tout de suite chez moi, retrouver mes problèmes quotidiens et me sentir abandonnée. Bien sûr, j'ai hâte de revoir ma fille, mais je sais qu'elle est en de bonnes mains. Là, je me sens exceptionnelle et libre. Tous leurs compliments ont réveillé en moi mon goût et ma soif de plaire. Et puis, au pire, qu'est-ce que

je risque ? Je suis dans une école d'art... Je sors finalement mon téléphone de mon sac à main et compose le numéro de ma mère.

— Allô, maman, oui c'est moi. J'appelais pour te prévenir qu'ils ont eu un problème à l'école pour leur cours du soir. Leur modèle a annulé au dernier moment ; du coup, ils m'ont demandé si je pouvais le remplacer. Je ne rentrerai donc pas tout de suite. À ce soir.

Tandis que j'explique cela à ma mère, je défais ma ceinture et me débarrasse de mon peignoir. Les trois garçons ont l'air ravi. Une douce chaleur me chauffe le ventre. Je me sens nerveuse. Je n'aurais peut-être pas dû accepter... Trop tard : ce qui est fait est fait ! Je raccroche, puis les garçons installent une couverture et quelques coussins au centre de la salle. Ils se munissent de crayons et de carnets de croquis pour finir par s'asseoir sur des tabourets placés proches de moi.

Je m'installe sur la couverture. Le blond me dit de choisir mes poses, de changer quand j'en ai envie, et surtout de me laisser aller. Je commence par une pose allongée plutôt sage pour le moment. J'enchaîne sur plusieurs poses assises avant de m'allonger de nouveau, de m'étirer de tout mon long.

Les garçons gribouillent et me dévorent des yeux. Assis sur les grands tabourets, ils me dominent. Leurs regards sur moi sont bien moins sages que lors du cours. C'est vrai que, contrairement à tout à l'heure où c'était dans un cadre scolaire, là, je pose rien que pour eux. Ce nouveau cadre a fait aussi grimper mon état d'excitation. J'aime l'effet que je leur procure. J'aimerais bien me lâcher plus, les provoquer, mais je dois avouer que j'ai peur et que je n'ose pas aller trop loin.

C'est une nouvelle fois le beau gosse qui va me pousser à faire un pas de plus. Il quitte son siège pour s'approcher de moi, puis d'un « Puis-je ? » il s'autorise sans même attendre de réponse à poser ses mains sur mes cuisses et à les écarter un peu plus. Je le laisse faire sans réagir. Ce bref contact m'a électrisée, et j'ai

rêvé d'un peu plus. Les garçons continuent leurs œuvres. Ils ont désormais une belle vue sur mon intimité. Discernent-ils la cyprine qui humidifie mes lèvres intimes ? Honte et plaisir se mélangent en moi.

À chaque nouveau changement de position, c'est désormais le blond qui me guide. À chaque fois, le contact de ses mains se fait plus pressant, plus long, plus proche de mon intimité. Les poses qu'il me choisit sont de plus en plus osées et mettent à tour de rôle mon sexe, mes seins ou mon derrière en valeur. Me voilà à quatre pattes, le cul tendu. Je les fixe d'un regard provocant. Plus de doute : ils sont tous les trois raides dans leur pantalon. Le beau gosse se lève une nouvelle fois et m'allonge de tout mon long en me caressant doucement la cuisse. Comme précédemment, je le laisse faire.

— Vous êtes vraiment magnifique, Claire. Vous nous avez offert un total abandon de vous-même comme nous le souhaitions. Félicitations !

— Merci.

— Voudriez-vous partager maintenant avec nous un éphémère moment de pure extase ?

— Faites ce que vous voulez de moi... soupirez-je.

Il se penche sur moi et sa bouche se colle à la mienne. Ma langue accueille la sienne avec plaisir. Sa main atteint ma vulve qui n'attendait que ce contact depuis un long moment. Ses doigts jouent avec mes lèvres intimes et mon clitoris, puis il dépose de petits baisers sur mes seins gonflés de désir. Ses lèvres atteignent ensuite mon ventre et finissent par m'embrasser le sexe. Je manque de défaillir. Je sens sa langue me lécher et s'insinuer en moi. Les deux autres types se sont enfin approchés à leur tour, m'embrassent la bouche et les seins tout en honorant mon corps de dizaines de caresses. Tous ces contacts me font tourner la tête. J'ai l'impression qu'ils sont des centaines à s'occuper de moi. Une main me palpe un

sein, une langue m'agace un téton, une autre me lape le sexe tandis qu'un doigt caresse le pourtour de mon anus. C'est merveilleux !

J'ai l'impression d'être en train de rêver. Cette situation semble si irréaliste... J'ai du mal à réaliser ce qui est en train de m'arriver. Trois jeunes hommes sont en train de me donner du plaisir. C'est incroyable ! Et pourtant, quelque part en moi, je souhaitais que ce soit ce qui arrive quand j'ai accepté de poser pour eux.

Je vois le visage du jeune timide à proximité. Je l'attire à moi pour l'embrasser. Nos langues s'emmêlent en un ballet sensuel. Ma main parcourt son corps à la recherche d'un sexe à saisir. J'atteins son entrejambe. D'un geste hâtif, je libère la précieuse chair de sa prison de tissu. Ma bouche s'empare avidement de ce gland. C'est dingue que personne ne me l'ait encore mis dans la bouche ! Je déguste ce sexe au goût musqué avec un plaisir intense. Je le sens palpiter sous ma langue. Son propriétaire semble adorer mon traitement. Il s'agite, ne tient pas en place. Je sens qu'il ne sera pas long à venir. Il le comprend aussi et tente de se retirer mais je veux boire son précieux nectar, alors je le retiens. Il se répand dans ma bouche en poussant un râle puissant. Ce n'est qu'après la dernière goutte avalée que je le libère.

Le beau gosse est toujours en train de me lécher la chatte, et il le fait admirablement bien. Le plaisir grimpe de plus en plus haut en moi et je ne retiens plus mes gémissements. Mon corps ondule en même temps que les vagues de plaisir me bercent. Ses doigts jouent aussi avec mon sexe et mon anus dans lequel il en a enfoncé deux. Cela faisait une éternité que l'on ne s'était pas occupé de moi ainsi. Comment ai-je pu si longtemps m'en passer ? Le plaisir atteint maintenant des sommets et m'emporte au loin. Je jouis violemment.

Mais, pour mon plus grand bonheur, les garçons sont loin d'en avoir fini avec moi. Le beau gosse abandonne son cunnilingus pour venir m'honorer de sa hampe. Me sentir remplie me comble de joie. Son collègue est toujours en train de rendre hommage à mon

corps avec sa bouche et ses mains. Je m'aperçois que le timide a disparu. Je le cherche des yeux et le retrouve assis sur un tabouret en train d'immortaliser la scène sur papier. *« Curieux, ces artistes ! Même dans des moments comme ça ils ne peuvent pas s'empêcher de dessiner. »*

— Puis-je vous prendre par derrière ? me susurre le beau gosse.

— Tout ce que vous voulez, lui rappelé-je.

Il me retourne alors sur le ventre. Son collègue vient s'asseoir devant moi et me présente son sexe long et fin. Le beau gosse fait pression sur mon anus et y enfonce son gland. L'intrusion me coupe la respiration mais je me reprends vite. J'attends de m'habituer à cette présence avant de m'occuper de son ami qui attend impatiemment. Le blond commence à s'agiter en moi et caresse le galbe de mes fesses. J'adore cette sensation où diverses nuances de plaisir et de douleur se mélangent en une délicieuse teinte.

Il est temps de s'occuper de cette verge qui pointe devant mon nez. J'ai envie de prendre mon temps pour la déguster. Je commence par tracer quelques courbes avec ma langue le long de sa tige, esquissant le futur plaisir que je lui réserve. Je continue par quelques baisers plus appuyés puis embouche le bout de son gland que j'agace avec la pointe de ma langue. Enfin j'avale allègrement sa hampe. L'étudiant semble apprécier le tableau que je lui peins.

Une bite dans le cul, une autre dans la bouche, je me sens comblée. Je veux les remercier comme il se doit de m'avoir fait redécouvrir le plaisir d'être désirée et de me sentir belle. Ils ont redonné un peu de couleur à mon existence trop terne. Je me sens de nouveau femme alors que ces derniers mois je n'étais plus qu'une mère. Même si cette scène est éphémère, je sais que le souvenir que j'en garderai ne s'estompera jamais. C'est une expérience qui restera profondément gravée en moi. J'ai le désir d'en faire l'ébauche d'une vie plus voluptueuse.

L'étudiant assis devant moi m'indique qu'il souhaite tremper son pinceau dans mon vagin. Il s'allonge alors sur la couverture et je viens m'empaler sur lui tandis que le beau gosse reprend place dans mon fondement. Me voilà prise des deux côtés. Les deux jeunes hommes me baisent maintenant vigoureusement. Je sens le grand final arriver, et le ton de ce final sera torride ! La fougue de mes amants me colore la peau d'un camaïeu de rouges. J'ai l'impression de sentir mon sang bouillir. Le timide est toujours assis sur son tabouret, le crayon dans une main, le sexe dans l'autre. Je ne sais pas pourquoi il n'a pas souhaité aller plus loin avec moi ; peut-être préfère-t-il admirer plutôt que participer ? Peu importe ; deux amants pour moi toute seule, c'est déjà bien suffisant. Ardemment limée par les deux côtés, le plaisir est désormais trop fort et j'atteins l'extase. Tout mon corps se met à trembler violemment et je lâche un râle. Je sens alors mes soupirants éjaculer en moi.



# La dernière semence

par **Pierheim**

(inédit)

*Je ne suis pas de cette cité bavaroise  
Où coule, sans doute, la cervoise,  
Ni ce grand cru de vin de Bordeaux  
Avec l'appellation d'un éponyme château.*

*Parfois détourneur de tubes,  
Souvent il faut que je perturbe  
Avec les mots, parfois jongleur,  
Et surtout piètre rimailleur.*

*Mes lointaines origines celtiques  
M'emportent dans un monde magique  
Où les forêts et les landes  
Sont terres de vieilles légendes.*

*Ma plume virevolte au gré du vent,  
Un peu salée les jours de gros temps.  
Souvenirs d'un homme de la mer  
Qui un jour revint à terre.*

*Je suis simplement Pierheim ;  
Personne ne sait qui j'aime,  
Mais beaucoup apprécient mon humour  
Et les sourires que j'offre chaque jour.*



EN cette fin de matinée du mois de février, sous un ciel gris qui s'était certainement mis au diapason de la tristesse de l'instant, je marchais lentement derrière le corbillard, vêtue d'un grand ciré noir, avec quelques proches qui accompagnaient le défunt jusqu'à sa dernière demeure.

Pendant le trajet jusqu'au cimetière, les images de mes échanges avec Monsieur Jean me revenaient en mémoire.

★

Cet homme âgé passait régulièrement dans le magasin où je n'étais qu'une simple employée. Un jour il m'avait dit, d'un air malicieux, que je lui souriais avec les yeux. Cette phrase sibylline avait aiguisé ma curiosité car je ne savais pas du tout que cela pouvait exister et qu'il m'était possible d'adresser un sourire à une personne de cette manière. J'avais donc fait quelques recherches sur ce sujet dans des revues spécialisées et me regardais très souvent dans une glace pour étudier l'expression de mon regard.

Décidément, Monsieur Jean avait l'œil : il avait bien remarqué que mon visage était le reflet de mes émotions ; et c'était vrai que souvent, dès que je l'apercevais, j'éprouvais un certain émoi, une sorte de je-ne-sais-quoi mêlé à la honte qu'il se rende compte que mon trouble n'était pas qu'émotionnel.

Plusieurs mois d'échanges spirituels s'étaient ainsi écoulés. On était devenus de bons amis, partageant de temps à autre un café ou de petits restaurants tout en échangeant sur les choses de la vie, cherchant parfois un peu de réconfort après les sempiternelles disputes que j'avais avec mon compagnon car je ne lui donnais pas d'héritier.

Peu à peu, Monsieur Jean prenait une place grandissante dans mon cœur, à tel point que, lorsque pendant plusieurs jours je ne le voyais pas, je me posais, angoissée, mille questions. Par contre, dès qu'il apparaissait dans la boutique, j'éprouvais une sorte de

bien-être. Ressentait-il la même chose ? J'avais envie de le connaître davantage.

Un jour, il m'indiqua où il résidait et me dit que si je souhaitais venir le voir de temps en temps, il serait évidemment très heureux de me montrer comment il vivait. Naturellement, je ne me fis pas prier, et quelque temps après, profitant d'un après-midi de repos, je frappai à la porte d'une petite maison située à la campagne à proximité d'un hameau. Il m'accueillit avec joie, un peu ému aussi de voir qu'une jeune femme puisse venir perdre son temps chez un vieil ours solitaire.

C'était une belle journée de fin d'été. Il me fit faire le tour du propriétaire de sa modeste demeure : un séjour, deux chambres, une cuisine qui fleurait bons les petits plats mijotés, et une dernière pièce, sorte de bureau où s'entassaient pêle-mêle des revues, des objets d'arts africains et d'autres contrées qui m'étaient inconnues.

Je pus admirer dans un rayonnage une jolie collection de vinyles ; quelques classiques, mais aussi de nombreux titres de « Monsieur Eddy », comme il l'appelait. J'appris par la suite qu'il était un incondicional de ce chanteur qui avait bercé une partie de sa jeunesse.

Il faisait vraiment beau ce jour-là, et nous avons passé une bonne partie de l'après-midi à parler sur la terrasse. Monsieur Jean était beaucoup plus disert que d'ordinaire et se livrait plus facilement. En fin de journée, alors que le soleil déclinait, il me fit visiter son potager et m'offrit, avant de repartir, un grand panier de légumes tout frais cueillis. Avec un sourire malicieux, il y ajouta quelques cucurbitacées aux formes suggestives. Je le quittai émoustillée comme une gamine et, sur le chemin du retour, je fis une petite halte dans un coin ombragé pour apaiser mon émoi et retrouver une attitude un peu plus digne.

C'était vite devenu une habitude : dès que j'avais un peu de temps libre, j'allais rendre une petite visite à Monsieur Jean qui m'accueillait toujours avec plaisir et ne manquait jamais de trouver quelque chose à me faire découvrir.

C'est ainsi qu'il me fit connaître, grâce à des enregistrements qu'il conservait précieusement, « La dernière séance », une émission de télévision présentée par « Monsieur Eddy », datant des années quatre-vingts. Je ne connaissais pas cette ambiance des petits cinémas de quartier, ni cette atmosphère d'une autre époque, que j'avais du mal à imaginer, bien loin de l'actuelle diffusion des complexes cinématographiques qui fleurissent un peu partout à la périphérie des villes. Il y avait un certain rituel dans la projection, avec pour commencer un dessin animé, puis les actualités. Ensuite il y avait un entracte avec une ouvreuse en tenue d'époque qui parcourait les travées de la salle en proposant aux spectateurs des esquimaux, caramels et autres friandises.

Trouvant un certain charme à ces vêtements, je me suis mise à rechercher des robes, jupes, chemisiers, chaussures et accessoires qui me permettraient d'être davantage dans cette ambiance. Pour l'étonner, je décidai de lui rendre visite ainsi vêtue. Quand il me vit, il me félicita pour le choix de ma tenue et me taquina gentiment en m'appelant « La fille aux yeux menthe à l'eau », nouvelle groupie de « Monsieur Eddy ».

Avec les mauvais jours, il me faisait écouter sa collection de disques devant un bon feu de cheminée. C'est ainsi que je découvris l'étendue de la carrière de Claude Moine, plus connu sous son nom américanisé. Il m'arrivait même parfois, lorsque j'étais seule, de fredonner des chansons de « Monsieur Eddy », ce qui inmanquablement ramenait mes pensées vers Monsieur Jean.

J'avais remarqué, lors de ma première visite, une sorte d'objet phallique, finement sculpté, dressé sur un socle tel un menhir, ornant la tablette de la cheminée. Naturellement, je n'avais pas osé

le questionner sur ce qu'il pouvait bien faire avec une si étrange décoration, ni quelle était son origine.

Parfois, il lui arrivait de me parler de ses séjours passés au bout du monde, de la chaleur des nuits africaines et sud-américaines, de ses rencontres avec d'autres civilisations. C'est ainsi que j'eus l'explication sur l'objet de la cheminée qui m'intriguait tant : il s'agissait tout simplement d'une dent de cachalot qu'un commandant de chalutier russe lui avait offert en remerciement d'un salutaire remorquage jusqu'à Valparaiso. Troublée, j'avais enfin pu l'avoir entre mes mains et l'examiner sous tous les angles, découvrant la finesse des traits de dessin et des fines ciselures réalisées avec beaucoup de minutie<sup>6</sup>.

★

Vers la fin du mois de janvier, je rendis visite à Monsieur Jean. Il semblait heureux de me voir mais me paraissait plus soucieux que d'ordinaire ; je ne lisais pas sur son visage cette naturelle gaîté. Je le questionnai et il finit par me dire :

— Mes dernières analyses ne sont vraiment pas fameuses ; je pense que la fin est assez proche. Il faut bien se faire une raison : je ne serai pas éternel.

J'étais sous le choc et ne pus retenir une larme, mais il s'empressa de me consoler et de me murmurer doucement :

— Tu sais, presque un demi-siècle nous sépare, mais il y a longtemps que je te désire, Émilie. Je ne voulais pas briser ton ménage ; c'est pour cela que je me suis abstenu de toute avance à ton égard. Maintenant, cela n'a plus d'importance. Alors, avant de partir, je voudrais juste une fois te faire l'amour, emporter un dernier souvenir...

Surprise par sa déclaration, dans un souffle je lui répondis :

---

6. NDLR : le lecteur trouvera facilement des documents sur les dents de cachalot sculptées et pourra laisser libre cours à son imagination...

— Moi aussi je te désire, Jean ; si tu savais dans quel état je suis lorsque je pars de chez toi...

Nous sommes montés dans la petite chambre bleue qui fleurait bon la lavande. Je me suis roulée sur l'édredon moelleux, laissant ses mains ridées courir sur ma peau, électrisant mon corps. Je participais activement à cette sarabande, étonnée par l'imposante vigueur du septuagénaire. Je ruisselais, et sans faiblir je le sentais passer d'un orifice à l'autre, m'arrachant des petits cris de plaisir. Le temps semblait s'être arrêté. Je ne pensais plus à rien. Sa cavalcade dura un long moment avant que, secoué de spasmes annonciateurs du plaisir, il ne s'épanche dans ma chair.

Il lui fallut un peu de temps pour reprendre son souffle ; moi, j'avais du mal à aligner deux pensées cohérentes, et c'est dans une sorte de brouillard qu'il m'offrit, avant que je m'en aille, sa précieuse dent de cachalot en me disant que j'aurais au moins une dent contre lui.

★

Dans le courant du mois de février, je profitais de mon jour de repos pour aller voir Monsieur Jean chez lui, car je n'avais plus de nouvelles depuis ce fol après-midi où je m'étais lascivement abandonnée à ses caresses. Voyant les volets clos et ne trouvant personne, je me rendis jusqu'au village. À l'entrée du bourg, je rencontrai une vieille femme qui poussait une brouette. Je m'arrêtai pour lui demander si elle savait où se trouvait Monsieur Jean.

Elle me répondit en se signant :

— Il est l'hôpital de Karaez depuis au moins trois jours. Ma Doué, benniget ! Pour sûr que l'Ankou viendra le chercher avant la prochaine pleine lune, dame oui !

Je repartis donc vers Carhaix. À l'hôpital, on m'indiqua la chambre de Monsieur Jean. Il semblait assoupi, le visage détendu. Je ne pus m'empêcher de glisser une main sous le drap ; mes doigts effleurèrent sa fine toison avant de s'enhardir un peu plus et de

caresser délicatement un serpent qui ne tarda guère à s'éveiller. La main qui se crispait sur le haut de ma cuisse m'encourageait à poursuivre ma douce caresse. Ce fut bref ; le serpent cracha son venin avant de se rendormir. Je suçai mes doigts, enivrée par cette liqueur, et recueillis ensuite, à l'aide d'un mouchoir, cette précieuse semence. Il me sembla entendre, en quittant la chambre, un vague « Merci, Émilie. »

Le lendemain, après le travail, je fis un détour par l'hôpital ; j'appris que Monsieur Jean était décédé dans la nuit et reposait dans la chambre mortuaire du funérarium. Je suis passé le voir. Il semblait me sourire ; c'était un peu comme si on communiquait par la pensée. Il resterait présent dans mon cœur.

Après une courte et sobre cérémonie au funérarium, lorsque j'avais posé ma main sur le cercueil, j'avais ressenti un long frisson me parcourir l'échine.



Le corbillard était arrivé au cimetière ; j'avais assisté avec quelques proches à la descente du cercueil dans la tombe et attendais mon tour pour y déposer ma rose. On nous fit mettre en cercle autour du tombeau, et je fus surprise quand plusieurs personnes entonnèrent, a capella, une chanson de « Monsieur Eddy » : *La dernière séance*. Je pus reprendre avec eux les paroles car Monsieur Jean me les avait apprises, mais il m'en venait de tout autres à l'esprit.

J'étais devant la tombe, une rose à la main en chantant ; mais pour ce dernier hommage à mon éphémère amant, j'écartais un peu les cuisses : je tenais à lui offrir la vision d'une rose plus intime, aux pétales violacés couverts des quelques gouttes de rosée, car sous mon ciré noir je ne portais qu'une paire de bas. J'étais certaine qu'il devait être fier de moi.

Ensuite je quittai le cimetière et rentrai chez moi pour transcrire les paroles que j'avais eues en tête lors du chant autour du tombeau :

*Doucement il est parti  
Après s'être endormi  
C'était sa dernière séance,  
Il m'a donné sa semence  
Ultime fruit de sa jouissance  
Plus rien n'avait d'importance,  
Que sa toute dernière semence.*

★

Un peu avant la Toussaint de cette même année, j'accouchai d'un petit Jean-Eddy. Désirant un enfant depuis longtemps, mon compagnon et moi étions très satisfaits de cet heureux évènement.

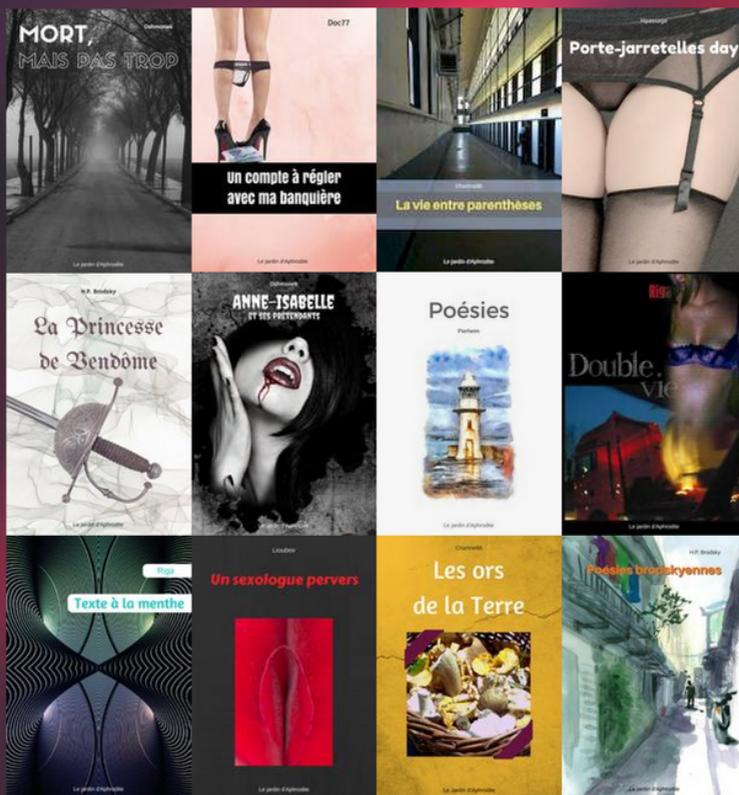
Peut-être qu'un jour, en suivant l'enterrement d'un proche, vous remarquerez parmi les gens suivant le corbillard une ou plusieurs inconnues... Amies, ou amantes du défunt ?

Émilie Bocoutreau



Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :  
Le jardin d'Aphrodite